



# CARNET DE VOYAGE

## BRUXELLES

(28/06/04)

2482 Km  
en vélo

## ROME

(05/10/04)



André

Demarque

---

A Anne-Marie,

qui n'a jamais été si proche de moi,  
que lorsque j'étais loin d'elle.  
Et à Caroline, Sébastien et Charlotte.

## TABLE

Conclusions

Chap. 1 : Partir, c'est mourir un peu... un peu ?

Chap. 2 : Don Quichotte

Chap. 3 : Premiers Espérantistes

Chap. 4 : St François d'Assise

Chap. 5 : Histoire de fesses

Chap. 6 : Rencontre avec un génie

Première étape : le Rhin

Chap. 7 : Le pont maudit

Chap. 8 : Petit déjeuner \*\*\*

Chap. 9 : B.A.

Chap. 10 : Le Parlement européen, c'est quoi ?

Chap. 11 : Katia

Chap. 12 : Un rayon de cassé

Deuxième étape : la Suisse

Chap. 13 : La Suisse

Chap. 14 : Les lacs et la raclette suisses

Chap. 15 : 1000 km

Chap. 16 : Journée de repos à Lausanne

Chap. 17 : G.S.Aime

Chap. 18 : Pas de quoi en faire toute une montagne

Chap. 19 : Col du Gd St Bernard, 2474 mètres

Troisième étape : l'Italie

Chap. 20 : Encore un incident technique

Chap. 21 : SS26

Chap. 22 et 23 : Esperanto centro di Torino

Chap. 24 : 128 km au pays de Don Bosco

Chap. 25 : Vent de face

Chap. 26 : Adagio et Divieto

Quatrième étape : la mer

Chap. 27 : Je flirte avec la mort

Chap. 28 : Mes 60 ans : le jour le plus long

Chap. 29 : Le marbre blanc de Carrare

Chap. 30 : Flâneries en Toscane

Chap. 31 : L'érotisme dans l'art romano-pisan

Chap. 32 : Fascination

Chap. 33 : Ryanair

Chap. 34 : Adieu symbolique à mon collègue

Chap. 35 : Via Aurelia

Chap. 36 : Tous les chemins mènent à Rome : faux

Chap. 37 : Voyage dans le temps

Chap. 38 : O sole mio

Chap. 39 : La ville aux sept collines

Dernière étape : Rome

Chap. 40 : Une semaine à Rome.

Plan du voyage et quelques chiffres

Crédit

En épilogue : le voyage d'Anne-Marie

En annexe : la lettre envoyée avant le départ



*Photo prise par moi-même dans un miroir convexe (d'où la déformation)*

## CONCLUSIONS

Non, il n'y a pas d'erreur de mise en page, je commence bien par la conclusion, de crainte que le lecteur, lassé de la lecture des 1001 grands et surtout petits événements du voyage, ne saute la fin du récit. Or ce voyage a tellement apporté, à moi certainement et à quelques autres sans doute, que je ne veux pas garder cette richesse pour moi seul.

*Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage,  
Ou comme cestuy-là qui conquiert la toison,  
Et puis est retourné, plein d'usage et raison,  
Vivre entre ses parents le reste de son âge !<sup>1</sup>*

Je suis cet homme heureux d'avoir fait un beau voyage, d'avoir rencontré, plus qu'à n'importe quelle autre période de ma vie, tant de gens passionnants, d'avoir admiré de superbes paysages ou de magnifiques cathédrales et autres

---

<sup>1</sup> *Heureux qui comme Ulysse*, de Joachim Du Bellay (1522-1560) et chanté par G.Brassens (1921-1981).

œuvres de la main de l'homme. Heureux d'être retourné, plein d'expériences et plein de raison, j'espère, vivre entre les miens le reste de mon âge (en attendant d'autres voyages ?). Je suis revenu plus riche de ces découvertes et de l'amitié de ceux qui m'ont accompagné.

Car je n'ai jamais été vraiment seul. La question entendue le plus souvent, dans toutes les langues dans lesquelles on m'a parlé : « Et vous voyagez seul ? ». En fait, il y a toujours eu la présence (et ce n'est pas une simple formule) de tous ceux qui d'une façon ou l'autre me sont proches et qui sont restés avec moi au long de mon périple. C'est d'abord Anne-Marie, ma femme, que je dois remercier avant tous les autres d'avoir eu la générosité, malgré son angoisse, de me laisser partir sur les routes près de 50 jours. Lors de nos coups de téléphones quotidiens, souvent, elle me disait que tel ou telle avait demandé de mes nouvelles. Beaucoup ont lu mes cartes envoyées aux amis et connaissances. Certains ont communiqué par Internet. Et à mon retour, beaucoup m'ont parlé de ce voyage avec un enthousiasme qui m'a surpris.

Il nous arrive de rencontrer (en personne ou grâce à un article ou une émission) des personnes qui dégagent une telle force que nous pouvons y puiser. Nous nous réconcilions alors avec l'humanité et surtout avec nous-mêmes malgré notre médiocrité et nous retrouvons le goût de vivre et d'entreprendre si nous l'avions perdu. A la façon dont certains ont parlé de ce voyage, je crois avoir pu leur communiquer un peu de cette force de vie. Et ce n'est pas là le moindre des bonheurs que m'a procurés ce voyage.

Certains ont aussi "roulé" avec moi en participant aux actions de solidarité (pour les enfants du Rwanda et du Guatemala) et méritent donc un merci personnel. Comme promis, ces sommes jusqu'au dernier centime seront versées aux deux associations et je vous tiendrai au courant de tout le suivi

dans la plus totale transparence. Pour les distraits ou les curieux qui ne l'auraient pas vu, vous pouvez trouver en annexe la lettre envoyée à ce sujet avant mon départ.

Partir seul sur les routes, c'est aussi une rencontre avec soi-même. Impossible le soir d'allumer la TV et regarder n'importe quoi pour échapper à soi-même. Et je dois avouer que ce face-à-face n'était pas sans m'effrayer. Ayant fait la même expérience de partir seul sur les routes, quelqu'un me disait que c'était comme entrer en religion. J'ai trouvé l'expression plutôt curieuse, mais en même temps révélatrice de la démarche : vie rude, absence de confort, célibat, une certaine forme de pauvreté et de précarité, même si on a en poche ses cartes de crédit. Pour certains, ce peut être même l'occasion d'une (re)découverte d'un dialogue avec Dieu, mais ce ne fut pas mon cas.

Ma solitude a donc été peuplée de tant de rencontres qu'elle ne fut pas un poids. C'est elle qui m'a donné de rencontrer tant de gens. Partir en groupe est aussi une expérience enrichissante, mais nécessairement on passe à côté d'autres rencontres.

Régulièrement, dans le récit, je laisserai des dialogues dans la langue où ceux-ci se sont tenus. Ce n'est pas seulement pour varier le style (et pour flatter ceux qui n'ont pas besoin de lire les traductions de bas de page, surtout quand ils découvrent des fautes). La raison est tout autre. Tout au long de mon voyage j'ai eu énormément de contacts (les cyclistes sont partout bien vus). Les échanges duraient parfois quelques secondes, parfois une heure ou plus. Mais la communication, sans langue commune, eut été impossible ou trop limitée. Si on me demande ce qui me fut le plus utile dans mon voyage, je réponds sans hésitation que c'est la connaissance des langues.

Le voyage fut aussi une rencontre avec la Nature. Et comment aurait-il pu en être autrement quand parfois de huit heures du matin jusqu'après le coucher du soleil, j'étais sur les routes à longer un canal, à escalader une colline, à dévaler vers une vallée, à flâner le long de la mer, à traverser bois, champs, vignes, à profiter de l'ombre des grands arbres, à me reposer sur un rocher près d'un lac avant de me glisser dans ses eaux claires, à m'étendre sur un tapis d'aiguille de pins, à écouter le chant des oiseaux ou d'un ruisseau, à respirer l'odeur humide d'un sous-bois au petit matin, à entendre le soir le cri des grenouilles dans un marais, à goûter champignons ou fruits sauvages (noix, figues, prunes, mûres...), à m'émerveiller du jeu des rayons du soleil dans la brume du matin quand ils sont filtrés par les arbres...

Et enfin, il y avait les œuvres de l'homme, œuvres modestes ou chef-d'œuvre incontournable comme la cathédrale de Pise. Je suis certainement passé à côté de l'un ou l'autre « must » sans le savoir. Mais je renonce, visitant une ville ou un musée, à vouloir tout voir. Tant pis si j'ai raté les tableaux d'un peintre célèbre, pour autant que le hasard d'une halte m'ait fait découvrir une humble chapelle où une sculpture en bois exprimait de façon maladroite mais si authentique la foi d'un artisan dont personne n'a retenu le nom.

Et voilà maintenant les 40 chapitres des 40 jours de mon voyage de Bruxelles à Rome. En fait, je ne suis pas parti de Bruxelles, mais j'ai gardé le titre. Pendant le voyage, j'ai pris quelque cent pages de notes manuscrites. Il y aura certainement des longueurs. Normal, mon voyage fut long. Il y aura sans doute aussi quelques pages plus palpitantes. Si vous ne lisez qu'un chapitre lisez le chapitre 27, car il s'en serait fallu de peu qu'il n'y eut jamais de chapitre 28 !

## Chapitre 1 : Partir, c'est mourir un peu... un peu ?

*1<sup>er</sup> jour : samedi 28 août : FARNIERES (B), entre Trois-Ponts et Vielsam, chez des amis, une communauté salésienne qui assure l'animation dans un centre de spiritualité. 12 km.*

Il doit être 16 heures. Nous sommes sur l'autoroute de Wallonie, entre Namur et Liège. Mon vélo est dans la voiture avec mes 35 kilos de bagages. Je conduis. Anne-Marie, ma femme, est à côté de moi. Sébastien est derrière, il a accepté d'accompagner pour que sa maman ne soit pas seule au retour.

Dans moins d'une heure, j'aurai quitté Anne-Marie. Dans moins d'une heure...!

Cela me tombe dessus, d'un seul coup. Dans une heure, on se sera dit au revoir, elle sera partie et je ne la verrai plus pendant plus d'un mois et demi.

Et c'est seulement maintenant que je le réalise, au sens fort du terme, cela devient quelque chose de réel, de concret, de tangible. Avant, c'était comme une notion théorique. Je savais que j'allais devoir la quitter, comme tout le monde sait qu'un jour il faudra mourir, mais c'était lointain, abstrait. L'expérience de celui pour qui c'est proche doit être bien différente.

Partir, c'est mourir un peu, dit-on. Je crois que c'est faux. Ce peut être mourir beaucoup. Ce moment de la séparation qui s'approche inexorablement me fait peur et me fait mal et j'en viens à me demander comment y échapper. Je voudrais qu'il soit déjà passé. Anne-Marie me dira qu'elle a connu cette angoisse pendant la semaine qui a précédé mon départ. « Je ne comprends pas bien, répétait-elle, pourquoi tu veux partir ainsi si longtemps et si loin, mais si c'est ton projet, je le laisse ». Je trouvais sa réponse assez normale, je mesure

maintenant combien elle n'était pas évidente et combien cela fut dur pour elle.

Et c'est maintenant moi-même à me poser la question qu'elle m'a si souvent posée. « Pourquoi faire ce voyage à vélo jusqu'à Rome ? »

Je connais par cœur la ou plutôt les réponses, mais maintenant elles me convainquent moins :

- il y a sans doute au départ l'idée de commencer mon temps de pensionné en faisant quelque chose qui sorte un peu de l'ordinaire, plutôt que de me retrouver tous les soirs en pantoufle devant mon poste de TV (ce que de toutes façons, je ne faisais déjà pas)
- et puis il y a le voyage, un peu l'aventure, la découverte du monde, voir et rencontrer des gens
- c'est aussi l'occasion à un tournant de ma vie de me retrouver avec moi-même, encore que cela m'inquiéterait plutôt
- et enfin, ce voyage revêt une autre dimension, celle d'un acte de solidarité avec des enfants du Rwanda et du Guatemala pour qui je vais rouler. J'ai proposé à tous ceux que je connais de parrainer ces 2500 km de parcours en vélo.

Et comme si j'avais besoin de me justifier, je me répète tout cela et qu'il est trop tard pour faire demi-tour.

Entre-temps, nous avons traversé Liège et pris la direction du sud. Et alors, je me souviens des premières heures du jour, quand vers trois heures du matin, je ne dors plus. Et Anne-Marie non plus, évidemment. Et serrés l'un contre l'autre, on parle de tous ceux qui doivent se quitter. On revoit les images des soldats belges envoyés pour trois mois en Afghanistan et qui, devant une caméra indiscreète, embrassent une dernière fois leur femme et leur bébé de six mois. On pense à ce journaliste italien<sup>2</sup> qui vient de se faire

<sup>2</sup> Il s'agit de Enzo Baldino, exécuté le 27/08/2004

exécuter en Irak. On évoque des connaissances qui, pour raisons professionnelles, ont dû partir pendant plusieurs mois dans un autre continent. On pense à ceux qui s'aiment et que la vie oblige à se quitter en se déchirant de l'autre. Orly de Jacques Brel.

On s'aime. On le sait. On le savait. On ne savait pas qu'on s'aimait à ce point. Nous sommes ainsi faits qu'on ne réalise l'importance et la valeur des choses que lorsqu'on les perd ou qu'elles sont menacées. Sept semaines, c'est long, trop long et je sais que la route, surtout pour un cycliste, n'est pas sans danger, qu'on n'est jamais sûr de rien et qu'on peut ne jamais revenir. Mais il faut chasser les idées trop pessimistes. Et puis hier, je me suis procuré un nouveau GSM<sup>3</sup>, voilà de quoi rassurer.

Je conduis machinalement, perdu dans ces pensées... « Ça va ? » me demande Anne-Marie. Non, ça ne va pas, mais je m'efforce de répondre par l'affirmative. Ma voix doit me trahir et c'est Anne-Marie qui doit me réconforter. On a quitté l'autoroute et on s'approche de la petite route à l'entrée de Trois-Ponts où l'on a prévu se quitter. Vite qu'on en finisse. On tombe sur un petit parking aménagé pour pique-niquer : on l'a mis là pour nous. Les dernières photos, les dernières embrassades, les tout derniers « Je t'aime »... Vite, vite, Anne-Marie, je t'en prie, dépêche-toi de partir...

---

<sup>3</sup> G.S.M. = sigle utilisé en Belgique francophone où peu de gens savent que ces lettres signifient General System Mobile (sous-entendu Communication). Les Allemands disent Handy. Les Suisses francophones utilisent un Portable. Quant aux Italiens, ils ne quittent pas leur Cellulare



*les adieux*

Je n'ai pas regardé la voiture s'éloigner. Je me retrouve seul. Vite, je dois m'activer, ne pas penser, surtout ne pas penser, ou remplir mon esprit par n'importe quoi : placer correctement les sacs sur mon vélo, vérifier les freins ou la pression des pneus et rouler au plus vite. La route que je dois prendre sur la gauche est-elle devant moi ou l'ai-je déjà dépassée ? Voilà de quoi occuper l'esprit pour faire obstruction à toute autre pensée. Un joggeur passe, à ma question, il me répond :

- I don't... Do you speak English?

Je demande, dans sa langue, s'il connaît la région

- No, sorry, it's my first day here <sup>4</sup>.

Bon, aucune importance, mon souhait était de parler au plus vite à quelqu'un. Je ne suis pas seul sur terre.

Il est 6 heures quand j'arrive à Farnières. J'ai presque dû faire le dernier kilomètre à pied, car mon dérailleur est complètement dérégulé. La maison, en fait un château, où travaille une communauté salésienne, semble vide, c'est same-

---

<sup>4</sup> - Je ne... Vous parlez anglais ? ...

- Non, désolé, c'est mon premier jour ici.

di et l'heure de la messe. Près des cuisines, je trouve Manu (un salésien, cuisiner et guide nature). Plus tard, je trouve Jacques (le salésien qui s'occupe de l'accueil) qui me donne une chambre. Je peux me doucher et me changer avant de souper avec la communauté. C'est bien d'une communauté aussi accueillante qu'il me fallait pour le premier soir sans Anne-Marie.

Mon vélo avec sa charge dépasse les 55 kilos, hors nourriture et boisson, c'est 15 kilos de trop. Et il faudra les tirer en haut du col du Gd St Bernard...! Pourtant, j'avais été attentif à éviter tout poids inutile. Je passe une partie de la soirée à tenter encore de supprimer du poids. J'essaye d'être sans pitié. Ce n'est pas facile. J'en deviens parano : voilà que j'hésite devant une épingle de sûreté. Finalement, je réussis à éliminer quatre kilos, c'est toujours ça. Je répare aussi ma chambre à air de réserve. La dernière semaine à la maison a été tellement chargée que je n'en avais pas trouvé le temps.

Vers 9 heures, quelques minutes de bonheur, je téléphone à Anne-Marie. On dirait que ça ne va pas trop mal. Pour moi, non plus. Le plus dur est passé.

## Chapitre 2 : Don Quichotte

*2<sup>e</sup> jour : dimanche 29 août : VIANDEN (L), dans l'A.J.<sup>5</sup>  
80 km - Total : 92 km*

Dix heures : je quitte Farnières. Temps superbe. Trois km de descente me mènent à Gd-Halleux et puis direction Vielsalm, quand une voiture qui me dépasse me fait signe de m'arrêter. C'est André Stuer qui venait d'arriver à Farnières et à qui on a dit que j'étais parti à vélo pour Rome. Et moi qui croyais ne plus revoir avant un mois et demi quelqu'un que je connaissais.

Je continue en direction du Luxembourg vers Clervaux. La route est en pente douce, mais dans le mauvais sens. Pendant 20 km, je ne cesse de monter.

Km 31 de mon voyage, je quitte la Belgique. Dans le Grand-Duché, même le dimanche, tous les magasins sont ouverts. J'en profite pour acheter une carte de recharge pour mon GSM. Celui-ci, connecté sur un réseau luxembourgeois refuse de lire ma carte qui est belge. La Belgique est à quelques centaines de mètres. L'Europe a encore bien du chemin à faire. Et moi, je risque de devoir en faire, car on me dit qu'il suffit de retourner à Gouvy, rien qu'une dizaine de km de montées-descentes et le même pour revenir. A croire que les gens n'ont jamais fait de vélo. J'y renonce.

Et puis grosse (petite) première émotion : je ne trouve pas ma carte de crédit Dexia et je pars pour plus d'un mois et demi. J'espère l'avoir seulement oubliée à la maison. J'avais heureusement pris une deuxième carte de crédit pour le « on ne sait jamais ». J'ai été bien inspiré.

---

<sup>5</sup> A.J. = Auberge de jeunesse

Les pays seront désignés par les lettres utilisées pour les plaques minéralogiques (B, L, D, F, Ch, I)

Les grand-routes, c'est l'horreur, même le dimanche quand les camions ne roulent pas. Je bifurque sur une petite route de village. Quel calme ! Je m'arrête sur un banc au pied d'une forêt d'éoliennes (enfin, disons un petit bois, j'en ai compté une dizaine). Et moi qui pars en vélo jusqu'à Rome, au pied de ces gigantesques moulins à vent modernes, je me sens l'âme d'un Don Quichotte sur son coursier. Je ne reste pas longtemps à l'arrêt, car alors, je pense trop, je pense à Anne-Marie et cela me fout un cafard bête. Mais quelle idée de partir comme ça seul sur les routes pendant près de 50 jours ! Quelle étoile est donc ma quête ?

Descente vertigineuse vers un petit village au fond d'une vallée. Que c'est frustrant de devoir freiner quand la montée a été si dure !

Km 52, surprise, je suis déjà de retour en Belgique à Ouren, minuscule village à l'extrême sud des cantons de langue allemande. Et là, je suis un peu perdu. La route que je dois prendre n'est pas celle qui continue dans la vallée. Ce ne peut être non plus celle d'où je viens. Il ne reste que la petite route qui monte à droite. Mais la montée est telle que je veux m'assurer que c'est la bonne. J'interroge une vieille dame qui passe. Elle ne comprend pas le français. Alors, je me lance :

- Ich möchte nach...<sup>6</sup>

en priant les cieux qu'elle ne m'indique pas la route qui semble y monter tout droit. Hélas, c'est bien celle-là et je pars à l'assaut. L'expérience m'apprendra que les grand-routes attaquent toujours les montagnes latéralement en une succession de lacets. Les petites routes des villages ne prennent pas ces précautions et foncent droit vers le sommet de la colline et alors, ce n'est plus de 6 ou 8%, c'est carrément du 15 ou plus. A du 20%, cela devient impossible, il faut mettre pied à terre et pousser les quelque 55 kilos de vélo plus bagages. Tous les 20 mètres, je m'arrête pour re-

<sup>6</sup> Je voudrais aller vers...

prendre mon souffle. Puis tous les 10 mètres. Quelle idée stupide d'avoir quitté une confortable grand-route ! Je n'ose pas penser aux 2470 mètres du col du Gd St Bernard. D'ailleurs, dans des situations pareilles, il vaut mieux ne plus penser du tout mais pousser et toujours pousser.

Km 54, je suis en haut de la colline, je suis en Allemagne. Je roule sur un plateau pas aussi plat que le nom le laisserait entendre. Je revois à quelques kilomètres, de l'autre côté de la vallée, les grands moulins à vent que j'ai quittés trois heures plus tôt. Don Quichotte aurait fait de même.

Une autre descente, mon compteur dépasse les 50 km/heure, alors que je freine. J'arrive sur l'Our qui fait la frontière avec le Luxembourg. Km 72, je suis de nouveau au Luxembourg. Je passe d'un pays à l'autre. Bientôt j'arrive à Vianden où j'ai réservé à l'A.J.



Mais je ne suis pas au bout de mes peines, car l'auberge a été se nicher à côté du château. Et les châteaux, ça n'aime guère les vallées : un piton rocheux en haut du flanc escarpé d'une colline, c'est tellement mieux... sauf pour le cycliste qui devra à nouveau mettre pied à terre pour les derniers 200 mètres.



*Tout en haut, le château de Vianden (et derrière, l'A.J.)*

Je m'installe à l'auberge. J'ai une chambre avec six lits, pour moi tout seul. Je donne un coup de fil à Anne-Marie à partir d'un téléphone public (mon GSM m'affirme bêtement que son n° n'existe pas). Douche. Lessive avec Whip Express. Omelette aux champignons, salades, frites dans un petit restaurant.

A 21h15, je me mets au lit. A 21h20, je dors.

### Chapitre 3 : PREMIERS ESPERANTISTES

*3<sup>e</sup> jour : lundi 30 août : WITTLICH (D), dans la famille de Herman Herx, 'ma' première famille espérantiste.*

*101 km - Total : 193 km*

Je me réveille. Il fait déjà clair dehors. Je vais à la fenêtre et vois ma méprise : la lumière provient des illuminations du château à l'ombre duquel se trouve l'auberge. Je regarde ma montre : 2h30. Autre déception, les pavés humides brillent sous la lumière des néons. Mais le château illuminé de la sorte est superbe. Cela vaut la photo. Je regarde d'abord les dernières photos sur mon appareil. Je revois les photos où je dis adieu à Anne-Marie. C'est malin de se recréer de telles émotions. Je veux prendre une photo du château : on a éteint. Je retourne au lit. Impossible de me rendormir. Je me lève, je rédige mon journal de bord. A 4h, je retourne au lit. Toujours pas moyen de retrouver le sommeil. Je pars dans de grandes considérations métaphysiques sur le sens de la vie, sur le sens de ma vie, sur les choix que j'ai faits et ceux que je n'ai pas faits. « Quand revient le vent de l'automne, je pense à tout ce temps perdu, je n'ai fait de tort à personne, je n'ai pas fait de bien non plus... »<sup>7</sup>. Je m'efforce de ne pas trop penser, de ne pas trop philosopher, abandonner les pourquoi. Il est des moments où il vaut mieux dormir que penser. Peut-être que Anne-Marie, qui travaille cette nuit ne dort pas non plus et pense à moi. Alors, je lui envoie mentalement un 'je t'aime'. M'a-t-elle entendu ? Je crois bien que oui.

Le matin, je partage le petit déjeuner avec deux couples. Ils parlent entre eux en néerlandais. Un des couples est également en vélo, mais je n'ai pas compris où ils allaient. Alors j'interroge dans mon néerlandais parfois approximatif :

- Waarnaar rijden jullie ?

<sup>7</sup> "Le coeur gros" de H.Auffray, souvenir des soirées que je passais à chanter ses chansons à la guitare.

- Naar Basel
- O ja, ik ook, en daarna naar Rome<sup>8</sup>.

Mais ils prennent la route la plus directe par la France, alors que moi, je rejoins d'abord la vallée du Rhin. Ils viennent d'Anvers, mais la conversation se poursuit en néerlandais. Evidemment, je ne comprends pas tout, mais j'ai bien compris que l'an passé, ils ont fait à deux la route jusqu'à St Jacques de Compostelle, qui semble bien être la destination la plus fréquente des marcheurs et des cyclistes. Un projet ?

Je suis attendu chez des Espérantistes à Wittlich. Entre la route directe, la grand-route (par Bitburg) ou la route plus touristique (par Echternach), je choisis la deuxième et je ne regretterai pas, mais cela me vaudra de dépasser les 100 km au lieu des 65 prévus. Car en plus, j'emprunte toujours les pistes cyclables, souvent superbes, toujours plus longues.

Un peu après la sortie de Vianden, je m'arrête pour accrocher à mon vélo au moyen de pinces à linge, T-shirt, short et chaussettes lavés la veille et qui ne sont pas secs. Vous imaginez le spectacle, déjà que chargé comme je suis, j'attirais déjà les regards !

---

<sup>8</sup>- Où allez-vous ?

- A Bale

- Ah oui, moi aussi, et ensuite, je vais à Rome



*vélo transformé en séchoir à linge...*

Je me fais rejoindre par le couple anversoïis qui m'accompagne quelques kilomètres. Je suis rassuré de voir que j'avance au même rythme. Puis ils me quittent, car munis d'une carte précise pour cyclistes, ils vont redescendre directement dans la vallée quand je vais m'imposer une méchante montée avant de me retrouver dans la même vallée. Je longe la Sure, côté luxembourgeois et je retrouve mon couple de l'autre côté de la rivière, côté allemand.

J'évite les grand-routes, ce qui m'oblige à des montées impossibles. Parfois, quand la circulation le permet, je louvoie comme un voilier face au vent. Je transpire. Mon compteur que je ne peux m'empêcher de regarder toutes dix secondes descend jusqu'à 8 (km à l'heure), puis 6, puis 5 et même jusqu'à 4.6, plus lent qu'un piéton, à la limite du dés-

équilibre. Je monte, je transpire, je souffle, je monte. Il faudrait une loi en Europe qui interdise de telles montées. Je monte, je continue à pousser mécaniquement sur mes pédales. J'essaye de ne plus regarder mon compteur. J'essaye de ne plus regarder la route qui monte. Je ne regarde plus que quelques mètres devant moi, je suis la ligne blanche qui borde la route. A chaque virage, je crois que c'est fini et puis il y a une nouvelle courbe qui monte, sans pitié. Je souffle et je peste. Et finalement, j'arrive au sommet. Et en moins de deux petites minutes, je dévale tout pour me retrouver à la même altitude qu'une demi-heure plus tôt.

J'ai l'impression que je transpire pendant une semaine sur un travail pénible pour gagner un peu d'argent que je flambe en moins de 10 minutes le vendredi soir dans un casino. Je ferai des dizaines de montées de la sorte pendant mon voyage. Ce sera toujours le même scénario.

A 8 heures, mon compteur journalier a dépassé les 100. Une dernière petite montée (ils habitent 'Auf dem Haselberg') me conduit dans la famille de Herman HERX, la famille espérantiste qui m'accueille pour cette nuit. C'est « ma » première famille d'accueil espérantiste. Et de fait, ils sont très accueillants, mais je ne suis pas trop à l'aise, je ne sais pas bien comment cela se passe. Ils me montrent ma chambre et la salle de bain voisine. Je prends une douche et j'attends, je n'ose pas descendre. Et puis ils m'invitent pour le souper. Rien de tel qu'un repas pour créer le contact. Ils ne parlent guère mieux l'Espéranto que moi. Tant mieux. Mais en bons espérantistes, ils resteront fidèles à la langue, alors qu'on pourrait parler plus facilement trois ou quatre autres langues.

Un mot sur l'Espéranto. Plusieurs quand même. Car cette langue me passionne tellement que j'en parlerais des heures, mais je me limiterai à une page ou un peu plus.

Pourquoi apprendre l'Espéranto ? C'est la question que se posent et me posent la plupart des gens. Pourquoi apprendre une langue que personne ne parle ? Scepticisme quand ce n'est pas une franche opposition vis-à-vis d'une langue qui n'en serait pas une, qui ne reposerait sur aucune culture. Car si je disais que j'apprenais le russe, l'arabe ou le chinois, j'aurais droit sans doute à un étonnement admiratif. Mais apprendre l'espéranto, il faut être original ou un peu demeuré !

Réponses :

D'abord, j'ai appris cette langue par idéologie : langue qui n'appartient à personne donc à tout le monde (comparer avec Linux). Etre espérantiste, c'est être citoyen du monde, pour qui devient obsolète toute différence de religion, de nationalité, de culture, de couleur de peau.

L'espéranto est une langue d'une grande facilité : la grammaire tient en deux pages, comporte 16 règles qui ne connaissent aucune exception.

Ensuite, j'ai découvert une langue passionnante. C'est la 11<sup>e</sup> langue que j'étudie et elle cumule toutes les possibilités des autres langues que je connais (ou ai connues puis oubliées). D'abord langue de communication simple, elle est aussi d'une extrême richesse, d'une souplesse incroyable et permet une infinité de nuances : c'est la langue des poètes, des philosophes, des scientifiques.

Enfin, j'ai ensuite découvert tout un monde de relations où tout est gratuit : cours par Internet avec Daniel Luez, habitant de Laon, qui m'a offert le dernier livre de Simenon qu'il a traduit en espéranto, cours de conversation avec Hélène Falk (Bruxelles) à la culture générale impressionnante, accueil chez les Espérantistes qui, dans le monde entier, laissent leur adresse pour accueillir quiconque voyage, à la seule condition de parler espéranto.

L'espéranto n'est pas un but, c'est un moyen, un outil de communication. On y défend la diversité culturelle, l'espéranto ne voulant jamais prendre que la deuxième place. Cette langue neutre et internationale est le véhicule de valeurs universelles comme la paix, la compréhension entre les peuples, le respect des différences. L'anglais ne peut remplir ce rôle, car c'est une langue nationale, c'est la langue de la nation qui domine le monde. Avant d'être un outil de communication, c'est un outil de domination. Et je m'étonne d'entendre des gens dénoncer la domination politique, économique et militaire d'un pays dont ils acceptent servilement la domination culturelle (la plus grave à mon sens).

On peut rêver : l'espéranto est une utopie. Mais l'Histoire des hommes est remplie d'utopies qui se sont réalisées un jour.

Ainsi, dans mon voyage de Bruxelles à Rome je logerai, comme prévu, chez une douzaine d'Espérantistes. Pour moi, l'Espéranto aura été cent fois (je n'exagère pas) plus utile que l'anglais que je n'ai parlé que très occasionnellement.

## Chapitre 4 : St FRANÇOIS D'ASSISE

*4<sup>e</sup> jour : mardi 31 août : SARGENROTH (D), petit village entre Moselle et Rhin, dans une A.J. (Waldjugendherberge)  
79 km - Total : 272 km*

...Une piste cyclable des plus agréables me conduit d'abord le long d'une rivière et ensuite le long de la Moselle. Quand on dit Moselle, c'est comme Bordeaux ou Bourgogne, je pense vin. Et effectivement, de chaque côté du fleuve majestueux, les vignes s'alignent impeccablement.



*La Moselle et ensuite les montagnes*

J'ai vu sur la carte que pour quitter la vallée, la route dessinait de nombreux lacets. Il ne faut pas être expert pour comprendre que ça va monter dur dur. J'emprunte un piétonnier pour traverser la petite ville. Que ça monte ! Je roule à du 5 à l'heure. Je veux rétrograder de vitesse, mais je suis déjà à

la plus petite vitesse. J'offre à la multitude des badauds un spectacle bien plus insolite que les éternelles vitrines de souvenirs.

monte.  
monte  
monte  
monte  
monte  
monte  
monte  
qui monte

Et je rejoins la route

Je suis soutenu par l'idée qu'il faudra bien un jour que ça arrête de monter. Et finalement, après une heure de transpiration et 7 km de route, je l'atteins ce sommet. Je ne me suis même pas arrêté une seule fois (et je n'ai pas bu une seule fois, deux graves erreurs). Comme l'alpiniste arrivé au sommet de son piton rocheux, je me retourne et j'admire le paysage. On ne voit même plus la Moselle et la ville que j'ai quittées : elles sont là, quelque part, cachées dans un creux.

Merci frère Soleil d'avoir si bien illuminé ma route sans me brûler, merci frère Vent de m'avoir gentiment poussé dans le dos (peu efficace, mais sympa), merci frère Ruisseau de m'avoir encouragé de ta chanson, merci sœur Pluie d'avoir bien voulu rester cachée derrière le gros nuage noir qui prenait une part du ciel.

Au sommet de ma montagne, je décide de prendre un repos bien mérité. A l'arrière d'un petit bois, au bord d'un champ d'avoines, je trouve l'endroit discret que je cherchais (*Avertissement* : si des personnes sont vite choquées, je les invite à ne pas lire le paragraphe qui suit – *Commentaire* : voilà de quoi relancer l'intérêt pour un récit qui tirait un peu en longueur).

J'aimerais prendre une douche, mais il n'y en a pas. Qu'à cela ne tienne, j'enlève tous mes vêtements que j'étales au sol (une heure plus tard, ils seront secs). Je laisse mes frères Vent et Soleil me sécher et me rafraîchir : ça ne vaut pas une douche, mais c'est bien agréable. Et dans mon petit paradis improvisé, je trouve quantité de mûres qui me feront un délicieux apéritif. Je pars à la cueillette. Mais voilà qu'au détour d'un buisson, je tombe nez à nez, si je puis dire, avec une troupe de jeunes patronnées ou guides allemandes qui, à me voir dans cette tenue, un peu surprises certes, mais apparemment pas choquées, partent d'un immense éclat de rire qui me vexe profondément.

Bon, j'arrête, non parce que cela devient scabreux, mais parce que c'est faux. J'ai inventé de toute pièce l'anecdote de la dernière phrase mais le reste est vrai. Désolé de vous décevoir (et de plus je n'ai pas pris de photo).

Et voilà comment, j'honore la mémoire du Poverello. Je sais, je manque de modestie : avant-hier, je me comparais à Don Quichotte et aujourd'hui je me réfère à St François d'Assise, un des rares saints que je trouve sympathique dans une catégorie de personnages particulièrement sinistres. Grand amoureux de la nature dans laquelle il retrouvait la présence du Créateur, il s'est permis aussi ce genre de conduite, quand sur la place du village, il s'est dépouillé de toutes les richesses que son père lui laissait, au point que l'évêque a dû pudiquement le couvrir de son vêtement. Si vous doutez de l'anecdote, allez visiter la Basilique à Assise, où à droite au milieu de la nef, une des 28 splendides fresques de Giotto représente la scène. J'espère donc qu'en lisant ceci, sœur Claire n'en aura pas une extinction de voix (clin d'œil à Bé-rangère).

Je mange avec appétit un plat de salade acheté le matin à mi-prix (vente rapide) et sans m'en rendre compte, je bois tout le contenu d'une bouteille d'un litre et demi d'orangeade.

J'aurai l'occasion de le regretter plus tard. Pas besoin d'être plus précis.

Et puis, je reprends la route, une belle grand-route qui file droit dans la bonne direction. Mais des files ininterrompues de voitures et parfois de camions me frôlent. C'est trop dangereux. Et j'ai promis à Anne-Marie de revenir vivant. Je dois quitter la grand-route pour les petites routes de campagne, bien plus sûres et plus sympas, mais tellement plus longues et surtout bien moins faciles.

Et ma route est encore ralentie par... des champignons. Mycologue amateur, je ne peux imaginer passer à côté de champignons sans les récolter. Et ce soir, je m'arrête dans une A.J. où je pourrai les frire. Je découvre quelques beaux bolets, les meilleurs, du type cèpe de Bordeaux, tellement bons que les vers m'ont précédé. Mais il en reste quelques jeunes intacts. Plus loin, je déniche des russules de différentes couleurs. Je continue ma route et je tombe en admiration devant des lépiotes. D'habitude, j'en trouve une ou deux qui font déjà mon bonheur. Ici, il y en a une bonne dizaine, superbes, certains encore à l'état de 'bâton de tambour'. C'est un champignon en forme de parapluie, délicieux, qui fait souvent les honneurs des couvertures des bouquins. Il peut atteindre 20 cm de haut et encore plus de large. Récolte miraculeuse.



*Jugendherberge = A.J.*



J'arrive à l'A.J., un centre d'accueil pour classes vertes. M'y ont précédé une école primaire et une école secondaire. C'est dire le chahut. Mais, j'ai pour moi, au prix d'une nuitée en A.J. (15 euros) une chambre, avec salle de bain privée.

## Chapitre 5 : HISTOIRE DE FESSES

*5<sup>e</sup> jour : mercredi 1<sup>er</sup> septembre : BAD KREUZNACH (D), dans une A.J.*

*47 km - Total : 319 km*

Je me réveille, comme souvent vers 2h30. En Belgique, c'est le jour officiel de la rentrée. Au Collège du Sacré-Cœur de Ganshoren, c'est le jour des examens de passage. Je ne dois pas être seul à ne pas dormir.

J'aurais pu appeler ce chapitre « Le guidon hollandais » : Le titre aurait parfaitement pu convenir, mais il était bien moins accrocheur. Maintenant, si vous espérez une suite croustillante (bof !) au chapitre précédent auquel j'ai donné malicieusement ou hypocritement le nom d'un saint, vous serez déçu, car il s'agit de réalités bien pratiques.

J'appelle guidon hollandais une sorte de mini-guidon que j'ai fabriqué à l'aide de deux paires d'accessoires de vélo dont j'ai oublié le nom mais qui se placent habituellement aux extrémités d'un guidon normal pour le prolonger en lui donnant par exemple l'allure d'un guidon de course. Ce mini-guidon, situé à une quinzaine de centimètres au-dessus de mon guidon normal, me permet de rouler en restant en position assise le dos droit, comme sur les vélos hollandais. Et le fait de ne pas être penché en avant présente de gros avantages : cette position fatigue moins les poignées, le cou, le dos et même les bras et les coudes. Mais le plus grand bénéfice est de permettre de s'asseoir en s'appuyant sur la selle différemment. Tout cela semble bien technique et peu important. Mais vous comprendrez parfaitement de quoi je parle s'il vous est déjà arrivé après trois heures de vélo un dimanche après-midi de ne même plus pouvoir vous asseoir dans un fauteuil et quand dans l'intimité de la salle de bain, vous essayez de voir les traces rouges ou bleues que votre selle a laissées sur ces parties du corps. Et si la seule vue

d'un vélo vous rappelle vos souffrances et que vous devez continuer, il ne vous reste plus alors que les remèdes extrêmes qu'utilisait Eddy Merckx : acheter un steak de première qualité et le placer au bon endroit. Il paraît que c'est efficace (je n'en ai pas l'expérience) et le soir, le steak est cuit à point, et si vous ne supportez plus les aboiements du chien de votre voisin (ça, j'en ai l'expérience), il ne vous reste plus qu'à le lui offrir.

Je dois vous faire un aveu : mes fesses - puisqu'il faut les appeler par leur nom - étaient mon plus gros souci de santé avant mon départ. Je m'étais même muni (grâce aux bons conseils de Myriam, de mon club de badminton) d'une pommade coûteuse qui devait faire des miracles. Je n'en ai pas eu besoin. Alors pour ceux qui font ou feront du vélo - les autres peuvent sauter une vingtaine de lignes - voici quelques conseils :

1. Vous bannissez les shorts serrant avec fond renforcé qu'on appelle cyclistes, sauf peut-être par temps froid. Pourquoi ? Tout simplement parce que les problèmes proviennent d'un surchauffement. Si vous faites de longues marches à pied, vous risquez d'attraper des cloques (qu'on appelle parfois improprement des cloches). Ces blessures ne proviennent pas du frottement, mais de la chaleur, disons exactement de la chaleur provoquée par le frottement. Vous ne pouvez guère éviter le frottement : personne n'a encore réussi à marcher sans toucher le sol. Mais vous pouvez éviter la surchauffe. C'est pour cette raison que les chaussures en cuir (qui respire) sont meilleures. Hé bien, pour vos fesses, c'est la même chose que pour vos pieds. Portez des vêtements légers et amples qui permettent une bonne aération.

2. Tous les soirs, vous vous enduisez généreusement de Penaten. Toutes les jeunes mamans (et jeunes papas modernes) doivent connaître cette pommade qui permet aux

petites fesses de bébé de rester roses et de ne pas devenir rouges. Cette pommade n'est pas meilleure que celle dont je parlais plus haut, mais elle est bon marché et vous en avez pour des mois.

Voilà pour clôturer un sujet qui peut devenir très brûlant.

C'est donc dans la position qu'adoptent les cyclistes hollandais que je vais parcourir les 47 km qui me séparent de l'A.J. suivante : Petite étape, mais je mets quand même à peu près huit heures pour y arriver car je m'arrête continuellement pour les champignons. En plus des espèces déjà récoltées la veille, je trouve aussi des agarics sauvages (c'est la même famille que les 'champignons de Paris' que vous achetez dans les grandes surfaces, mais ils sont sauvages, donc bien plus savoureux). Mais quelle frustration, je ne peux pas les emporter, car je ne suis sûr qu'à 99% de les identifier correctement. Et c'est insuffisant : si je mange 99 bons comestibles et un seul mortel, inutile d'aller ensuite discuter avec St Pierre pour lui dire que les 99 autres étaient inoffensifs. Et je ne veux pas entrer dans la légende de la famille où dans 4 ou 5 générations, on rira de l'histoire de cet arrière-arrière... qui, parti en vélo de Bruxelles pour Rome, est mort en route...d'intoxication alimentaire. Cela me placerait dans l'histoire de la famille à côté de celle d'un arrière-grand-oncle qui a été tué par un mort (authentique : il devait descendre un cercueil par un escalier très étroit et s'est retrouvé écrasé par le cercueil et « on s'aperçut que le mort avait fait un petit »<sup>9</sup>).

Bon, de toutes façons, je dois rester fidèle à ma promesse à A-M de revenir vivant. Je l'ai eue quelques minutes au téléphone, comme tous les jours. Cela m'a bien réconforté. Je n'étais pas trop en forme aujourd'hui.

---

<sup>9</sup> *Les funérailles d'antan* de G. Brassens

Et pourtant, comme hier, je suis logé chambre et salle de bain privés. Et comme pour la première auberge (celle de Vianden), j'ai dû faire les derniers 200 ou 300 à pied en poussant mon vélo, l'AJ étant située tout en haut de la ville. L'adresse est simplement Kuhberg. La vache de montagne, elle n'a pas volé son nom.<sup>10</sup>



---

<sup>10</sup> die Kuh = la vache, der Berg = la montagne

Chapitre 6 : RENCONTRE AVEC UN GENIE

*6<sup>e</sup> jour : jeudi 2 septembre : LUDWIGSHAVEN (D), chez Thomas Kleemann, espérantiste de naissance  
85 km - Total : 404 km*

Au petit déjeuner, je retrouve le couple d'Allemands avec qui j'avais partagé le repas du soir (chacun a sa place réservée avec son nom, histoire sans doute de débusquer d'éventuels resquilleurs). Lui : un militaire de carrière qui vient de prendre sa prépension. Il en a le physique, cheveux courts en brosse et moustache. Il parle, il parle sans arrêt, mais j'apprécie son souci de parler lentement et clairement pour que je puisse le suivre. Il est hyper communicatif et termine une phrase sur deux par un retentissant éclat de rire auquel on répond pour le moins par un sourire. Durant le petit déjeuner, j'apprendrai tout ou presque sur sa famille. Sa fille a eu la chance de trouver une place d'enseignante à Hanovre. Son garçon est marié et a deux enfants, il travaille beaucoup, mais ne gagne rien (immense éclat de rire), il est sculpteur et ne vend rien du tout (re-immense éclat de rire). La scène m'amuse énormément, surtout à cause de la tête que fait sa femme (exactement la même mimique qu'aurait la mienne en pareilles circonstances) et je devine qu'avant même d'avoir quitté la salle à manger, les reproches doivent tomber : « Mais enfin, qu'est-ce qui te prend d'aller raconter tout cela à un étranger, qu'est-ce qu'il va penser de nous, maintenant... »

... Il est 11 heures, je suis les indications d'un panneau indicateur pour cyclistes. Bientôt, je me retrouve sur un immense plateau entièrement recouvert de vignes, il y en a des dizaines d'hectares. C'est grandiose et... délicieux. Car je ne me prive pas d'en goûter de différentes espèces. Avec quelque inquiétude d'ailleurs, car un peu avant dans une montée, j'avais roulé près d'un tracteur déversant un nuage

bleuté de je ne sais quel poison qui m'avait irrité les yeux et la gorge.

Une dernière petite colline et j'aperçois la vallée du Rhin. C'est un peu la première étape de mon voyage. Je m'étais imposé un assez long détour pour pouvoir suivre la vallée. La première impression est désastreuse. Ce que je vois d'abord : d'immenses cheminées d'usine. J'avais oublié que la richesse de l'Allemagne doit beaucoup à son secteur secondaire et que le Rhin forme une des plus grandes concentrations au monde de ce secteur. D'ailleurs, dans l'agriculture aussi, l'industrialisation avait fait son chemin à coup de pesticides, insecticides, herbicides...

Finalement, des usines, j'en verrai très peu. Dans un pays qui sait que les cyclistes existent, tout est prévu pour eux et souvent bien loin des routes et des villes. Et de plus, le long du Rhin, c'est tout plat et après cinq jours de montagnes, on apprécie.

Je rattrape une fille qui fait du 'on-line' (patins à roulettes en ligne). Tenue de sport légère, cheveux blonds au vent et walkman sur les oreilles, elle se balance élégamment d'une jambe sur l'autre, glissant en souplesse d'un côté à l'autre de la piste cyclable. Elle prend toute la largeur de la piste. Je sais qu'il est criminel de casser le rythme d'un sportif. Je décide donc de ralentir un peu. D'ailleurs elle avance à peine moins vite que moi. Je prends mon bien en patience et je la suis un moment, séduit par la grâce du mouvement.

Il est presque huit heures du soir quand j'arrive enfin dans la rue où loge l'Espérantiste qui m'accueille. C'est un quartier très populaire à forte concentration immigrée, des Turcs certainement (exactement le type de quartier où Caroline, ma fille aînée, a koté<sup>11</sup> durant sa première année d'étude à

---

<sup>11</sup> Kot est un belgicisme sympathique emprunté au flamand, il désigne une chambre d'étudiant. Koter = louer, occuper une chambre d'étudiant.

Bruxelles). L'espérantiste qui m'accueille a une trentaine d'années. Il loge au premier étage : minuscule cuisine, petite salle de bain et pièce de taille moyenne. Un vrai bordel<sup>12</sup>, un fouillis indescriptible (je ne vais donc pas le décrire). Il a fallu un peu dégager le centre de la pièce pour y caler un lit pliant où je dormirai entre la roue arrière d'un vélo et une garde-robe en toile à l'équilibre douteux. Il y a des bouquins partout, partout, mais pour encore en déposer un seul quelque part, il faut chercher. Cela n'a pas beaucoup d'importance pour moi, car l'accueil est simple, direct et met de suite à l'aise au point que je demande pour cuire mes champignons. C'était la limite, le lendemain, j'aurais pu tout jeter à la poubelle. Il acceptera de partager mon plat sans s'inquiéter.

Je me demande quel genre d'homme est mon hôte : le type de quartier qu'il habite, le désordre de son appartement, son habillement (short et T-shirt), sa façon de vivre décontractée, comme s'il n'avait rien à faire, tout ça m'ont un moment fait supposer que ce devait être un marginal, sans doute un chômeur, vivant de je ne sais quel expédiant et n'étant pas pressé de raconter sa vie.

Et alors, je vais de découverte en découverte, de surprise en surprise. Quand je lui demande :

- Kiam vi komencis la lernadon de Eo ?
- Mi estas denaska esperantisto
- Do, via gepatra lingvo estas Eo
- Fakte, mi havas tri gepatrajn lingvojn : Eon, la japanan kaj la germanan
- Kiom da lingvoj vi konas ?<sup>13</sup>

<sup>12</sup> Pour que ceux qui ne connaîtraient pas bien la langue française ne se méprennent pas, je précise que ce mot désigne ici une maison ou une pièce d'un désordre extrême

<sup>13</sup>- Quand as-tu commencé à apprendre l'Espéranto ? (Eo est une abréviation de Esperanto)

- Je suis Espérantiste de naissance
- Donc l'Espéranto est ta langue maternelle
- En fait, j'ai trois langues maternelles : l'Eo, le japonais et l'allemand

Là, je n'obtiens pas d'autre réponse qu'un geste vague qui veut sans doute dire 'beaucoup' ou plutôt 'ça n'est pas très important'.

A voir ses dictionnaires, grammaires et bouquins de sciences et pour avoir utilisé son ordinateur dont le clavier est en caractère latin et cyrillique, je pense qu'en plus de ses trois langues maternelles, il connaît le russe, le chinois, sans doute le coréen et d'autres langues asiatiques et il doit aussi connaître la plupart des langues de l'Europe occidentale. Quand ma femme téléphonera pour savoir si je suis bien arrivé, il répondra sans hésitation dans un français impeccable.

En lisant le livre dans lequel les Espérantistes de passage laissent un mot, j'apprends qu'il n'est pas chômeur, mais médecin. Je pose la question pour être sûr :

- Ĉu vi estas kuracisto ?<sup>14</sup> Il me répond simplement par l'affirmative sans plus. Mais je me souviens qu'il m'avait écrit qu'il ne pouvait me recevoir plus tôt, car il participait à un congrès de quatre jours à Munich (j'aurais dû demander dans quelle spécialité).

Et ce n'est pas tout. Voyant de nombreux livres sur l'Histoire, sur l'Art, etc., je lui demande :

- Ĉu vi ludas muzikilon ?<sup>15</sup> Il me répond qu'il joue du violon et ajoute (c'est le coup de grâce) qu'il doit répéter l'après-midi, car le soir il donne un concert pour des amis.

---

- Combien de langues connais-tu ?

<sup>14</sup> Tu es médecin ?

<sup>15</sup> Tu joues d'un instrument de musique ?



*Je me sens tout petit à côté de Thomas*

Et je ne sais certainement pas tout sur sa vie. WHOUAH !

## Chapitre 7 : LE PONT MAUDIT

*7<sup>e</sup> jour : vendredi 3 septembre : GERMERSHEIM (D), sur le Rhin, sous tente en camping sauvage à quelques mètres du fleuve*

*80 km - Total : 484 km*

‘Le pont maudit’, ce pourrait être le titre d’une légende qu’on racontait le soir dans les chaumières. Un homme vend son âme au diable pour qu’il lui construise un pont... Mais, dans mon cas, ce n’est pas une légende, je crois n’avoir jamais vendu mon âme au diable, qu’en ferait-il ? D’autant que je ne crois pas aux diables qu’on ne rencontre plus que sur les façades de nos églises. Le mot malédiction est un peu forcé, disons que j’ai accumulé les mésaventures.

Il est trois heures quand j’arrive à Gernersheim (retenez bien ce nom, car vous allez le retrouver) qui n’aurait dû être qu’une agréable petite ville à traverser en une dizaine de minutes.

Mais :

1. Je perds mon temps (et mon argent) en achetant une carte de recharge de 15 euros pour mon GSM qui n’en veut pas.

2. Il commence à pleuvoir, doucement, puis c’est l’orage, il tombe des cordes. Je suis à l’abri sous un auvent de la gare. J’aimerais faire le tour du petit bâtiment pour entrer et m’asseoir dans la salle d’attente. Impossible, la pluie est trop violente. Les gens n’osent même pas quitter les quais où ils se trouvent prisonniers au sortir du train. Je resterai une petite heure coincé sous mon auvent.

3. Enfin, la pluie cesse et je peux reprendre la route. Je veux passer sur l’autre rive du Rhin. Pendant plus d’une heure, je cherche en vain la piste cyclable qui traverse le fleuve. Plus

de dix fois, je demande la route. On me donne chaque fois une direction différente. Je reviens une demi-douzaine de fois sur mes pas. Finalement, je suis complètement désorienté, je ne sais plus si je dois continuer devant ou aller à gauche ou aller à droite ou encore revenir sur mes pas et surtout je doute de l'utilité de demander encore mon chemin. J'en ai marre, je voudrais fuir cette ville. Je commencer à désespérer quand je vois un tout vieux monsieur entrer chez lui à vélo et je répète ma question rituelle (je ne dois même plus chercher mes mots) :

- Bitte, wissen Sie wo die Brücke für Radfahrer ist ?<sup>16</sup>

Il hésite à répondre, je ne sais si c'est parce que c'est trop compliqué ou parce qu'il craint qu'avec mon niveau de connaissance de l'allemand, je ne comprenne pas. Et il propose de m'y conduire. Il y a des gens bien sur terre. On re-traverse la ville par un labyrinthe de pistes cyclables et il me quitte au pied du pont. Merci, monsieur.

4. Il est 6 heures du soir (il y a trois heures que je suis à Gernersheim). J'ai quitté Ludwigshaven à 9 heures ce matin. Mon compteur journalier indique 62 km, mais un panneau me dit que la ville est à 32 km ! Mon objectif est d'atteindre Karlsruhe, car il s'y trouve une A.J. La ville est à 30 km, c'est possible d'y arriver avant la nuit. Et je fonce, je veux rattraper le temps perdu. L'air est plus frais, mais il fait un beau soleil. Je suis en grande forme, mes jambes tournent toutes seules me propulsant jusqu'à 25 km/h.

Les pistes cyclables sont bien balisées, il suffit de suivre les panneaux, je ne perds plus mon temps à vérifier sur ma carte les noms des petits villages que je traverse. A 8 heures, je vois que je m'approche d'une agglomération, ce doit être Karlsruhe. Le panneau pour cyclistes m'invite à tourner à droite, mais un autre m'indique que le Rhin est à 100 mètres, cela vaut le détour d'autant que la nuit s'approche. Spectacle de carte postale : le soleil dessine sur le

<sup>16</sup> Pardon, est-ce que vous savez où se trouve le pont pour cycliste ?

fleuve majestueux une longue traînée orange. J'hésite à poursuivre, je m'étais dit que je n'aurais pas fait de camping sauvage, mais il est tard, j'ai une tente, l'endroit est idyllique et surtout il y a déjà plusieurs caravanes qui se sont installées pour la nuit et les « caravaniers » m'ont confirmé qu'ils restaient bien là la nuit. C'est parmi eux que je vais dresser ma tente à trois ou quatre mètres du Rhin.

Une centaine de mètres plus loin sur le fleuve, il y a un pont. Banal sur un fleuve... mais ce pont, ça me dit quelque chose... et alors j'ai un doute... un doute affreux...

Au bord de l'eau, face au fleuve, dans le confort d'une grosse Mercedes, un couple âgé admire les derniers reflets du soleil sur l'eau, je m'approche et leur demande quelle est la ville de l'autre côté du fleuve.

Réponse :

- Germersheim.

Chapitre 8 : PETIT DEJEUNER\*\*\*

*8<sup>e</sup> jour : samedi 4 septembre : MUNCHHAUSEN (F), en Alsace, sous tente dans le camping municipal.*

*59 km - Total : 543 km*

Je me réveille à 2h du matin. Comme d'habitude. Il fait bon sous la tente, mais je dors sur un matelas auto-gonflant (Daniel, un ami cycliste qui m'a donné quelques conseils bien utiles, appelait cela un matelas auto-dégonflant). Confort minimum.

Je me rendors. Je me re-réveille. Je me retourne. Je me mets sur le côté, c'est encore pire. Je me remets sur le dos. Je me re-rendors et ainsi de re- en re-, j'arrive enfin à 6 heures du matin. Je suis à quelques mètres du Rhin, mais ce n'est pas le calme pour autant, il y a le pont maudit sur lequel passe une route nationale et pour arriver en haut du pont les camions doivent rétrograder de vitesse. A ma gauche, un pont métallique permet aux trains de traverser le fleuve. Pas besoin d'un 'dessin' pour imaginer le bruit de ferraille. En face de moi, le Rhin... silencieux, croyez-vous, hé non, je ne savais pas que les lourdes péniches remontant le fleuve faisaient un tel boucan.

Je me suis imposé de ne pas me lever avant 6 heures, mais ce serait bien de rester encore au lit (un euphémisme). J'ai besoin de récupérer encore un peu. C'est alors que je me souviens avoir emporté Mozart avec moi. Et j'écoute le Divertimento n°15 en Si majeur. Je suis sous le charme. Les violons dans leur fougue dominant tout. Un instrument à vent (je n'arriverai pas l'identifier) tente de donner la réplique, mais vite, il comprend qu'il doit se soumettre, il n'est là que pour mettre en évidence le jeu des violons. Parfois aussi la voix de ceux-ci se fait plus douce, séductrice, féminine, sans perdre de sa vivacité. Ce sont les plus beaux passages. Vraiment ! Il y a Mozart et puis... il y a les autres.

Je me divertis du Divertimento pendant trois quarts d'heure. Ma seule frustration : n'avoir pas pu reconnaître quel était l'instrument à vent qui dialoguait timidement avec les violons. Je me dis alors que je demanderai à l'un de mes collègues, Hugues Françoise, qui à coup sûr pourra me répondre. Je n'aurai pas l'occasion de le faire. Une semaine plus tard, un courriel d'un de mes élèves m'annoncera son décès survenu entre-temps. Cela m'a fort touché. Il était plus jeune que moi. Il m'avait plus d'une fois confié qu'il craignait la mort. Ne soyons pas hypocrite, j'étais bien loin de partager ses idées et encore moins sa philosophie de vie (fort pessimiste), mais je ne veux retenir de lui que le mélomane hors pair qui aura en partie fait mon éducation musicale et m'a fait découvrir quelques compositeurs moins connus, comme Kraus ou Stamitz...



*Le Rhin vu de ma tente*

Il est presque 7 heures quand je pointe le nez dehors. Temps magnifique mais que d'eau, que d'eau, comme a dit

quelqu'un avant moi. Je ne parle pas du Rhin, mais de la tente. Il n'a pas plu et il n'a pas fait de vent. Et c'est heureux car j'avais oublié chez moi les piquets des tendeurs. Mais la toile extérieure s'est collée à la toile intérieure. Tout est trempé. Je ne peux pas attendre que cela sèche et j'emballer tout comme ça. La tente qui fait 4 kilos a dû passer à 6 kilos : j'ai encore 'gagné' 2 kilos.

Le camping sauvage n'était pas prévu : je n'ai même plus une goutte d'eau avec moi. A l'un des mes voisins (qui logeait dans le confort de son camping-car), je demande l'aumône d'un peu d'eau. Il me propose une tasse de café que j'accepte bien volontiers. Peu après, il me fait entrer dans son camping-car et j'y trouve un petit déjeuner, comme on en sert dans les hôtels \*\*\* : sur une nappe, tasse, sous-tasse, plusieurs sortes de pains, plateau de fromages et de charcuterie, confitures, tomates-cerises... Je bavarde longtemps avec lui. On échange des souvenirs de vacances. Il me félicite pour ma connaissance de l'allemand... ce que je traduis (traduction libre) : « Vous faites des tas de fautes, vous mélangez systématiquement les die, der, dem, den, das, mais on vous comprend et j'apprécie votre effort de parler ma langue qui n'est pas des plus faciles ».

Vers midi (le thermomètre a largement dépassé les 30°), je m'arrête pendant trois heures dans un sous-bois. Et là, grand moment de bonheur. Mon GSM sonne : c'est Anne-Marie qui m'appelle. De Limal, elle a rechargé mon GSM via le clavier de la banque. C'était aussi simple que cela alors que depuis une semaine, j'avais tenté en vain de le recharger moi-même. C'est la première fois qu'elle réussit donc à me rejoindre. Quel bonheur. Tous les jours, j'attendrai son coup de téléphone.



*Un peu partout on trouve des cartes indiquant en rouge les « véloroutes » qui longent le Rhin tant en France qu'en Allemagne : je photographie ces cartes et au besoin, je les consulte sur mon appareil.*

Je poursuis mon voyage sur les « véloroutes », pistes cyclables aménagées parfois sur la digue en terre qui longe le fleuve, parfois en contrebas, toujours loin des agglomérations. On est peu habitué en Belgique à des fleuves de cette largeur. C'est immense et souvent désert, ce qui ajoute à l'impression d'immensité.

Je me sens sale et je suis sale : ce matin en camping sauvage, je ne me suis pas lavé. Aux doigts, c'est la graisse du demi poulet rôti acheté ce midi et dans le dos et partout, c'est la transpiration et ça colle. Et à côté de moi, coule un fleuve qui n'a pas encore traversé les grosses villes industrielles du Nord et où plus d'une fois j'ai vu des gens nager. Bref, je me retrouve dans le Rhin avec shampoing et savon, c'est mieux qu'une douche. Personne n'est passé là depuis plusieurs heures sans doute, mais c'est ce moment qu'a choisi une cycliste pour longer le Rhin : elle fera semblant de ne pas m'avoir vu. Mais quelle agréable sensation un bon bain après deux jours de crasses qui vous collent à la peau.

Il faut faire des voyages comme cela pour retrouver ce plaisir élémentaire, mais bien réel, d'être propre.

Quelques kilomètres plus loin, un panneau et puis un deuxième « Par arrêté municipal, camping interdit » me font comprendre que nous sommes en France. Et malgré les clichés sur l'Allemagne, je dois dire ne pas me souvenir y avoir vu des interdictions de ce type. A 7 heures du soir, pour la première fois depuis mon départ, je commence à sentir la fatigue, je m'arrête dans un camping municipal, une sorte de bidonville pour touristes, c'est propre, mais tout est fait de bric et de broc. A croire que les campeurs résidents ont participé à un concours du plus mauvais goût et il a dû y avoir plusieurs premiers ex-aequo. Enfin, s'ils aiment ça et sont heureux... Un campeur – qui m'oblige à l'écouter à distance tant il sent la bière – me raconte tout fier qu'il y vient passer toutes ses vacances depuis plus de 35 ans et il n'est pas le plus ancien. Le camping entoure un petit étang, moustiques autorisés et nage interdite. Juste à côté du terrain, c'est la foire avec les autos-scooters et pas loin de moi des jeunes font sauter pétards et fusées en écoutant de la techno. Qu'importe, je me glisse dans mon sac de couchage et je m'endors aussitôt.

Chapitre 9 : B.A.<sup>17</sup>

*9<sup>e</sup> jour : dimanche 5 septembre : LA WANTZENAU (F), 15 km au Nord de Strasbourg, chez des espérantistes, la famille de Gilbert Stammbach.  
55 km - Total : 598 km*

Au réveil, je n'écoute pas Mozart, mais comme je suis en France, j'en profite pour écouter les nouvelles sur un mini-appareil radio acheté chez Blokker à 1,50 euro et qui fonctionne très bien. Depuis une semaine, je suis coupé de tous les bruits qui secouent le monde. J'apprends ainsi la tragédie qui s'est passée il y a deux jours en Russie (en Ossétie) où une prise d'otages - des écoliers – a tourné au carnage. Si on peut tenter d'expliquer (sans les justifier) des actes de désespoir, l'idée qu'on s'en prenne à des enfants est insupportable... j'allais écrire : il y a bien assez d'adultes pour ça... mais je n'approuve aucun type de violence, ni la violence directe des plus faibles et encore moins la violence structurelle des plus forts, et la lutte contre le terrorisme fait souvent plus de morts que le terrorisme. Je vais reprendre la route pour soutenir deux actions en faveur des enfants. Dérisoire ? Je ne crois pas. Il y a longtemps que je sais que je ne changerai pas le monde. Ce n'est pas parce qu'on ne peut pas tout faire, qu'on a le droit de ne rien essayer.

L'après-midi, le thermomètre dépasse les 35°. Je ne me plains pas. La route le long du Rhin est facile et souvent ombragée.

---

<sup>17</sup> Bonne Action, comme chez les petits scouts



*Sur les pistes cyclables le long du Rhin, on ne rencontre pas que des vélos et des patins à roulettes.*

Dans mes 35 kilos de bagages, j'ai une petite pharmacie qui ne m'a encore jamais servi, à part les quelques grammes de Lipitor (contre le cholestérol) que je prends chaque matin quand je ne l'oublie pas. Mais aujourd'hui, ma pharmacie sera bien utile. A la sortie d'une petite ville, je croise une dame âgée, elle marche à côté de son vélo, la main gauche sur le visage. Ce n'est qu'à sa hauteur que je remarque que son visage, sa main et son bras sont remplis de sang. Je fais demi-tour et propose mon aide :

- Oh merci, monsieur, j'ai déjà croisé des tas de gens, vous êtes le premier à proposer de m'aider.

Egoïsme des gens ? Indifférence ? Non, je ne pense pas : les gens n'aident pas, c'est par peur.

Elle ajoute que son mari est parti chercher une officine de pharmacien, mais c'est dimanche, tout est fermé. Et en effet, arrive un gros monsieur, en transpiration, apparemment dépassé par la situation. Je sors de ma pharmacie, un de ces

pansements miracle (anti-infection) que Caroline (ma fille aînée) m'a ramené de son job chez Johnson & Johnson qui font bien plus que des lotions pour bébé. Je lui applique sur l'œil : en fait, c'est plus spectaculaire que grave, elle s'est ouvert l'arcade sourcilière mais cela ne cesse de saigner. Ensuite, je vide le contenu de mon bidon d'eau d'un litre pour lui laver un peu la main et le bras. Sur ces entrefaites, arrivent deux dames (dont l'une est infirmière et habite quelques maisons plus loin) qui la prennent en charge. Le gros monsieur me demande ce qu'il me doit. Regard réprobateur, presque furieux, de sa femme : il ne pouvait guère trouver formule de remerciement plus maladroite !

Il est 5 heures, le soleil cogne toujours. Depuis un moment, je cherche un endroit frais pour souffler un peu et me voilà exaucé : au bord de la route, une gravière inondée, une plage de sable et de gravier et une eau verte sur plusieurs hectares. Et devant, un panneau de grandes lettres rouges en français et en allemand nous avertit : DANGER, entrée strictement interdite, baignade interdite, risque d'éboulement, etc., etc. Apparemment ici personne ne comprend ni le français ni l'allemand, car la plage est remplie de monde et beaucoup n'ont pas hésité à profiter de la fraîcheur de l'eau. Faut-il vous dire que j'ai fait aussi celui qui ne savait pas lire. Et comme je suis à ma journée de B.A., j'ai même aidé un gamin à dégager sa ligne de canne à pêche qu'il avait envoyée dans les branches d'un arbre et qu'il secouait avec l'effet inverse de celui espéré.

Il doit être 19 heures, quand j'arrête mon vélo devant la famille d'Espérantistes qui avaient dit pouvoir m'accueillir en m'avertissant que le W-E, ils étaient dans leur maison de campagne. J'avais écrit pour savoir si le dimanche soir pouvait convenir, mais pas de réponse. Alors que faire ? En face de la maison, j'hésite encore : sonner ou poursuivre ma route ? Tant pis, je sonne. Un petit garçon, puis la maman s'amènent. C'est un peu la panique. Elle ne s'attendait pas

du tout à une visite juste après leur retour de W-E et la veille de la rentrée scolaire. Je m'efforcerai (et réussirai, je crois) à la rassurer : je sais bien qu'ils ne m'attendaient pas à ce moment et que la maison ne peut être en ordre (le drame parce que la salle de bain n'a pas été nettoyée à fond, etc. : je sais trop comment Anne-Marie aurait réagi en pareilles circonstances). Je lui ferai même admettre que ce n'est pas plus mal de n'avoir pas passé des heures à ranger la maison.

Je fais la connaissance de Boris, tout fier de raconter à l'ancien prof de latin que je suis, qu'il a eu son premier cours de latin, je fais aussi la connaissance Manon, sa ravissante petite sœur, et aussi de Dudulle, le lapin nain (mais vu la taille, d'une espèce plutôt géante, les enfants me disent que c'est parce qu'il est trop gourmand).

J'espère avoir réussi à les convaincre de venir nous rendre visite à Bruxelles. Le mari, arrivé un peu plus tard, travaille à la SNCF, d'où les conditions avantageuses pour voyager.

## Chapitre 10 : LE PARLEMENT EUROPEEN, C'EST QUOI ?

*10<sup>e</sup> jour : lundi 6 septembre : COLMAR (F), dans l'A.J.*

*104 km - moyenne : 16,2 km/h - en vélo : 6h25*

*Total : 702 km*

A 8h10, je quitte ma famille d'accueil, car à 8h15, tout le monde est parti. J'ai dormi dans un bon lit, mais trop peu, car j'ai profité de leur ordinateur (avec connexion Internet) jusqu'après minuit. Je retrouve de la sorte tous ceux qui voyagent avec moi, comme Caroline, qui de Berlin me demande toujours de mes nouvelles ou Christian, un ancien collègue, qui de Madagascar où il assure des formations, m'accompagne de son admiration (alors qu'il en fait bien plus que moi) ou encore Alain, mon capitaine d'équipe de Badminton ou encore Hélène qui a passé des après-midi à m'exercer à la langue de Zamenhof (l'Eo) et d'autres encore.

15 km plus loin, je suis à Strasbourg. Une photo de mon vélo et de son propriétaire devant le Parlement Européen s'impose. J'étais déjà venu le 9 mai pour manifester devant le Parlement dans le but (perdu d'avance) de faire inscrire dans la Constitution le mot Espéranto, qu'au moins il y soit fait mention. Nous sommes venus de toute l'Europe mais sous nos parapluies et dans le froid, nous étions 300, une fameuse contre-publicité.

Par contre aujourd'hui, le soleil est de la partie. Je passe à proximité du Parlement sans le voir et sans le savoir. Je poursuis vers le centre de la ville et je reviens presque sur mes pas pour arriver enfin au Parlement douze kilomètres plus loin, après avoir demandé ma route dix fois ou plus. Car lorsque j'interrogeais un Strasbourgeois, une fois sur deux, il se demandait de quoi je pouvais bien parler. J'aurais été plus inspiré en demandant à des touristes japonais.



*Le Parlement européen, mon vélo et moi*

Je prends donc mes photos et je fais mes achats à Lidl. Puis le long le canal Rhin-Rhône. C'est comme tous les canaux, plat et rectiligne, mais bien ombragé et agréable. A 18 heures, je suis à 30 km de Colmar et je décide de poursuivre,

car il s'y trouve une A.J. C'est de là que je téléphone à Katia, une espérantiste de Mulhouse, chez qui j'ai prévu dormir le lendemain. Elle hésite car elle passe la soirée chez des amis. Elle s'excuse de ne pas être présente le soir, mais je peux loger dans son appartement.



## Chapitre 11 : KATIA

*11<sup>e</sup> jour : mardi 7 septembre : MULHOUSE (F), chez Katia Grossmann, une espérantiste de naissance.*

*63 km - moyenne : 15,1 km/h - en vélo : 4h10*

*Total : 765 km*

Je peux comparer Katia à Thomas (L'espérantiste qui m'a accueilli à Ludvigshaven). Comme lui, elle est espérantiste de naissance (un des parents est japonais). Mais son appartement est plus grand et en donne l'impression, car il est nettement plus en ordre avec quand même le laisser-aller qu'il faut. Il y a moins de livres, mais beaucoup de CD (dont un coffret de Linda Lemay), une guitare, des partitions et plein d'albums photos.

Pour ces espérantistes de naissance (chez les autres aussi), être espérantiste, c'est faire partie de la même famille. Je suis ici chez moi. Si je veux manger, c'est simple, je me sers (en fait, je fais les courses à l'Intermarché voisin).

Je peux encore mieux comparer Katia à Sayako, une étudiante japonaise de 17 ans que nous avons accueillie pendant trois mois dans le cadre d'échange Rotary, quand Caroline avait été envoyée en Californie. Sayako était parfaite. On avait beau chercher, on ne pouvait lui trouver le moindre défaut, lui adresser le moindre reproche. Seulement, il est impossible de savoir ce qu'elle pensait de nous : était-elle heureuse chez nous ? malheureuse ? Nous estimait-elle ? Nous méprisait-elle secrètement ? On ne l'a jamais su et on ne le saura jamais.

Quand je demande à Katia si je peux prendre une photo d'elle (Anne-Marie me demande de prendre des photos de tous les gens qui m'accueillent), elle accepte. Est-ce que cela la laisse indifférente ? Est-ce que cela l'ennuie ? Est-ce qu'elle se sent flattée ? ou humiliée ? Est-ce que cela lui (dé)

plaît ? un peu ? beaucoup ? pas du tout ? Que pense-t-elle de moi ? Je n'en ai pas la moindre idée. On lui demande, elle le fait.

Poliment, je remercie : Dankon !

Elle utilise la formule rituelle pour me répondre : Ne dankinde !<sup>18</sup>

Elle est francophone. Comme l'espéranto se veut avant tout un outil de communication, je lui avais proposé d'utiliser l'outil de communication qu'on (moi du moins) maîtrisait le mieux, à savoir le français. Elle n'a jamais parlé que espéranto. Je ne l'ai entendu parler en français qu'à des amis au téléphone. Peut-être aussi pour cette jeune femme qui vivait seule en appartement et qui hébergeait un homme pour une nuit, était-ce un moyen de marquer la distance. Peut-être, car je n'en saurai jamais rien.

Entre Espérantistes, du fait sans doute qu'ils sont très minoritaires et pionniers (ils luttent pour faire reconnaître leur langue), la solidarité est très grande. J'ai écrit qu'ils formaient une grande famille. Cela n'empêche pas la diversité. Au contraire, la défense de la diversité culturelle est une des priorités des Espérantistes. C'est au contact des Espérantistes que je suis devenu défenseur convaincu de la langue française et un rien anglophobe. Chez les Espérantistes, j'ai rencontré des gens très différents. Assez souvent, ils se démarquent plus ou moins des modes de vie habituels (il y a une surreprésentation de végétariens, d'artistes, de cyclistes, d'écologistes convaincus, etc.)

Néanmoins, il m'est plus difficile de m'adapter à une culture où l'on ne peut pas laisser transparaître ses sentiments, où l'on n'a pas le droit de dire ce que l'on pense. J'ai enseigné pendant deux ans à Kigali et j'ai rencontré la même difficulté. Je laisse aux gens ce droit élémentaire de vivre selon leur culture, mais je suis plus à l'aise dans une culture où la com-

---

<sup>18</sup> Merci

De rien (littéralement : cela ne mérite pas de merci !)

munication est plus directe, où l'on peut plus facilement « sentir » les gens. Selon moi, une des raisons de l'extrême violence qui a sévi au Rwanda tient à justement à ce que les gens ne pouvaient pas dire ce qu'ils pensaient, tout était tu et le jour où l'on exprime enfin son désaccord, ce sont les machettes qui parlent ! Mais le rapprochement entre les deux cultures (japonaise et rwandaise) vaut pour ce que des sociologues appellent le « détour » (pas de communication directe), mais ne vaut heureusement pas pour la façon de résoudre les conflits, où les Japonais ont si bien appris à se couler dans nos modes de vie et semblent tout résoudre dans la douceur (au moins apparente). N'empêche, Katia m'a laissé son appart alors qu'elle devait sortir : chapeau et merci !

Un voyage en solitaire est l'occasion d'examens de conscience et je réalise que parfois mon attitude met les gens très mal à l'aise. Les reproches d'Anne-Marie étaient fondés quand je restais dans mon coin sans participer à la conversation avec nos invités. Et ceux-ci nous quittaient en ayant l'impression qu'ils m'avaient ennuyé. Mais depuis lors je me suis corrigé ☺.

## Chapitre 12 : UN RAYON DE CASSE

*12<sup>e</sup> jour : mercredi 8 septembre : INZLINGEN (D), dans la banlieue de Bâle, mais en Allemagne, juste au-delà de la frontière, chez des Espérantistes, dans la famille de Peter Focke.*

*64 km - moyenne : 12,2 km/h - en vélo : 5h15*

*Total : 829 km*

Le premier incident technique. Déjà hier, je trouvais que mon vélo avait un problème d'équilibre et il me semblait que la roue arrière était voilée... un peu, mais on ne rigole pas avec ça, surtout que dans quelques kilomètres, c'est la Suisse. La chance veut que à la sortie de la ville, je trouve un grand magasin de vélo avec atelier de réparation. Je leur confie mon vélo. Diagnostic : un rayon de cassé. L'ouvrier, de ses mains expertes de 20 ans de pratique, a tôt fait de remplacer le rayon (facile) et de remettre la roue dans l'axe (une cinquantaine de mini-réglages). Vérification complète du vélo, remplacement des pédales, achat de patins de frein. Puis le temps de bavarder avec un cycliste américain (quel accent !) super-équipé (GPS qui lui indique l'emplacement de son hôtel) et me voilà prêt à affronter la Suisse.



Et km 805 depuis mon départ, je passe la frontière. C'est une deuxième étape dans mon voyage (la première était l'arrivée sur le Rhin). Je prends deux photos avec mon vélo appuyé sur le panneau indiquant Bâle. A part les montagnes, le ski et le gruyère, la Suisse évoque pour moi les banques. Je mettrai quand même plus d'une heure avant de trouver un distributeur qui me « donnera » 300 francs suisses.

Je ne reste pas longtemps en Suisse, car la famille qui m'attend habite de l'autre côté de la frontière, dans le premier village en Allemagne. Comme chez tous les Espérantistes, je fais vite partie de la famille. La soirée, je la passe à discuter pédagogie avec mon hôtesse, une enseignante originaire de Suisse romande.

Chapitre 13 : LA SUISSE

*13<sup>e</sup> jour : jeudi 9 septembre : OESINGEN (Ch), chez un Espérantiste, Dieter Rooke.*

*53 km - moyenne : 11,1 km/h - en vélo : 4h30*

*Total : 882 km*

En quelques kilomètres, je repasse en Suisse. Pour de bon.

La Suisse ! Pendant toute mon enfance et une partie de ma jeunesse, avant que je ne commence à parcourir le monde, la Suisse est restée le pays lointain, le bout du monde. Habitant près de la frontière française, j'avais l'habitude de quitter mon pays, mais uniquement pour des pays voisins qui 'touchaient' à la Belgique. Une exception, l'année de mes 14 ans, je pouvais, grâce aux mutualités chrétiennes, partir en colonie de vacances de dix jours en Suisse. C'était fabuleux, surtout qu'on partait le soir et qu'on passait la nuit dans le train.

Depuis lors, je ne sais combien de fois j'ai survolé la Suisse, ou traversé le pays en voiture (ou surtout contourné because la vignette à payer pour les autoroutes). Mais aujourd'hui, c'est différent, je suis arrivé en Suisse 'tout seul', par mes propres forces et je retrouve la magie de mes 14 ans. Et avec la Suisse, les choses sérieuses commencent.



*Dieter m'accueille à bras ouverts, comme on reçoit un  
vieil ami qu'on n'a pas revu depuis dix ans.*

Le soir, j'arrive chez Dieter, un espérantiste, qui m'accueille avec chaleur, les bras ouverts, comme on reçoit un vieil ami qu'on n'a plus revu depuis dix ans.

On mangera le soir dans le jardin des saucisses cuites sur un feu fait de vieux morceaux de bois. Il y a plein d'enfants, de gens qui passent, qui vont et viennent. Qui est qui ? Enfant, voisin ou ami ? Voisine, épouse ou copine ? Je connais trop peu d'allemand pour m'y retrouver. Qu'importe, j'ai encore fait la découverte de l'amitié espérantiste.

## Chapitre 14 : LES LACS ET LA RACLETTE SUISSES

*14<sup>e</sup> journée : vendredi 10 septembre : NEUCHATEL (Ch), plus exactement à Savagnier, petit village perché bien haut au-dessus de Neuchâtel, chez un Espérantiste, Jean-Thierry von Bueren.*

*90 km - moyenne : 13,6 km/h - en vélo : 6h45*

*Total : 972 km*

La Suisse des cartes postales : dans le décors des montagnes, s'y promènent même des vaches avec leur cloche autour du cou. Quand ces cloches seront-elles remplacées par un émetteur relié à l'ordinateur de la ferme ? Jamais, j'espère.

Mais la Suisse, ce sont aussi les lacs, ces immenses étendues plates et paisibles qui contrastent avec les montagnes abruptes et agressives. La piste cyclable longe le lac de Biene, puis celui de Neuchâtel. J'arrive en Suisse romande et je réexpédie à Caroline mon petit dictionnaire électronique français-allemand (mais dont le contenu ferait un gros bouquin de 500 pages) : je n'aurai plus besoin de l'allemand.

Après 80 km de route presque tout à fait plate, il me reste 10 km pour rejoindre le village où habite l'espérantiste qui m'accueille ce soir. Mais le petit village en question est dans la montagne (pas une montagne belge, une 'vraie', une suisse). Enfin après plus d'une heure de transpiration malgré le soir qui tombe, je suis récompensé, car m'y attend une raclette suisse arrosée d'un vin blanc sec d'altitude (vignes poussant à plus de 1000 mètres). Tant pis pour le cholestérol, je me régale.

Mon hôte est un artiste : pendant que je prenais ma douche, j'avais déjà pu apprécier ses talents de pianiste (il possède un magnifique piano à queue – un quart de queue, corrigera-t-il modestement). Et c'est un artiste au grand cœur : il ac-

cueille chez lui Olivier, qui après un accident grave est resté perturbé. Avec Olivier, nous parlons en français. Ce que ce dernier a perdu en capacité d'élocution, il l'a largement compensé par ses qualités de cœur, comme ceux dont s'occupe ma femme.

Chapitre 15 : 1000 km

*15<sup>e</sup> journée : samedi 11 septembre : LAUSANNE (Ch), dans l'A.J.*

*95 km - moyenne : 13,6 km/h - en vélo : 7h*

*Total : 1067 km*

Avant mon départ, j'avais établi un calendrier à titre indicatif. Mon projet était de rejoindre Lausanne en deux jours. J'y arriverai le soir même emporté par mon élan ou plutôt par l'espoir d'entamer déjà le lendemain les premiers kilomètres du col du Gd St Bernard. Evidemment, rouler un dimanche quand il n'y a pas de camion, c'est un bon calcul, mais cela n'avait guère de sens de forcer l'allure. A ce rythme, je me retrouve en Italie juste un mois avant la date de mon retour en avion ! A partir de maintenant, je vais commencer à traîner et essayer de perdre du temps.



*Je pose pour les premiers 1000 km*

Je passe le cap des 1000 km à Concise, un petit village au bord du lac, où nous avons passé une nuit, Anne-Marie, Caroline encore bébé et moi quand nous prenions des vacances itinérantes dans un motorhome qui, dans les descentes, arrivait péniblement et en tremblant à atteindre les 70 km/h. Mais le paysage a bien changé. Maintenant, il faut rouler de plus en plus vite, il faut des routes rapides. Le temps de prendre deux photos et de plonger dans les eaux douces et claires du lac et je repars.

L'Espérantiste chez qui j'espérais loger cette nuit n'est pas libre. C'est ma faute. Je devais de toutes façons téléphoner au plus tard la veille. A partir de 7 heures, je cherche un petit hôtel. Ils sont déjà fermés. La saison des grandes migrations touristiques est passée. De déception en déception, j'arrive à Lausanne quand il commence à faire noir. Là, je trouverai certainement un hôtel, mais à quel prix.

Le hasard fait qu'à l'entrée de la ville, je m'arrête près d'un taximan :

- Y a-t-il une Auberge de Jeunesse à Lausanne ?

- Oui

- Et vous savez où elle se trouve ?

Le taximan, un grand Noir au français hésitant, se lance dans de longues descriptions : au total (dans le désordre bien entendu), je dois passer 8 ou 9 feux rouges, je dois tourner une demi-douzaine de fois à gauche et encore plus souvent à droite et surtout, à deux reprises, je ne peux pas tourner à gauche (ou à droite, j'ai oublié), je dois passer deux ponts et contourner une gare et j'en passe. Il conclut en me disant deux fois que c'est facile, mais que c'est quand même difficile !

Le plus extraordinaire, c'est que grâce à ces explications (et surtout aux repères qu'il me donne), je vais finalement la



trouver, cette A.J. J'aurai quand même paniqué quand à deux reprises, on m'a prétendu que l'Auberge avait été démolie. Ce qui était vrai, mais une nouvelle, grand luxe (55 francs suisses la nuit = près de 40 euros), a été construite un peu plus loin. Il est bientôt 9 heures, il fait nuit.

Toutes dernières inquiétudes : reste-t-il de la place ? Oui. Ouf !



*A ce prix-là, j'ai même eu le droit de mettre mon vélo dans la chambre.*

## Chapitre 16 : JOURNEE DE REPOS A LAUSANNE

*16<sup>e</sup> journée : dimanche 12 septembre : LAUSANNE (Ch), dans la famille d'un Espérantiste, François Randin.*

*4 km - moyenne : 7,9 km/h - en vélo : 1/2h*

*Total : 1071 km*

Journée de repos ? C'est beaucoup dire ou trop peu. Bien sûr, je n'ai été que de Lausanne à Lausanne. Mais j'ai commencé par quatre 'petits' kilomètres de montée rude à partir de L'A.J. située au bord du lac jusqu'à la maison de L'Espérantiste qui m'accueillait 130 mètres plus haut. Et ensuite, tous ceux qui ont déjà visité une ville pendant plusieurs heures de flâneries, le sentent bien dans les jambes.

Que retenir de Lausanne ? D'abord qu'il ne faut pas visiter la ville un dimanche, tout est fermé et même les piétonniers sont désertés et les restaurants ont porte close. En désespoir de cause, j'ai mangé dans un Mc Donald, cher et médiocre, de quoi me convaincre de ne plus y retourner avant dix ans.

Je retiens néanmoins de Lausanne la cathédrale qui « vaut le détour ». Le plus remarquable : les grandes orgues (toutes nouvelles) et j'ai lu – j'aime les chiffres – qu'il fallait presque un an à une équipe de spécialistes travaillant six jours sur sept de 6h à minuit pour harmoniser les 7000 tuyaux de l'orgue.

La famille qui m'accueille me permet un peu de pénétrer la mentalité du pays. Evidemment, ils sont plus ouverts que d'autres (parce que espérantistes, sinon ils ne seraient pas espérantistes). L'impression que j'en retire est que le pays navigue entre tolérance et intolérance. Ce n'est pas demain qu'ils demanderont leur adhésion à l'Union européenne, ils pensent et ont sans doute raison de le penser, que leur législation est bien en avance sur le reste de l'Europe. La TV est remplie de débat (et les rues remplies d'affiches parfois très agressives) sur la future votation (en Belgique, on dirait 'référendum').

N'oubliez pas de prononcer correctement 'votation' d'une voix un peu traînante et c<sup>h</sup>a<sub>n</sub>t<sup>a</sup><sub>n</sub>te.

## Chapitre 17 : G.S.AIME

*17<sup>e</sup> journée : lundi 13 septembre : SEMBRANCHER (Ch),  
sous tente dans un terrain de camping*

*91 km - moyenne : 14,7 km/h - en vélo : 6h10*

*Total : 1162 km*

J'en conviens : G.S.M./G.S.AIME, il y a jeu de mots plus subtil. Mais cette minuscule machine parfois se met parfois à chanter en vibrant. Et alors, Anne-Marie et moi, on peut dire qu'on s'aime. Même quand il ne sonne pas, on sait que le contact est possible n'importe où, n'importe quand. J'utilise aussi de plus en plus les téléphones publics avec des télécartes : c'est moins cher et la communication est toujours de bien meilleure qualité. Même si à la fin du voyage, j'ai trouvé un service qui permettait de téléphoner trois heures en Belgique pour cinq euros, les communications téléphoniques ont représenté un sacré budget (sans regret).

Après avoir quitté mes amis, je retransverse toute la ville en diagonale, il suffit de se laisser descendre. Je retrouve le lac Léman. Temps superbe.



*Méditation zen au bord du lac Léman ou observation inquiète des Alpes qui se dessinent au fond ?*



*Des moineaux viennent grappiller les miettes de mon repas.*

Vevey, Montreux, c'est la côte d'Azur, c'est beau. Trop. Plus rien n'est naturel. Je n'aime pas trop. J'arrive à Martigny quand la nuit s'annonce mais je continue. Je décide d'entamer les premières montées du col : ce sera toujours cela de pris sur l'ennemi.

Il est passé 7 heures et fait presque noir quand j'arrive à Sembrancher. Je cherche où passer la nuit. On m'indique un terrain de camping. J'y entre, je demande où se trouve la réception à un homme qui me propose de m'installer sur son terrain. Je pourrai même profiter de sa douche. Et pendant ce temps, il me prépare une grande casserole de pâtes à la sauce tomate, accompagnée d'un vin du pays.

Demain, c'est le grand jour.

## Chapitre 18 : PAS DE QUOI EN FAIRE TOUTE UNE MONTAGNE

*18<sup>e</sup> journée : mardi 14 septembre : BOURG-St-PIERRE (Ch), à l'hôtel « Le Vieux Moulin ».*

*33 km - moyenne : 6,4 km/h pour 27 km et 35 km/h pour les 6 derniers km - en vélo : 4h15*

*Total : 1195 km.*

Le col du Gd St Bernard avec ses 2469 mètres (qui monte jusqu'à 2474 mètres selon les cartes ou les panneaux) est l'épreuve, le test de mon voyage. C'est le défi. Un mythe. Il faut que je le passe. Alors j'aurai réussi. Mon vélo plus sa charge (avec la nourriture) dépasse les 55 kilos (il faut y ajouter mes 85 kilos) et quand on monte, cela compte double.

Mais j'ai confiance et c'est plein d'énergie que je pars à l'assaut du col. Je vais même faire du zèle en quittant la grand-route pour une petite route qui grimpe jusqu'à un petit village... avant de redescendre sur la grand-route presque plate qui continue à longer une petite rivière : les leçons passées ne m'ont pas servi.

Le temps n'est pas très beau. Il pleut un peu. Puis c'est l'averse. Une petite chapelle m'accueille, le temps que ça se calme. Mais je ne me plains pas : l'absence de soleil et la fraîcheur (relative : il doit faire près de 20 degrés) sont idéales pour le vélo.

Heureusement, la route est assez large. J'avance lentement mais sûrement à une moyenne de 6 ou 7 à l'heure. Je garde continuellement un œil sur mon rétroviseur, surtout quand la route se fait étroite. Les voitures me dépassent à du 80 ou du 100 à l'heure. La menace : les camions qui ont besoin de la largeur de la route. Quand c'est nécessaire, je préfère mettre le pied à terre et laisser passer les monstres. Même

avec mes bagages, je suis un poids léger pour ces poids lourds. Des automobilistes klaxonnent pour me faire un signe d'encouragement ou me féliciter.

J'avance de deux ou trois kilomètres par demi-heure. Puis je m'arrête la même durée. Puis je repars. Et ainsi vers 4 heures, j'arrive au but de ma journée : l'entrée du tunnel, à 1900 mètres d'altitude, là où les camions et la plupart des voitures vont abandonner la route qui continue encore sur six kilomètres à serpenter jusqu'au sommet. Je suis heureux. Evidemment, ce fut dur, mais j'ai toujours tenu le coup et je ne suis pas mort de fatigue. Je m'en étais fait toute une montagne de ce col. Il n'est pas inaccessible.



*L'entrée du tunnel*

Je mérite bien de me reposer et de laisser le dernier morceau pour demain.

Mais non, je ne suis pas au bout de mes peines. Car l'entrée du tunnel, sur les cartes, s'appelle Bourg-St-Bernard. C'est une supercherie, il n'y a pas l'ombre d'un bourg : il y a juste l'entrée du tunnel et un téléphérique permettant de rejoindre je ne sais plus quel sommet et à côté des installations un restaurant qui se vante d'être ouvert toute l'année.

Alors que faire ? Me voilà obligé de répondre à un Q.C.M.<sup>19</sup>.  
Trois possibilités :

1. Continuer le jour même jusqu'au sommet : j'en aurai le temps et la force, mais ce ne serait pas intelligent. Je dois avoir la sagesse de ne pas présumer de mes forces. Il fait froid, la pluie menace, les nuages cachent le sommet. Et puis je suis en avance sur mon calendrier.
2. Rester sur place et dresser ma tente dans ce désert. Le restaurant ferme à six heures et alors il n'y a plus personne dans ce bourg qui n'en est pas un.
3. Redescendre à Bourg-St-Pierre, refaire en sens inverse les sept derniers kilomètres qui ont été si durs et devoir les refaire le lendemain. Jamais, je me jure d'abord. Mais finalement le bon sens me décidera à le faire. L'élément décisif a été que dans ces montagnes, je n'ai aucun moyen de rejoindre Anne-Marie et si je ne lui téléphone pas, elle sera morte d'inquiétude (En fait, elle ne serait pas morte du tout, car elle vient d'arriver à Berlin chez Caroline, notre fille aînée, et elles ont tellement de choses à se dire).

Bref, je refais en sens inverse et à 35 km/h les 7 kilomètres qui me séparent de Bourg-St-Pierre. Je m'arrête pour la première fois dans un hôtel. Les prix sont modérés. Chambre avec salle de bain et TV : il y a trois semaines que je n'ai plus connu un tel luxe.

Après une dizaine de tentatives, je réussis enfin à avoir A-M au téléphone. Je raconte mes dernières 24 heures. Elle me dit que Carla a téléphoné à la maison et a laissé son numéro de téléphone. Génial !

Qui est Carla ? Il faut remonter 32 ans en arrière, à Rome, où j'avais fait de l'animation à la « Magliana Rossa », une

<sup>19</sup> Question à Choix Multiples

banlieue rouge du sud de la ville. Carla, Giovanna et Caterina (originaires d' Aoste) y étaient aussi. J'avais gardé un si bon souvenir des ces séjours à Rome, mais avec le temps, on avait perdu tout contact. Néanmoins, j'avais gardé leur adresse dans un vieux carnet (je ne jette jamais rien !) et j'avais écrit comme on jette une bouteille à la mer. Mais après un mois, aucune nouvelle, jusqu'à ce soir, justement la veille du jour où je dois arriver à Aoste.

Je téléphone à Carla. Elle m'attend chez elle demain vers 15 heures.

## Chapitre 19 : COL du Gd St BERNARD, 2474 mètres

*19<sup>e</sup> journée : mercredi 15 septembre : AOSTA (I), chez Carla.*

*53 km - moyenne : 13 km/h - en vélo : 4h05*

*Total : 1248 km.*

C'est le grand jour. Je vais parcourir une distance d'un peu plus de 50 km à une moyenne de 13 km/h. En fait, je n'ai jamais roulé à du 13 à l'heure : je roulais entre du 5 et du 8 (dans la montée) et entre du 20 et du 25 (dans la descente). Les moyennes peuvent être trompeuses. Si un pays présente d'énormes inégalités sociales, que nous indique le revenu moyen par habitant, sinon un énorme mensonge ? Et on pense à la boutade : si vous avez les pieds dans un congélateur à du  $- 25^{\circ}$  et la tête dans un four à du  $+ 75^{\circ}$ , vous vous trouvez, en moyenne, dans un milieu ambiant idéal : la moyenne étant de  $+ 25^{\circ}$ .

J'avais prévu arriver à Aoste vers 15h. C'était une prévision réaliste. J'avais d'abord 13 km de montée pour arriver en haut du col. Même avec les temps d'arrêt (une minute d'arrêt pour une minute de montée), je pouvais les faire en 4 heures. Quant aux 40 km de descente sur Aoste, en moins de deux heures, j'y arrivais.

Mais, c'était compter sans la météo. Et en haute montagne, c'est la météo qui fait la loi. Je savais que les fortes chaleurs étaient passées et je ne le regrettais qu'à moitié. Je m'attendais donc à de la pluie, un temps plus frais, voire carrément froid (la TV hier soir parlait de quelques degrés au sommet des montagnes et même de neige possible au-delà de 2200 mètres). Je m'attendais donc à tout, mais pas à ça !

Ça, c'est un brouillard épais. De ma chambre au premier étage, je vois à peine le sol. Un sapin, situé à une quinzaine

de mètres de l'hôtel, ne fera apparaître sa silhouette que vers 8h30.

*Vue sur Bourg-St-Pierre à partir de ma chambre...*



*le mardi soir*



*le mercredi matin*

Comme hier, je me retrouve devant un Q.C.M.

1. attendre que le brouillard veuille bien se lever : les gens d'ici disent que souvent, il se lève vers 11 heures, mais ce n'est pas sûr
2. prendre quand même la route avec un réel risque (même par temps clair, cette route est très dangereuse)
3. prendre le bus au moins jusqu'à Bourg-St-Bernard, j'y ai « droit » puisque hier, j'ai déjà fait cette route. Mais comment entrer dans un bus avec mon vélo et tous les bagages, pour autant que j'y sois autorisé ?

Bon j'opte pour la première possibilité. Je deviens sage. Mais surprise, je reçois un coup de téléphone : il s'agit du couple de Hollandais avec qui j'avais bavardé au petit déjeuner et qui eux-mêmes m'avaient fortement déconseillé de prendre la route par un temps pareil. Ils sont arrivés en haut du col (en voiture), la vue est totalement dégagée et magnifique. De plus la route avant le tunnel dans les galeries qui protègent de la neige en hiver, cette route est suffisamment claire : je peux partir sans hésiter.

Je ne me le fais pas dire deux fois et je refais d'une seule traite à du 8 à l'heure, svp, les kilomètres qui me séparent de l'entrée du tunnel. Effectivement, le temps est couvert, mais la visibilité est suffisante. Je me retrouve dans le restaurant d'hier pour prendre une tasse de café. Le ciel semble s'éclaircir et on devine le soleil derrière les nuages.

Et puis, c'est la catastrophe : en quelques minutes, c'est la purée de pois, visibilité réduite à 30 mètres, puis 20 puis 10. Du restaurant, je ne vois même plus la route. Impossible de reprendre la route. Je suis de nouveau piégé par la montagne. Et de nouveau, les Q.C.M. dont je commence à me lasser.

Le restaurant est confortable et bien chauffé. Le gérant est super sympa et m'aide de ses conseils et encouragements. Je commande un grand bol de soupe de légumes frais. J'en profite pour faire discrètement sécher sur les radiateurs mes vêtements lessivés hier soir (car dehors, ils ne sècheront plus). Et j'attends. Que faire d'autre ? J'ai bon espoir : le temps en montagne, comme à la mer, peut changer très vite. Peut-être que dans une demie heure ou une heure ou deux heures ?

Et j'attends.

Maintenant, j'attends depuis presque 4 heures. Je passe en revue mes Q.C.M. et je décide que de toutes façons à trois heures, je pars. Je ne vais quand même pas m'ennuyer le reste de la journée dans ce restaurant et encore moins redescendre à nouveau à Bourg-St-Pierre. Et d'ailleurs, le brouillard se lève un peu, on voit même les deux premières courbes de la route qui monte vers le sommet.

Et je reprends enfin la route. Le premier kilomètre se passe bien. Je m'arrête pour souffler. Je me retourne et je vois le nuage monter à toute vitesse derrière moi. Je reprends aussi

vite la route, peine perdue, au rythme où j'avance, le nuage met quelques minutes pour me rattraper et je me retrouve de nouveau en plein brouillard. Cela valait bien la peine d'attendre la moitié de la journée. Mais plus question maintenant de faire demi-tour.

Les derniers kilomètres avant le sommet sont les plus durs. Au moins dans le brouillard, je ne vois pas la route qui serpente toujours plus haut. Je m'arrête tous les kilomètres, puis tous les 750 mètres, puis tous les 500 mètres, mais jamais longtemps, il fait trop froid. Quelques petites minutes pour faire redescendre le rythme cardiaque et je repars, avant de prendre froid.

Surprise aussi par le brouillard, une grosse boule de fourrure de la taille d'un chien s'enfuit devant moi. En consultant les guides, j'apprendrai que c'est une marmotte. Elle se met en sécurité 4 ou 5 mètres au-dessus de la route (2 mètres auraient largement suffi) et me regarde de ses yeux doux et ahuris. Je n'ai guère le temps de l'observer.

Et enfin, car tout a une fin même les montées, je vois se dégager du brouillard le panneau « Col du Gd St Bernard 2474 m ». J'ai réussi.



*Le petit panneau qu'on devine à gauche rappelle que Napoléon est passé par là avant moi (mais lui ne l'a pas fait à vélo).*

Sur les cartes postales, j'avais vu qu'au sommet, il y a un lac, un hospice, un chenil pour les St Bernard, un musée, etc. Moi, je ne vois que du brouillard.

Je m'arrête dans un bar pour boire un cacao chaud. J'ai pris beaucoup de retard sur mon programme, je récupère mon vélo complètement trempé alors qu'il ne pleut pas et c'est le passage en Italie.

Et là, je redécouvre le soleil, les nuages sont restés bloqués sur la frontière, ils n'ont pas (encore) passé le col. J'amorce la descente. J'ai froid. Je m'arrête, je me protège de six couches de vêtements dont un épais polar acheté à Cuzco . Rien à faire, je gèle, je dois serrer les dents pour les empêcher de claquer, j'ai les doigts engourdis malgré les grosses chaussettes en laine que j'utilise en guise de mouffles. Pourtant, je réduis la vitesse, les mains serrées sur les freins qui font grincer les roues. Derrière moi, les nuages ont également franchi la passe du col et descendent vers la vallée, mais ils ne me rattraperont pas.

40 km plus loin, j'arrive à Aoste. Malgré plusieurs arrêts pour des exercices de réchauffement, j'ai toujours froid. Il est presque 8 heures quand j'arrive enfin chez Carla, qui commençait à s'inquiéter. Elle habite sur les hauteurs au-dessus d'Aoste. Après la froidure de la montagne, c'est la chaleur de l'accueil. Et Carla a prévu un souper ensemble au restaurant. On se retrouve donc Carla, Giovanna, Caterina et moi à manger pizza ou autres pâtes et à boire du vin. Il y a exactement 32 ans, on était à Rome. C'est dire que les conversations, moitié italien, moitié français, sont animées (Les habitants du Val d'Aoste ont gardé le français comme identité culturelle). On rappelle des anecdotes oubliées de puis longtemps. Cette soirée aura été un des plus beaux moments de tout mon voyage. On se promet de se revoir sans attendre si longtemps. Merci Carla.



*de gauche à droite : Giovanna, Caterina, Carla et moi*

Après le souper, Carla me fait encore visiter sa ville et les lieux où elle a passé son enfance et il est passé minuit

quand on est de retour chez elle. Elle veut continuer à bavarder, mais réalise que trop fatigué, je ne l'entends même plus. Après une journée si riche en activités et émotions, il n'est pas trop tôt pour aller dormir.

## Chapitre 20 : ENCORE UN INCIDENT TECHNIQUE

*20<sup>e</sup> journée : jeudi 16 septembre : QUINCINETTO (I), sous tente, dans un terrain de camping.*

*64 km - moyenne : 13,3 km/h - en vélo : 4h45*

*Total : 1312 km.*

Le matin, Carla est partie travailler. Son mari me fait visiter son paradis de jardin et se fait plaisir en me comblant de fruits du jardin : pommes, poires, prunes, raisins, etc.

Je roule entre les hautes montagnes dans la vallée qui conduit à Turin. Le vent qui n'a pas d'autres passages, s'y engouffre aussi. Malheureusement, il ne va pas dans le même sens que moi. Rouler avec un vent de face, c'est encore plus pénible que de monter. On a l'impression qu'on se fatigue pour rien. Même dans les descentes, je dois continuer à pédaler.

Sinon rien à signaler. Après une journée aussi chargée qu'hier, ce n'est pas plus mal. Ah, oui, quand même un petit incident, le câble du dérailleur du pignon arrière n'a pas résisté aux trop nombreux changements de vitesse. Il cède. J'ai un câble de réserve. Je réussis le remplacement sans trop de difficultés. Après, il faudra refaire les réglages, ce qui est bien plus compliqué.

Le soir, j'installe ma tente dans un des rares (le seul ?) camping se trouvant sur la route de Turin.

## Chapitre 21 : SS26

*21<sup>e</sup> journée : vendredi 17 septembre : TORINO (I), en appartement, propriété du groupe espérantiste de Turin.*

*84 km - moyenne : 16,5 km/h - en vélo : 5h05*

*Total : 1396 km.*

En Belgique, dans la mémoire collective, les deux lettres SS sont maudites. Elles évoquent inévitablement de pénibles souvenirs, même pour ceux qui, comme moi, sont nés après la guerre. En Italie, ces lettres servent simplement à numéroter les routes. SS = Strada Statale (littéralement Route de l'Etat, en Belgique, on dirait Route Nationale, on plus simplement on fait suivre la lettre N du n° de la route). Et pourtant j'aurais bien envie de maudire ces routes italiennes où l'on ignore totalement qu'il existe des cyclistes sur terre.

Il est midi juste quand je quitte Ivrea. J'ai roulé les 20 premiers kilomètres bien à mon aise. Je crois être à une vingtaine de kilomètres de Turin où j'ai rendez-vous avec un Espérantiste : il se dérange pour moi pour me remettre les clés de l'appartement où où je vais loger.

Mais je vois un panneau indiquant TORINO 51. Je suis à plus de 50 km de Turin et dans 5 heures, je dois me trouver en face de l'appartement. Il me reste 5 heures pour parcourir les 50 km + le parcours en ville. Je sais aussi par expérience, que 50 km peuvent se faire en 4 heures et qu'il faut compter au moins une heure dans une grande ville pour arriver à l'adresse voulue. 4h + 1h = 5h. Le compte y est. Mais je ne peux plus perdre une minute. Commence alors une course contre la montre. Je fonce donc à plus de 20 à l'heure sur la SS26, frôlé par les voitures et surtout les camions. C'est dangereux, mais je n'ai guère le choix.

A Chiavasso (à 20 km de Turin), je demande quelle route conduit à Turin. L'homme que j'interroge m'indique deux

routes : l'une moins dangereuse passe par les petits villages de montagne (ça, je connais trop bien), l'autre plus rapide et plus directe, c'est la SS26, mais il me la déconseille, c'est trop dangereux pour un cycliste. Je réponds que je dois être à Turin pour 4 heures. Alors, il retire du coffre de sa voiture et me fait cadeau d'une petite veste sans manche que portent les ouvriers travaillant sur les routes : veste orange vif avec bandes réfléchissantes. Avec ça, je suis comme un projecteur sur les routes. Merci. Il m'a peut-être sauvé la vie.

Il n'est pas tout à fait 4 heures quand j'arrive dans les faubourgs de la ville. Je suis dans les temps, mais il me faut encore trouver l'adresse. Il est 5h05 quand j'arrive au centre espérantiste. Ouf !

Carlo m'accueille et m'explique (en espéranto, français et italien) tout l'équipement de l'appartement. Quel monde extraordinaire que le monde espérantiste : j'ai pour moi un appartement avec ce qui s'y trouve et je peux rester autant que je veux. Je n'avais connu un tel accueil qu'en Afrique centrale.

Je fais quelques courses. Au menu ce soir, pizza, petit mousseux blanc et gelato au café.

## Chapitres 22 et 23 : ESPERANTO CENTRO DI TORINO

*22<sup>e</sup> et 23<sup>e</sup> journées : samedi 18 et dimanche 19 septembre : TORINO (I), en appartement, propriété du groupe espérantiste de Turin.*

*0 km*

*Total : 1396 km.*

Deux jours à ne rien faire. J'ai rangé mon vélo dans l'appartement et je n'y touche pas. J'ai acheté un billet '24 heures' pour les transports en commun, mais je ne bouge pas trop. Il y a pourtant beaucoup à visiter en ville, mais l'envie me manque. Je me promène un peu au hasard des trams et des bus. Je fais des achats alimentaires (légumes, côtes d'agneau, fruits, déserts) et je cuisine... pour trois au quatre personnes alors que je suis seul. Après trois semaines sur les routes, j'apprécie cette pause.

Dimanche matin, je vais à la messe dans la basilique Marie Auxiliatrice. Cette basilique a été construite par Don Bosco qui l'a commandée sans avoir un sou pour la payer. J'admire la foi de ces gens qui se lancent dans des projets que le simple bon sens interdirait. Ceci dit, d'un point de vue esthétique, c'est une catastrophe absolue. Ce n'est qu'un ramassis de mauvais goût et plus c'est criard et faux et plus cela semble plaire au public nombreux des fidèles. Il y a messes non stop le dimanche matin et chaque fois l'église est pleine. Il faut remonter 50 ans en arrière pour trouver la même pratique en Belgique. Mais plus encore que le décor, c'est l'attitude des gens qui me surprend. Evidemment, je n'ai pas à juger de la sincérité de la piété des gens, mais je m'interroge quand je vois des fidèles qui pendant l'Eucharistie ont le dos tourné à l'autel et à la communauté pour se perdre dans leurs dévotions à quelque saint. Ils ont les yeux baissés vers le sol ou, pire, tournés vers le haut en extase devant le visage parfait (entendez parfaitement mièvre) de la Vierge.

Bref, impossible pour moi de me recueillir tant soit peu. Il faudrait fermer les yeux et se boucher les oreilles. A peine la messe finie, je sors un peu étourdi. Je respire mieux malgré la pollution de l'air et du bruit.

Sans transition, passons à un sujet tout différent (encore que.... à chacun ses dévotions) : les tailles basses. Car en Italie aussi les jeans tailles basses font fureur. Elles atteignent des profondeurs à vous donner le vertige. Et plus les filles sont jeunes, plus elles sont audacieuses. Certaines ont dû s'épiler soigneusement. Et en bon tartuffe que je suis, je me demande avec grande inquiétude, jusqu'où on va encore pouvoir descendre. Ceci dit, si la fille est svelte et le ventre plat, c'est agréable à voir et sexy. Mais si - comme c'est plus souvent le cas - le ventre est bedonnant et repose sur la ceinture, alors, c'est plutôt raté.

## Chapitre 24 : 128 km AU PAYS DE DON BOSCO

*24<sup>e</sup> journée : lundi 20 septembre : ALESSANDRIA (I), dans l'hôtel « Albergo delle rose ».*

*128 km - moyenne : 14,7 km/h - en vélo : 8h45*

*Total : 1524 km.*

Il est 5h30 quand je me lève. J'ai hâte de quitter la ville immense de Turin. 7h30, je quitte l'appartement. Il me faudra encore une bonne heure pour sortir des bruits de la ville, c'est l'heure de pointe du matin.

Mon GSM sonne. Pour A-M, c'est lourd : travail à temps plein, charge de famille, entretien de la maison, les enfants qui vivent un peu trop comme s'ils étaient à l'hôtel... Manifestement A-M est contente de pouvoir partager cela avec moi. Je suis (un peu) culpabilisé et je me promets de me rattraper quand je reviendrai. De mon côté, je raconte les petits ou grands événements de mon voyage.



Bienvenue à CASTELNUOVO DON BOSCO  
centro historique  
- terre de saints -  
- terre de vins -

*En Italie, vin et sainteté vont de pair.*

J'ai projeté aller jusqu'à Alessandria à une centaine de km, parce qu'il s'y trouve une A.J. Mais je veux éviter à tout prix

les SS<sup>20</sup>. Sur mon chemin se trouve Castelnuovo Don Bosco. Depuis mon entrée en 7<sup>e</sup> préparatoire à 'Don Bosco' à Tournai, ma vie aura été marquée pendant de longues années par ce saint (si sympathique, comme François d'Assise, qualité rare). Je fais même le détour par 'Colle Don Bosco' et les 'Becchi'. C'est là qu'il a passé son enfance et commencé son œuvre. Si je peux retrouver un peu de son âme dans les collines, les vieilles fermes, les champs, les vignobles qui n'ont pas beaucoup changé depuis un siècle ou deux, quelle déception de voir sur la colline de son enfance, une église qui lui est dédiée, prétentieuse, surmontée d'une coupole, une sorte de mini-basilique St Pierre. Ajoutez à cela, les clôtures et les panneaux 'Proprietà privata' ou 'Vietato l'accesso'<sup>21</sup>. Vous comprenez que je me suis vite enfui. J'espère que le grand saint, dans son immense générosité, aura déjà pardonné à ceux qui l'ont trahi de la sorte.

La campagne piémontaise est bien agréable. Toujours le même temps, alors que la météo montrait des nuages plus au nord et de la pluie plus au sud. La route longe une rivière, elle est plate et facile. Parfois aussi, elle traverse les vallées en un jeu de montagnes russes. Et quand on s'élançait bien dans la descente et qu'on passe le petit pont à du 50 à l'heure, avec le dérailleur à la plus grande vitesse, on peut gagner jusqu'à la moitié de la montée, avant de redescendre très rapidement le dérailleur jusqu'à la plus petite vitesse (cela demande quand même de l'expérience pour ne pas rater son coup) et terminer les 300 derniers mètres à du 6 à l'heure.

Il est 6 heures quand j'arrive à Alessandria. L'admiration naïve des gens est amusante (et réconfortante). Tout au long du voyage, j'ai reçu des 'complimenti' ou des 'auguri' avec des 'buon viaggio'. Je réponds par des 'grazie' ou 'gra-

---

<sup>20</sup> voir plus haut pour les abréviations

<sup>21</sup> Propriété privé – Accès interdit

zie tante'<sup>22</sup>. Certains ont même invité la famille à venir admirer vélo et cycliste. Un papa à vélo me donne en exemple à sa fille de 12 ans, qui n'en a rien à faire.

J'arrive à l'Ostello per la Gioventù' (l'A.J.). Mon compteur indique 118 km, un record. Je vais enfin pouvoir m'arrêter et me reposer. L'A.J. jouxte une église, elle s'est établie dans le cloître d'un ancien couvent. Calme et enchantement.

« Mi spiace, ma non c'é più posto »<sup>23</sup>. Je reste incrédule. J'ai dû mal comprendre. J'ai fait 118 km pour apprendre qu'il n'y a plus de place ? C'est une blague, ce ne peut pas être vrai. Mais c'est vrai. Il me faut reprendre mon vélo et repartir en ville chercher un hôtel.

Sur les panneaux en entrant dans la ville, j'avais vu la liste des hôtels suivis de leurs étoiles. J'avais machinalement enregistré qu'un seul n'affichait qu'une étoile. Je suppose donc qu'il doit être bon marché, sans doute d'un confort plus modeste, mais quand on a vécu de terrains de campings en A.J., le plus minable hôtel, c'est du luxe. Je pars à la recherche de mon hôtel, aidé occasionnellement par des panneaux qui, eux ne se trompent pas et mal aidés par les passants qui à part deux d'entre eux, m'ont tous donné des indications erronées avec la même conviction. Il s'en trouvera même un qui, après avoir consulté son annuaire téléphonique, conclura que mon hôtel n'existe pas (au moins il ne m'a pas envoyé dans une mauvaise direction). Je finis moi-même par en douter mais je m'obstine. Il est presque huit heures. Mon compteur a dépassé les 125 km, mais je veux savoir si cet hôtel existe réellement.

Enfin, je vois l'enseigne lumineuse « Albergo delle Rose ». Y a-t-il encore de la place ? Je n'ose trop y croire...

---

<sup>22</sup> Félicitations – bonne chance – bon voyage – merci – merci beaucoup

<sup>23</sup> Je regrette, mais il n'y a plus de place

86

J'aurai une chambre avec trois lits, une salle de bain et une TV. Aujourd'hui, j'ai passé près de neuf heures sur mon vélo. J'ai roulé 128 km.

## Chapitre 25 : VENT DE FACE

*25<sup>e</sup> journée : mardi 21 septembre : VOBietta (I), petit village perdu dans les montagnes, sous tente, dans un jardin privé.*

*60 km - moyenne : 12,2 km/h - en vélo : 4h55*

*Total : 1584 km*

Je lis la Stampa<sup>24</sup> pendant le petit déjeuner à l'hôtel, histoire de me mettre un peu au courant des nouvelles de l'Italie et du monde. Je quitte l'hôtel en fin de matinée en recevant encore des félicitations pour mon périple à vélo et pour ma connaissance de l'italien, sans savoir laquelle de ces deux performances est la plus appréciée.

Je roule encore dans la vallée du Pô. Le soleil brille sans le moindre nuage. Un vent léger me rafraîchit. Mais il commence à me rafraîchir un peu plus que je ne voudrais. Il souffle de plus en plus fort. Ma vitesse diminue à la mesure des mes efforts pour vaincre le vent. Je descends à du 15 à l'heure alors que je devrais dépasser les 20. Le vent souffle de plus belle. Je peine et je peste. Je tombe à du 13, puis du 12 à l'heure. Et je descends finalement en dessous de 10 à l'heure. Je croise un cycliste qui, bien redressé sur son vélo, file à du 25 à l'heure (au moins) sans même devoir pédaler. C'est trop injuste.

C'est le premier jour de l'automne. L'été est terminé et il n'a pas beaucoup plu par ici. Il suffit de voir les torrents à sec ou les ruisseaux aux eaux stagnantes et malodorantes. Une oasis pourtant : une rivière aux eaux limpides et abondantes descend de la montagne. Je m'y plonge.

Je continue dans les montagnes. C'est bientôt la nuit. Dans ces petits villages de montagne, il n'y a rien. Pour la pre-

---

<sup>24</sup> Quotidien italien

mière fois, je demande à des gens l'hospitalité (la sécurité) de leur jardin pour y planter ma tente. Surprise et hésitations (« Je dois d'abord demander à mon mari »), mais c'est d'accord. Pendant que je dresse ma tente, elle et puis lui viendront me demander si je ne manque de rien.

*Dans un jardin  
privé dans les  
montagnes du  
Nord de l'Italie.*

*On a oublié de  
me dire que les  
sangliers venaient  
la nuit chercher à  
manger autour  
des maisons.*



## Chapitre 26 : ADAGIO et DIVIETO

*26<sup>e</sup> journée : mercredi 22 septembre : CHIAVARI (I), dans un camping infect qui se renseigne comme A.J.*

*85 km - moyenne : 13,6 km/h - en vélo : 6h15*

*Total : 1669 km.*

Je commence à ranger mon matériel quand les gens qui m'ont cédé quelques mètres carrés de leur terrain pour la nuit, m'invitent pour le café. Ils s'excusent d'avoir oublié de me dire que la nuit, les sangliers descendaient des montagnes pour chercher de la nourriture près des maisons. Mais je n'ai pas eu de visite.

Quelle différence d'avec l'étonnement un peu méfiant du premier contact. Je partage un peu de leur vie présente et les souvenirs du passé. On échange aussi les adresses avec le vague espoir de se revoir.

La petite route de montagne, en excellent état, qui surplombe d'une dizaine de mètres la rivière est un vrai charme. Le soleil, dans un ciel parfaitement bleu, a tôt fait de dissiper les dernières brumes de la nuit. J'en apprécie moins la générosité quand les petites routes qui conduisent de village en village affichent du 15% ou plus ! Merci, grand frère Soleil, mais la transpiration me coule du bout du nez, goutte après goutte, comme d'un robinet mal fermé. Parfois des gouttes m'arrivent dans les yeux ou j'en sens le goût salé dans la bouche.

ADAGIO. Ce sont les lettres que je lis en grand sur le sol à l'entrée d'un village. Vu la pente de la route, aucun risque d'excès de vitesse de ma part. En pays de montagne, comme je mets en moyenne cinq ou six fois plus de temps pour monter une colline que pour la descendre, c'est

presque toujours 'adagio' que je roule<sup>25</sup>. Ce mot ADAGIO relevait pour moi exclusivement du vocabulaire musical. C'est plaisant de voir de la sorte la route mise en musique. Quand je redescends, je retrouve les mêmes lettres. Là, je suis d'abord surpris, car j'aurais plutôt attendu un ALLEGRO (ma non troppo parce que c'est quand même dangereux). Eh non, on voit bien que ces indications sont destinées aux voitures pour lesquelles monter ou descendre, c'est du pareil au même. En musique, on resterait dans le même mouvement. A vélo, par contre, on change radicalement de mouvement.

Impossible de rouler plus de cent mètres sans voir de panneaux. Les Italiens adorent les panneaux, surtout les panneaux d'interdiction. Dès que l'on trouve un petit sentier ombragé où l'on croit pouvoir souffler un peu, sûr qu'il est protégé d'un « Proprietà Privata », parfois réduit aux seules lettres « PP ». Et pour celui qui voudrait faire celui qui n'a rien vu, les chiens veillent. La plus petite barrière porte l'avertissement « Attenti al cane » (ou mieux « ai cani »)<sup>26</sup>. Pour une raison que j'ignore, les chiens n'aiment pas les cyclistes, alors que tout le monde les aime. Qu'un piéton passe, ils ne bougent pas de leur demi-sommeil. Dès qu'un cycliste s'amène, ils bondissent et le suivent de leurs aboiements furieux tout au long de la propriété. J'ai paniqué quand j'ai vu deux molosses secouer la clôture en me suivant et que quelques dizaines de mètres plus loin le portail était grand ouvert. Mais ils n'ont pas quitté la propriété et ont poursuivi leurs aboiements aussi stupides qu'agressifs le long de la clôture.

---

<sup>25</sup> Adagio signifie lentement

Allegro = joyeux, vif

ma non troppo = mais pas trop

<sup>26</sup> Attention au chien / aux chiens

Mais revenons aux interdictions. Le premier mot qu'un touriste étranger doit apprendre en italien est DIVIETO<sup>27</sup>. Tout est proibito. Evidemment devant une PP, on lira PROIBITO L'ACCESSO ou DIVIETO DI TRANSITO<sup>28</sup>. A côté du classique DIVIETO DI AFFISSIONE, on trouvera le DIVIETO DI CACCIA<sup>29</sup>, ce qui se justifie quand un autre panneau vous explique que c'est pour régénérer la faune. On trouve aussi le tout à fait inutile DIVIETO DI SCARICO<sup>30</sup>, inutile quand on voit les crasses abandonnées partout. Et alors on s'explique les 'proprità privata', 'proibito l'accesso' et clôtures et les chiens qui surveillent. Mais j'ai trouvé franchement abusifs les nombreux panneaux (jusqu'à l'obsession, tous les 20 mètres) qui énuméraient les interdictions DIVIETO RACOLTA FUNGHI, CASTAGNE E LEGNA<sup>31</sup>. Heureusement, les noix et les mûres, ce n'était pas interdit. Et terminons la liste non exhaustive par le DIVIETO DI SOSTA<sup>32</sup>, ce qui a valu une perle (j'aurais dû prendre une photo) d'un humour que j'aurais cru plutôt britannique : d'accord la route très fréquentée enjambait un pont très étroit, mais on ne peut s'empêcher de sourire en lisant DIVIETO DI SOSTA ANCHE AI PEDONI !<sup>33</sup>.

Les panneaux d'interdiction et d'autorisation sont un moyen amusant de connaître la mentalité d'un peuple. Ainsi en Allemagne, contrairement aux idées reçues, je n'ai guère le souvenir d'avoir vu des panneaux d'interdiction. J'ai su que j'étais passé en France quand j'ai vu pour la première fois « Camping interdit ». Quant à la Suisse, c'est plus subtil, il n'y a pas de panneaux d'interdictions, mais des panneaux

<sup>27</sup> Interdiction. On peut varier le vocabulaire au moyen de 'vietato' ou 'proibito', mais le sens est le même. On peut aussi trouver le plus discret 'riservato', mais le résultat est le même

<sup>28</sup> Défense d'entrer – passage interdit

<sup>29</sup> Défense d'afficher – chasse interdite

<sup>30</sup> Décharge interdite

<sup>31</sup> Interdiction de ramasser des champignons, des châtaignes et du bois

<sup>32</sup> Stationnement interdit

<sup>33</sup> Stationnement interdit aussi aux piétons

d'autorisation (pêche autorisée, sentier autorisé...), mais je crois deviner que ce qui n'est pas explicitement autorisé est strictement interdit. On voit aussi une illustration du principe de 'deséconomie d'échelle' : plus on met d'interdictions, moins elles sont respectées.

... Le soleil s'approche de l'horizon quand j'arrive à Chiavari. Je cherche le camping, le seul de la région et je vois la mer.



*La mer m'a toujours fasciné...*

Depuis mon enfance, la mer m'a toujours fasciné. J'ai parfois irrité A-M en faisant des détours rien que pour voir la mer. Et pourtant pendant mon enfance, je n'ai jamais connu la mer que dans le cadre de colonies de vacances où je ne pouvais jouer ni me déplacer librement.

La mer est belle, soleil couchant, rochers... Mais le camping, on dirait un camp de réfugiés ou d'autres camps à la mémoire encore plus triste. On m'alloue, coincé entre des 'bungalows', sorte de baraquements, quelques mètres carrés de poussières et de cendres grises, même pas un piquet pour délimiter l'emplacement et ce camping ose se renseigner

comme A.J. et affirme que la mer est à dix mètres. J'ai fait les dix mètres et je suis arrivé juste à la hauteur des poubelles, la mer est un peu plus loin. Par contre, les prospectus ont oublié de mentionner qu'à moins de dix mètres passe la ligne de chemin de fer qui relie Paris à Rome.

Mais enfin, il y a la mer. C'était la quatrième et dernière étape avant Rome et après le Rhin, la Suisse, le col du Gd St Bernard.

## Chapitre 27 : JE FLIRTE AVEC LA MORT

*27<sup>e</sup> journée : jeudi 23 septembre : DEIVA MARINA (I), dans un camping.*

*54 km - moyenne : 11,1 km/h - en vélo : 4h50*

*Total : 1723 km.*

En râlant de devoir payer 10 euros pour 4 mètres carrés de poussières, je quitte sans regret mon camping à la recherche d'un cybercafé. Il n'ouvre qu'à midi, mais je suis une semaine en avance sur mon calendrier, alors, j'attends. Puis pendant une heure, je consulte mon courrier et je réponds à tous ceux qui me suivent fidèlement : Caroline, Christian, des anciennes élèves, des amis du badminton, des Espérantistes et d'autres. Je reçois même un bonjour et un mot d'encouragement du Movimiento jóvenes de la calle en Guatemala<sup>34</sup>. Malheureusement de l'espagnol que j'avais appris pour aller au Pérou, il ne me reste plus que quelques phrases stéréotypées. J'aurais pourtant voulu échanger bien plus avec eux.

Il est trois heures quand je quitte la ville pour rejoindre, sous un soleil qui ne m'abandonne jamais, Levanto, petite ville balnéaire, située à moins de 50 kilomètres. Une étape de transition, dirait-on au Tour de France, presque une journée de repos.

Ce sera de loin la journée la plus éprouvante de tout mon voyage !

J'avais repéré la route. Sur ma carte, elle semblait idéale : longeant la mer, elle évite les grand-routes et m'épargne les montées. Pendant un ou deux kilomètres, c'est parfait. Mais ensuite, je me trouve devant un obstacle : un tunnel, un boyau étroit percé dans la roche. Le tunnel est protégé par

---

<sup>34</sup> Mouvement des jeunes des rues au Guatemala : c'est pour eux aussi que je roule.

un feu rouge. Rien de surprenant à cela, le tunnel fait la largeur d'un camion, il est donc en circulation unique alternée dans un sens, puis dans l'autre. Mais bien plus intrigant, un panneau annonce que le feu est vert pendant deux minutes et puis rouge pendant 18 minutes. Et plus étonnant encore, il est conseillé de rouler au moins à du 40 à l'heure (impossible pour moi) et sans dépasser le 60 à l'heure (pas de risque).

Je reste quelques instants perplexe, puis je décide d'entrer dans le tunnel... A la réflexion et même quand je recopie ces lignes, je me prends encore la tête dans les mains, je me demande comment il est possible que je n'ai pas compris que ce tunnel était évidemment interdit aux cyclistes, qu'il était un danger mortel pour eux. Je ne comprends toujours pas comment une telle évidence ne m'a pas aveuglé comme le soleil qui brillait à ce moment.

Et je rentre dans le tunnel. Et comme si cela ne suffisait pas à ma folie inconsciente, je n'attends pas que le feu soit vert. Je calcule – et je calcule mal – qu'à la vitesse où je roule, il me faut anticiper le feu vert pour terminer la traversée dans les temps.

Je me lance donc dans le tunnel. Les gens qui attendent dans leurs voitures et qui doivent connaître ce tunnel doivent penser à une tentative de suicide. Bien vite, je me trouve dans la fraîcheur humide des entrailles de la terre, mais aussi dans le noir le plus complet. C'est l'obscurité totale et le maigre faisceau lumineux de la lampe du vélo permet juste de ne pas s'écraser sur les parois, mais impossible de voir à plus de quelques mètres devant soi. Je fonce donc presque en aveugle, me disant que le noir devant moi, ce doit être du vide et non un mur en béton ou la roche.

Mais cela n'est encore rien. Partant avant le feu vert, j'avais cru que le flot de voitures venant de face était déjà passé.

Erreur ! Car je vois devant moi les phares d'une voiture qui s'approchent rapidement. Or le tunnel – dont j'apprendrai plus tard qu'il est une ancienne voie de chemin de fer à voie unique – permet sans doute à une voiture de croiser un cycliste, mais pas à un camion de le faire. Mais même un conducteur de voiture comprendrait-il assez rapidement que la lumière blafarde qu'il voit devant lui est celle d'un cycliste totalement inconscient ?

Je suis comme celui qui a pris à contre-sens une autoroute bondée. Je suis le conducteur fantôme et la voiture s'approche. Ces phares qui avancent à toute vitesse, c'est la mort qui me fonce dessus. J'ai 60 ans demain, je me dis que je ne les atteindrai sans doute jamais.

Combien de temps me reste-t-il pour réagir ? Deux secondes, une, moins ? Tout va si vite. J'ai heureusement pour moi la chance dans des situations extrêmes de ne pas paniquer, quand d'autres sont tétanisés (Je pense à l'agression à Lima au Pérou quand un truand a voulu me trancher la gorge). Je garde mon sang froid et la maîtrise de la situation (dérisoire, qu'y a-t-il encore à maîtriser ?).

Les grands phares de la voiture m'éblouissent mais permettent de bien voir le tunnel. A gauche, sur la paroi, il y a une zone sombre : cela signifie qu'à cet endroit, il y a du vide. Je ne sais pas ce que ce peut être (une faille dans la roche où je pourrais me retrouver dix mètres plus bas ?) mais en face de moi, je sais que c'est une voiture qui va m'écraser. Entre le 'je ne sais pas s'il y a un danger' et le 'je sais qu'il y a un danger', je choisis la première option et je me précipite dans le trou avec mon vélo et la voiture passe et puis tout le flot de voitures dont un camion qui frôle le guidon de mon vélo. J'ai le temps alors de voir que je suis dans un refuge de moins d'un mètre de large. C'était assez pour me sauver la vie.

Tout aussi vite, tout redevient calme, tout redevient complètement noir. Il faut réagir et vite. Des voitures vont encore passer. Venant de devant ou de derrière, je ne sais pas. Mais je ne peux rester dans mon trou. Je remonte sur mon vélo et bientôt, j'aperçois la clarté du jour. Je ne l'ai jamais trouvée si belle. Je sors du tunnel, étonné d'être encore en vie.

Mais je ne suis pas sauvé pour autant. Le tunnel a débouché sur une route en corniche surplombant les rochers. La vue est extraordinaire, sauvage, impressionnante. Mais moins de 100 mètres plus loin, un nouveau tunnel. Je suis piégé entre deux tunnels, sans issue de secours. Maintenant le feu est vert. Je n'ai pas le choix. Je fonce. Je me fais bientôt rattraper par le flot de voitures qui me dépassent. Puis j'entends le moteur d'un gros véhicule. Mon rétroviseur m'informe que c'est un car de touristes. Il ne peut me dépasser. Il doit attendre derrière moi. J'essaye d'accélérer encore l'allure. Je sors du tunnel. Le car me dépasse.

Mais ce n'est pas encore fini. Devant moi, un nouveau tunnel : 2250 mètres ! Plus de deux kilomètres. Je vois enfin les panneaux interdisant toute circulation aux cyclistes. Je vois aussi un panneau signalant que le tunnel est trop faiblement éclairé. Un euphémisme, mais c'est mieux que rien. Je me dis que maintenant, il me faut continuer, je ne peux pas attendre (quoi ?) sur ces quelques mètres de route, coincé entre des rochers qui tombent à pic en un paysage fabuleux que je n'ai ni le temps, ni l'envie d'admirer.

Et je reprends ma course folle contre la montre, contre la mort. Mais une telle distance à vélo, même à toute vitesse, cela fait plus de dix minutes. Dix minutes de stress. Les petites ampoules jaunâtres n'éclairent rien du tout, mais elles servent de guide. Parfois, le tunnel fait une courbe, alors, je ne vois plus rien ne sachant pas si la prochaine lampe sera sur la gauche ou sur la droite. Je compte sur la chance. Je

fais l'hypothèse que maintenant, les feux sont au rouge des deux côtés. Et effectivement, je dois être le seul actuellement dans les tunnels.

Enfin, je sors de mon trou noir avec la ferme décision de ne plus jamais y retourner, surtout qu'une route « normale » part sur la droite. Evidemment, je l'emprunte. Mais rien ne sera simple : la route est un cul-de-sac. Je suis à quelques centaines de mètres du village, une station balnéaire. Je vois le village du haut des rochers, mais s'il est accessible à des piétons sportifs qui peuvent emprunter un petit sentier sautant de rochers en rochers, il est impossible avec un vélo chargé comme le mien. Je croise des touristes qui maintenant encore doivent se demander si je ne suis pas arrivé là par hélicoptère.

Je dois reprendre le tunnel qui ne fait que quelques centaines de mètres et j'arrive enfin au village. Sauvé !

Pas tout à fait, car je traverse le village, une station balnéaire encore bourrée de touristes bien que l'été soit passé et je veux poursuivre vers Deiva Marina, le village voisin. Je passe un petit tunnel dont on voit le jour à l'autre extrémité, puis un tunnel un peu plus long. Puis je fais demi-tour et je reviens au village précédent. Il est 5 heures.

Quitte à passer le reste de ma vie dans ce village, pour rien au monde, je ne reprendrais un de ces tunnels de la mort. Car pendant une demi-heure de folie inconsciente, j'ai vraiment risqué ma vie. Et inutilement. J'ai frôlé la mort. Comment ai-je pu faire cela, je ne le comprends toujours pas. J'ai été piégé par une succession de tunnels croyant chaque fois que c'était le dernier et à un moment, il était moins dangereux de continuer de l'avant. Pourtant, je fais de la prudence une règle essentielle, un impératif absolu. Même si je transpire à grosses gouttes, jamais je ne roule sans casque. Mais là, comme lors d'une agression ou d'un accident, tout s'est

finalement passé trop vite. J'ai commis la plus grande imprudence de mon voyage (et sans doute de toute ma vie), une imprudence qu'on ne pardonnerait pas à un gosse de dix ans.

Je me retrouve donc dans la station balnéaire, entre deux villages accessibles par les tunnels. Mais maintenant, j'ai réalisé. Je sais parfaitement le danger que je cours. J'aurais pu continuer au lieu de revenir sur mes pas et il m'aurait encore fallu risquer ma vie cinq ou dix minutes de plus pour rejoindre Deiva Marina et gagner quelques heures de route. Je sais que je n'ai pas le droit de retourner dans les trous noirs. Je pense à Anne-Marie, aux enfants, aux amis. JE N'AI PAS LE DROIT d'y retourner.

Dans mes coups de téléphone quotidiens, j'ai l'habitude de raconter à A-M toutes les anecdotes de la journée. Evidemment de cela, je ne dirai mot, même pas arrivé à Rome, elle ne le saura que lorsque je serai revenu à la maison.

La route nationale (la SS1) passe en haut des montagnes et c'est haut. Il est 5h30. La montée est dure et pas sans danger, mais rien à comparer avec les tunnels. Je monte donc au rythme de 5 ou 6 km/h. Je traverse les plantations d'oliviers. On y a déjà étendu entre les arbres de grands filets oranges qui recueilleront les fruits une fois mûrs (fini le temps des cueillettes à la main). J'escalade donc le mont des oliviers. L'allusion, un peu blasphématoire, n'est pas dénuée de sens, car je transpire abondamment. J'aperçois une église haut perchée. J'espère que la route passe en dessous. Je rejoins l'église, je la dépasse et bientôt, je la vois toute petite en dessous de moi. Je rejoins l'autoroute, là où les voitures font en quelques minutes ce que je fais en quelques heures, car l'autoroute file à l'horizontal de viaducs en tunnels. Je dépasse l'autoroute qui bientôt, comme l'église apparaît à peine au-dessus du niveau de la mer. Plus d'une heure que je monte. A chaque virage, je crois rejoindre

la route nationale. Et puis chaque fois une nouvelle courbe qui grimpe à gauche ou à droite. Cela ne finira donc jamais. J'en viens presque à regretter de ne pas avoir risqué ma vie quelques minutes de plus.

Enfin, je rejoins la grand-route. Il est passé 7 heures. cette route est la VIA AURELIA. Hé oui, celle des Romains, celle qu'à dû emprunter ce grand criminel de guerre, ce barbare qu'est Julius Caius Caesar qui est venu massacrer chez nous des gens qui ne l'avaient même pas invité (c'est la méthode qu'on a continué à utiliser largement pour civiliser les peuples ou comme aujourd'hui pour leur apporter les bienfaits de la démocratie). Et on continue à faire admirer son génie par nos jeunes élèves. Allez donc comprendre !

Je crois ma peine terminée. J'ai rejoint la Via Aurelia qui maintenant porte l'affreux nom de SS1. Et bien non, il me faudra encore monter pendant une heure pour atteindre le Passo del Bracco.

615 mètres. C'est l'altitude du Passo del Bracco. 615 mètres de dénivelé en 2 ½ heures. J'en garde un souvenir d'une montée bien plus pénible que celle du Gd St Bernard, surtout que je ne m'y étais pas du tout préparé psychologiquement. En tout cas, les Romains qui empruntaient cette voie devaient être de solides gaillards pour franchir le col avec leurs impedimenta<sup>35</sup>.

Il est 8 heures du soir et nuit noire quand je franchis le col, épuisé et écoeuré. Il ne me reste plus qu'à me laisser

---

<sup>35</sup> IMPEDIMENTA = les bagages, littéralement, ce qu'on a dans les pieds et qui gêne la marche. Moi, mes impedimenta font plus de 50 kilos, si je peux utiliser ce mot dont l'étymologie ne convient guère à un cycliste. Je devrais dire ce que j'ai dans les roues, comme on parle de mettre un bâton dans les roues. Avec la même étymologie, on trouve "expédier", littéralement, mettre hors des pieds – voilà pour le petit cours gratuit qui rappelle que j'ai été engagé comme prof de latin et de grec au collège où je suis resté près de 30 ans.

descendre pour arriver enfin à Levanto, le but de ma journée. Mais ce n'est pas pour autant une partie de plaisir, car il fait noir dans ces montagnes arborées. Seule la lune donne une faible clarté. J'ai beaucoup transpiré, et malgré mon gros blouson, j'ai froid. J'ai les mains serrées sur les poignées de freins déjà usés. Je dois être attentif à prendre la bonne route. Le pire serait de me tromper et d'arriver non pas à Levanto, mais à Deiva Marina qui était à moins de deux kilomètres environ de l'endroit où j'ai renoncé à poursuivre dans les tunnels.

Et le pire est arrivé !

Presque en bas de la montagne que j'ai descendue en une vingtaine de minutes, je trouve des panneaux indicateurs. Je pense être arrivé à Levanto, le but de ma journée. Et effectivement, je lis bien Levanto, mais c'est un panneau de direction, plaçant Levanto à 16 km !!! Je suis pratiquement revenu à mon point de départ après trois heures d'un parcours harassant. Et cruauté suprême, un autre panneau indique dans la même direction « Passo del Bracco », le passage à 615 mètres. D'abord, je veux nier la réalité. Non, je dois être arrivé à Levanto. Les panneaux se trompent, ils sont une illusion ou de fatigue, mes yeux ont mal lu. Tout va se remettre en ordre. Mais je regarde à nouveau les panneaux. Non rien à faire, le chiffre 16 s'obstine à rester après Levanto.



*photo prise le  
lendemain matin*

Et les émotions du jour et la fatigue aidant, voilà que je déraisonne. C'est sûr, Dieu qui a épargné ma vie dans les tunnels, doit le regretter et maintenant il me punit de mon imprudence coupable. Voilà le sens de la malédiction qui me frappe à nouveau (voir chap.7).

Puis je connais un moment de découragement, de découragement extrême, de déprime. Je vis le moment le plus dur de mon voyage, plus dur même peut-être que le moment des adieux. C'est trop ! Alors que dans le tunnel, j'avais réagi avec rapidité et efficacité quand je voyais la voiture me foncer dessus, là, je reste un temps sans réaction, un peu hébété, je regarde sans le voir ce panneau qui me répète mon erreur. Un moment, j'ai envie de jeter mon vélo dans le fossé pour ne plus le voir, de m'asseoir sur l'asphalte et commencer à pleurer...

Et puis je me dis que c'est du mauvais théâtre et je n'ai même pas de spectateur. Comme le gosse qui arrête ses larmes inutiles quand il réalise qu'il n'y a personne, je me ressaisis. Vraiment à ce moment, je me sens seul. C'est la seule fois, je crois, de tout mon voyage où la solitude m'a été trop pénible.

Allez, il faut reprendre le vélo et repartir chercher un endroit où dormir. Je suis vidé, sans énergie, dégoûté, mais le bon sens reprend le dessus, je ne peux rester là sans rien faire... Je continue à descendre encore quelques km vers la mer et je m'arrête au premier camping dont le nom indiqué au moyen de grands néons verts illumine violemment l'entrée. Il est bientôt 9 heures. La réception est encore éclairée. La réceptionniste (une jeune femme de 25 ou 30 ans) joue à la réussite sur son ordinateur portable. Je ne sais quelle tête je dois tirer surgissant du noir dans un tel état d'épuisement, je dois faire peur sans doute.

La réceptionniste prend la peine de sortir de son bureau vitré pour m'accueillir. Ses paroles ne sont que douceur et réconfort. Une telle gentillesse m'émeut encore quand j'écris ces lignes :

- si je suis trop fatigué pour remplir les documents maintenant, aucune importance, on le fera demain, c'est mieux de prendre d'abord une bonne douche chaude,
- malheureusement le restaurant du camping est déjà fermé, mais à 3 km d'une route toute plate, je peux en trouver plusieurs,
- oui, Levanto est à une petite vingtaine de km, mais cela monte seulement un peu (pieux mensonge, je le saurai le lendemain),
- non, il n'y a pas de téléphone dans le camping... mais elle me passe le sien et quand je demande le prix de la communication, un sourire me fait comprendre que c'est gratuit.

Je viens de vivre la journée la plus éprouvante de mon voyage. Comme je le ne connaîtrai pas de tout mon voyage,  
 j'ai connu la peur,  
 j'ai connu la fatigue,  
 j'ai connu l'abattement,  
 mais en fin de journée, je suis accueilli par un ange.

## Chapitre 28 : MES 60 ANS : LE JOUR LE PLUS LONG

*28<sup>e</sup> journée : vendredi 24 septembre : MONTIGNOSO (I), dans la famille d'un Espérantiste, Luciano Banchetti.*

*102 km - moyenne : 11,8 km/h - en vélo : 8h40*

*Total : 1825 km.*

Je me lève avant le soleil. Je sais que la route jusque chez l'Espérantiste qui m'attend ce soir est longue et difficile. Il est 8 heures pile quand je quitte le camping. J'avais espéré revoir mon ange d'hier soir, mais la réception est encore fermée. Je suis déçu de devoir partir sans un merci, sans un au revoir.

Il me faudra deux heures de transpiration pour rejoindre Levanto. Je râle de ce qu'une erreur d'aiguillage m'impose une fatigue supplémentaire et la perte d'un temps précieux. Arrivé à Levanto, je donne un coup de fil à A-M pour dire que la journée d'hier a été dure, mais que tout s'est passé sans problème (quel menteur !). A l'office du tourisme, l'hôtesse me donne une carte routière fort illustrée de la région en me montrant la route à suivre en m'avertissant que ça monte un peu (quelle menteuse !).

J'essaye de garder le rythme, mais après 7 heures de route, je n'ai progressé que de 30 km. J'ai traversé les « Cinque Terre »<sup>36</sup>, des paysages à vous couper le souffle : à part ceux que j'ai entrevus entre deux tunnels la veille, ce sont les plus beaux que je verrai de tout mon voyage, mais ce sont surtout des paysages à vous couper le souffle au sens propre. Pas du tout fait pour des cyclistes et je regrette bien de ne pas avoir écouté Daniel qui me disait de continuer le long

---

<sup>36</sup> Littéralement : «Cinq Terres »



*Des paysages  
à vous couper  
le souffle  
et les jambes*

de la vallée du Pô. Même les tricycles<sup>37</sup> peinaient pour me dépasser dans les montées.

Lors d'une de mes nombreuses pauses pour reprendre mon souffle, un de ces tricycles, poussif, arrive à ma hauteur et s'arrête : un pneu crevé. Le chauffeur, un homme robuste qui a dû fêter ses 60 ans depuis longtemps sort en lançant je ne sais quel juron qui n'est pas un simple « porca miseria », mais quelque invocation à la gloire de Dieu ou de la Vierge Marie qui doit en rougir de confusion. J'avoue ne pas avoir

---

<sup>37</sup> Si vous avez déjà été en Italie, vous avez certainement dû voir ces véhicules, une sorte de mobylette dans un mini habitacle où l'on peut se coincer à deux avec à l'arrière une remorque d'un m<sup>2</sup>. Je crois qu'on ne trouve ça qu'en Italie, à moins sans doute d'aller en Thaïlande ou aussi loin.

compris et de toute façon cela n'aurait pas passé la censure. Je sais que dans un cas pareil, on n'aime guère être observé, je me fais discret. Sans perdre de temps, il sort son cric et entreprend de soulever son véhicule... mais il n'a pas bloqué les roues, le cric est mal fixé, il penche dangereusement de plus en plus, il va glisser et le paysan va se retrouver en dessous de son véhicule... je me dis alors qu'il va y avoir non assistance à personne en danger et j'interviens :

- Scusi, ma penso che sarebbe meglio di cominciare per scaricare...

- Si ! ha ragione !<sup>38</sup>

Et pour prouver que j'ai raison, à ce moment, le cric casse en deux. Aussi vite, le paysan entreprend de décharger sa remorque des énormes cageots de raisin. Je l'aide non sans peine, ces cageots font bien 50 kilos. Et je le vois alors, à ma grande surprise, basculer son véhicule d'un seul mouvement sur le côté (ce n'est tout compte fait, qu'une grosse mobylette avec un très grand porte-bagages). J'assure l'équilibre du tricycle pendant qu'il change la roue. Et je recharge les cageots sur la remorque. Je reçois en remerciement les cinq plus belles grappes de sa récolte (il doit chercher car la plupart des grappes sont trop mûres, proches de la pourriture).

Je ne sais pas si la vie de ces montagnards est difficile. Moi, je ne fais que passer. Mais ceux qui habitent là-haut semblent devoir vivre petitement avec le peu de ressources que donne une terre difficile à cultiver et un peu d'élevage. Sans doute, les plus jeunes « quittent un à un le pays pour s'en aller gagner leur vie loin de la terre où ils sont nés. »<sup>39</sup> Seuls les plus vieux restent. J'ai vu plus d'une fois une toute vieille femme porter sur la tête quelques maigres branches de bois mort. En en parlant avec des « gens de la ville », j'apprenais de ceux-ci que parfois, ces montagnards vivaient misérablement en cachant une fortune dans leur taudis.

<sup>38</sup>- Excusez-moi, mais je crois qu'il vaudrait mieux commencer par décharger...

- Oui! Vous avez raison!

<sup>39</sup> *La montagne*, de Jean Ferrat

Peut-être ? Ou excuse facile pour se donner bonne conscience ?

Plus loin, le soleil se couvre. Pas plus mal, et pourtant je continue à transpirer. Puis tombent quelques gouttes. Voilà qui est plus inquiétant. J'arrive juste à l'entrée d'un village quand tombent d'énormes gouttes annonciatrices d'une pluie d'orage et j'ai juste le temps de foncer et terminer ma course dans un abribus qui sert déjà de refuge à quelques personnes. La tempête se déchaîne : pluie, vent, éclairs, foudre qui semble tomber sur le village. C'est grandiose et cela m'excite toujours, mais j'ai encore 60 ou 70 km à rouler avant d'arriver chez mes amis.

Les dernières gouttes tombent encore quand je reprends la route. Elle est bien plus facile et bientôt, j'entreprends la longue descente vers la Spezia que je rejoins enfin, à 19 heures, accompagné d'un magnifique arc-en-ciel.



Je suis encore à 40 km du but. Je téléphone à ma famille d'accueil qu'ils ne doivent pas m'attendre avant dix heures

du soir. J'achète une bonne bouteille d'un vino bianco spumante<sup>40</sup>, un vin d'Asti : le 24 septembre 1944, à Froyennes (Tournai) naissait un gros garçon de 4,250 Kilos. Je tiens à fêter l'événement.

Il n'est pas loin de 10h30 quand j'arrive à Montignoso. Luciano (l'Espérantiste chez qui je vais loger) est venu en vélo à ma rencontre pour m'accompagner et me guider pendant les derniers km. Il a 66 ans, mais je peine à le suivre : il est vrai que j'ai 50 kilos à tirer et 100 km de montagnes dans les molets.

Arrivé chez lui, je prends d'abord une douche. Rita (la femme de Luciano) revient de l'aéroport où elle a été chercher Lorenza (leur fille) qui vient passer le W-E avec eux. Je reçois un repas complet (primo piatto fait de pâtes et secondo piatto fait de viandes, selon la tradition italienne), puis salade, salami du pays, fromage, vin, fruits. Quel accueil que je mesure à l'attitude de la famille, plus qu'à la qualité du repas. Rita est une femme pleine de vitalité, généreuse, qui d'emblée m'accueille comme si j'avais toujours fait partie de la famille. Une fois de plus, je me félicite de parler leur langue (car même Luciano, aussi débutant que moi en espéranto, préfère parler italien), sans quoi les contacts ne pourraient pas s'établir aussi vite. Et quand timidement, je demande à Rita un « grand » service, je n'ai pas le temps de préciser, qu'elle me dit : « oui, je sais, il y a certainement des lessives à faire ».

C'est le jour de mon anniversaire. C'est le jour le plus long de mon voyage : il a commencé avant le lever du soleil et se termine à une heure du matin quand ensemble, on débouche ma bouteille de mousseux. Je fête mes 60 ans, avec Luciano, Rita et Lorenza. En famille.

---

<sup>40</sup> Vin blanc mousseux



*de gauche à droite : Lorenza, Rita, Luciano et  
le nouveau 3 x 20 ans  
au premier plan le goulot de la bouteille de mousseux*

Chapitre 29 : LE MARBRE BLANC DE CARRARE

*29<sup>e</sup> journée : samedi 25 septembre : MONTIGNOSO (I), dans la même famille.*

*33 km - moyenne : 16,9 km/h - en vélo : 2h*

*Total : 1858 km.*

Enfin, une journée un peu plus calme. Je reste dans ma famille d'accueil. Je ne bouge pas le matin. J'en profite pour prendre des notes sur les deux précédentes journées. Après le dîner que Luciano m'a préparé, je m'offre une sieste, la première depuis mon départ. Je me réveille à 3 heures complètement vaseux, comme chaque fois que je dors l'après-midi. Et sur l'invitation de Luciano, nous partons à deux visiter Carrara.

Luciano qui a 6 ans de plus que moi est resté un grand sportif. Dans sa vie, il a couru 33 marathons (dont celui de N-Y, Londres) et il a gardé la forme. Il roule à du 25, parfois du 30 à l'heure. Avec mon vélo délesté de ses bagages, je le suis sans peine et je me livre à de savants calculs sur l'effet du poids du vélo, la prise de vent, l'épaisseur des pneus et j'en conclus qu'en fournissant le même effort, si j'avais un vélo de course ultra-léger, je roulerais à du 30 à l'heure au lieu du 20 habituel.

On visite Massa. On longe les entrepôts de ce marbre blanc qui fait connaître Carrara dans le monde entier. Il y a des montagnes entières de ce marbre. Elles ne valent pas leur poids d'or, mais difficile d'estimer leur valeur. Les gens d'ici racontent qu'après la création du monde, Dieu s'est rendu compte qu'il avait oublié le marbre blanc. Alors, fatigué, plutôt que de le répartir équitablement partout, il avait tout déposé à Carrara.

On visite l'église San Andrea de Carrara. Je m'émerveille. Avec jubilation, j'y retrouve des traits de l'église San Michele

de Lucca et plus généralement du style romano-pisan. Je partage mon enthousiasme avec mon hôte et je ne suis pas peu fier de voir que les commentaires sur panneaux viennent confirmer mes impressions. C'est moi qui sers de guide. Depuis quelques années, je suis devenu amoureux de la Toscane, de ses cathédrales, église, monastères et aussi de quelques bâtiments civils comme à Florence. Je m'attends donc à d'autres émerveillements. L'église de Carrara m'a mis en appétit.

Le soleil commence à descendre quand nous reprenons le chemin du retour. Nous sommes un peu en retard sur l'horaire prévu et Luciano tente de rattraper le retard. En véritable italien, il roule sans respecter aucune règle que la sienne : il ignore la piste cyclable (pour une fois qu'il y en a une), aux feux rouges, il remonte toute la file de voiture par la droite, frôlant les rétroviseurs, si c'est bloqué à droite, on passe à gauche au milieu de la route, arrivé à la hauteur des feux, à peine un léger ralenti le temps d'un coup d'œil rapide de chaque côté et en avant, rouge ou vert, on l'ignore !

A la maison, Rita, en véritable cordon bleu, a préparé un délice de repas. Le second piatto est un poisson (comme Lorenza, j'en aurai droit à deux) cuit en papillotes. Elle s'of-fusque un peu quand je demande si c'est de la truite. C'est bien meilleur et plus noble. Lorenza qui en raffole récupère les miettes que sa mère a laissées.

Il sera de nouveau minuit quand j'irai dormir.

## Chapitre 30 : FLANERIES EN TOSCANE

*30<sup>e</sup> journée : dimanche 26 septembre : LUCCA (I), dans l'A.J. située dans un ancien monastère.*

*51 km - moyenne : 12,9 km/h - en vélo : 4h*

*Total : 1909 km.*

Avec dans mes sacs le lunch préparé par Rita, je prends congé de la famille qui m'a si bien accueilli.

Je suis à 40 km de Pise. Mais j'ai trop de jours devant moi. Je décide donc de faire le détour par Lucca. Je flâne le long de la mer. La grand-route, fort large, avec des pistes cyclables, fort larges, semble faite uniquement pour les vacanciers. A voir certaines voitures de sport que je croyais réservées aux seuls magazines ou salles d'exposition, il doit y avoir quelques grosses fortunes en train de se faire bronzer.

Je quitte la mer pour m'enfoncer à l'intérieur de la Toscane. J'ai eu le tort de traiter avec désinvolture une petite colline qui me le fera payer de grosses gouttes de transpiration.

Lucca : un embouteillage indescriptible, les entrées de la ville sont bouchées. Là, le vélo est roi qui se faufile partout, brûle les sens uniques, utilise les piétonniers. L'A.J. se trouve dans un ancien monastère. C'est dire le style. Je partage ma chambre avec d'autres jeunes (enfin, je veux dire plus jeunes que moi), un Japonais, deux Brésiliens, un Allemand. C'est évidemment la langue anglaise qui s'impose.



## Chapitre 31 : L'EROTISME DANS L'ART ROMANO-PISAN

*31<sup>e</sup> journée : lundi 27 septembre : PISA (I), dans un 'ostello della gioventù'<sup>41</sup>.*

*42 km - moyenne : 9,7 km/h - en vélo : 4h20*

*Total : 1951 km.*

Il y a deux ans, Sergio, un collègue d'une école avec laquelle nous projetions de participer à un programme européen commun, m'avait fait visiter Lucca, sa ville. J'avais gardé le souvenir émerveillé de la façade d'une église que j'ai voulu revoir avant de partir.

C'est l'église San Michele. Et c'est le même émerveillement, renouvelé. Je resterai une petite heure à la contempler. J'ai fait le choix en visitant une ville ou un musée de privilégier quelques œuvres et de sacrifier le reste. Plus les œuvres sont remarquables, plus vite est atteint le seuil de saturation.

Je reste donc de longues minutes à m'imprégner de la façade, le temps de laisser passer cinq groupes de touristes qui après les 3 minutes 30 secondes d'explications récitées par cœur, auront encore droit à 30 secondes pour prendre des photos avant d'aller tout oublier devant la curiosité suivante.

L'étage inférieur est très sobre : de hauts murs presque aveugles. Seuls éléments de variété : les couleurs des marbres allant du blanc au vert foncé et les perspectives données par le 'renforcement' des rares portes ou fenêtres. Les quatre étages supérieurs, c'est d'abord un foisonnement de colonnes, deux rangées de 15 et puis deux rangées de 7. Presque 50 colonnes dont aucune n'est identique à l'autre : forme, couleur, type de marbre, sculpture. Chaque colonne est unique. Et le miracle se produit. Le génie italien est que

---

<sup>41</sup> Auberge de la jeunesse, mais qui n'est pas affiliée à l'Association Internationale des Auberges de Jeunesse

toute cette variété forme au total un ensemble d'une grande harmonie, un plaisir pour les yeux, un régal pour l'esprit.

Puis me vient l'idée d'étudier l'œuvre en détail, comme on fait l'analyse littéraire d'un poème qu'on décortique vers après vers, mot après mot. Et je sors mes jumelles et j'observe. La façade est surmontée d'un St Michel terrassant le diable, Lucifer, dans la gueule duquel le saint enfonce sa lance. St Michel a curieusement le visage d'un poupon, mais les yeux verts sont féroces. Le diable a la forme d'un serpent, représentation qui lui est familière.

Je continue mon analyse et je vais de découvertes en étonnements, d'étonnements en stupeur et je finis par être franchement scandalisé. Tout cela heureusement n'est guère visible à l'œil nu. D'abord mis à part St Michel et les deux anges qui l'encadrent, rien, absolument rien de religieux, aucun motif, aucune allusion même discrète sous la forme d'une colombe, d'un pain, d'une croix, d'une coupe qui rappellerait qu'il s'agit de la façade d'une église. Pas de statues, seulement quelques visages qui sortent du mur, personnages historiques ou allégoriques, je ne sais. Beaucoup de motifs animaliers, beaucoup de ces animaux sont fantastiques : serpents avec une tête à chaque extrémité du corps, dragons crachant le feu et autres animaux sortis des fantasmes et des peurs de l'homme.

Tout cela est encore bien innocent, mais voilà que je découvre une débauche de débauches : ce sont des scènes de chasse où je me demande encore si un animal chasse l'autre ou s'il se livre à quelque copulation contre nature. J'ai l'esprit mal tourné ? Je ne crois pas quand je vois sur la façade d'une église une scène qu'on hésiterait à mettre sur la façade d'un sex-shop : une femme nue, assise, les jambes écartées et relevées qu'elle tient par les chevilles. On ne peut imaginer position plus suggestive. Or ce motif, je le retrouve au moins quatre fois sur la façade. Ajoutons un détail

curieux, mais significatif : quand j'écrivais qu'elle se tenait par les chevilles, c'est faux, car les jambes de la femme se terminent, au sens propre du terme, en queues de poisson. Il s'agit donc d'une femme poisson, une sorte de sirène qui n'a rien à voir avec la douce adolescente de Copenhague qui regarde mélancoliquement vers la mer. C'est une sorte de sirène avec deux queues. Quand j'utilisais le mot érotisme dans le titre du chapitre, c'était un euphémisme, car il s'agit bien de porno et plutôt hard. Quand nos potaches d'adolescents font le même type de représentation de la femme sur la couverture (intérieure quand même) de leur classeur, ils se croient très audacieux et ne réalisent pas qu'ils se rattachent à une longue tradition (Les Romains, les Grecs, ont fait tout autant, voire bien mieux, dans le genre, sans parler des statuette incas en terre cuite montrant des scènes de partouze et de fellation).

Ces scènes sans jumelles ne sont guère visibles : est-ce intentionnel ? On n'a pas osé les mettre trop près du regard des fidèles ? Et pourtant juste au-dessus de la porte d'entrée, là où l'œil n'a aucune peine à le distinguer, à côté d'une femme centaure, on retrouve le même motif d'une femme sirène à deux queues dans la même posture, mais là dans une version soft : l'élément poisson commence à la taille de la femme, l'effet est nettement moins suggestif.



*la femme-poisson  
(version soft)*

*la femme centaure*

*à remarquer aussi entre les deux femmes (partie supérieure : être humain, partie inférieure : bête), St Michel terrassant le serpent (en haut, le saint, en bas, la bête) : tout un symbole.*

Je ne sais pas si les guides expliquent cela et je me demande quel en est le sens de ce goût pour l'exhibitionnisme et la perversion (au sens de 'contre nature'). Je fais l'hypothèse que la réponse est à trouver dans l'image de St Michel terrassant le diable, terrassant le mal. Il y a toujours beaucoup de démons sur les façades de nos églises. Peut-être par là les artistes et artisans veulent-ils chasser leurs propres démons. En tout cas, ceux qui ont réalisé cette façade devaient en avoir beaucoup à chasser.

Le plus navrant est l'image donnée de la femme : c'est elle qui s'est laissée séduire par le serpent et qui a entraîné Adam dans sa perte. C'est la femme occasion de péché. Le haut de la femme est encore humain, le bas est bestial... Comment l'homme a-t-il pu à ce point oublier que c'est dans les profondeurs du ventre de la femme qu'il est arrivé à l'existence, que c'est de là, qu'il est venu au monde ? Com-

ment ignorer que la différence entre l'homme et la femme, que la procréation est la plus belle réussite de la création ? Le corps de la femme dans sa nudité est probablement le thème le plus souvent représenté par les artistes. Peintre, photographe, sculpteur, chorégraphe ont bien compris que rien n'est plus beau sur terre que le corps féminin. Pour autant qu'il soit traité avec amour, admiration ou pour le moins avec respect et dignité. Sans doute aussi que tout dépend du regard qu'on y porte. Mais dans la représentation de la femme, telle qu'elle est sur la façade de l'église de Lucca, je n'ai vu que mépris : dans cette position, la femme se réduit à n'être qu'un sexe, un trou béant au bas du ventre.

Je range mes jumelles pour retrouver la vue d'ensemble. Je reste admiratif, mais quand même déçu. Je suis encore sous l'effet de la surprise.

Je poursuis ma route en passant devant la cathédrale (l'église St Martin), j'y retrouve à deux reprises, perdu au milieu de sujets religieux le même motif de la femme poisson, mais dans la version soft.

... Arrivé à Pise, je m'installe dans un « Ostello dellà Gioventù » au confort très sommaire. Je vais devoir dormir dans un lit à étage à l'équilibre très précaire. Mais pas question de me trouver à dix minutes du Campo dei miracoli, sans aller y faire un tour, même s'il fait déjà nuit.

Ma première impression est pourtant la déception : l'illumination est insuffisante pour mettre les bâtiments en valeur et la place est plutôt morte. Mais bientôt, j'apprécie l'absence presque totale de touristes (les échoppes sont fermées qui attirent en journée bien plus de monde que la cathédrale). Alors, je m'amuse à faire plusieurs fois le tour du duomo en vélo sur les grandes dalles de marbre blanc. Et ce n'est pas sans intérêt : je remarque qu'une bonne partie des murs est faite de blocs de récupérations. Certains portent, parfois à

l'envers, des morceaux d'inscriptions latines. Impressionnant aussi le nombre de pièces dans les plus gros blocs (pièce est à prendre ici dans le sens de pièces cousues dans un vêtement usé qu'on a 'rapiécé').

Le calme et la fraîcheur du soir, la majesté silencieuse des chefs d'œuvre... le charme a déjà joué.

## Chapitre 32 : FACINATION

*32<sup>e</sup> journée : mardi 28 septembre : PISA (I), sous tente dans un terrain de camping*

*33 km - moyenne : 10,4 km/h - en vélo : 3h10*

*Total : 1984 km*

Avant mon départ, j'avais pris contact par Internet avec un lycée de Pise, le Liceo Scientifico F.Buonarotti, dans le but avoué de rencontrer des gens et le but inavoué d'être accueilli par des gens. Et ce matin, je n'ai plus trop envie de m'imposer encore la fatigue de rencontrer des gens que je ne connais pas, même si jusqu'à présent, je me suis toujours enrichi de ces rencontres. Je disais bonjour à des inconnus et au revoir à des amis.

Je dois demander ma route une douzaine de fois et tourner en rond pendant une demi-heure avant de trouver enfin l'école dont l'architecture évoque plus celle d'une usine que d'une école. Deuxième surprise en entrant : plus moyen de trouver encore un petit m<sup>2</sup> de mur où ajouter un graffiti. Les taggueurs se sont surpassés. A côté de réelles œuvres d'art où dominent le rouge et le feu, on trouve de tout et du pire, du style « Berlusconi, pezzo di merda ». Inutile de traduire, je suppose. Mais même si l'on est d'accord avec l'insulte, une telle forme d'expression est tout simplement impensable dans mon bon Collège du Sacré-Cœur de Ganshoren.

On me conduit dans la classe de Gemma, une dynamique prof de français qui m'attend depuis le matin. J'ai le plaisir de retrouver des élèves, jeunes, ouverts, curieux. Cela provoque même en moi un sentiment que je n'aurais jamais cru éprouver : la nostalgie du métier de prof. Je parle et je réponds aux questions : itinéraire, nombre de kilomètres, les difficultés, les rencontres. Parlant en français comme on me l'a demandé, et en bon pédagogue, j'utilise abondamment le tableau y inscrivant les mots difficiles, les nombres, dessi-

nant mon parcours avec les noms des villes. A la question de savoir où je loge, je suis amené à parler des Espérantistes et de l'Espéranto. Cela suscite beaucoup d'intérêt et de questions (les jeunes n'ont pas – encore – les préjugés des adultes à ce sujet). Mini-cours d'espéranto.



*Classe de français au Lycée scientifique F. Buonarroti de Pise*

Leur professeure (c'est ainsi qu'on dirait au Québec) explique que je fais ce voyage pour parrainer des actions de solidarité. A la fin de l'heure, quand les élèves quittent la classe, une fille s'approche de moi pour me dire au revoir et merci et elle me glisse un billet de 10 euros dans la main. Je ne comprends pas et veux protester, elle m'explique que c'est pour les actions de solidarité. Moment exceptionnel. Rien que pour cela, je serais venu.

En revenant au centre de la ville et longeant l'Arno, je m'arrête à la petite église de la Madona della Spina. Une petite merveille, finement ciselée. Les statues, abondantes, sont d'une grande vivacité : déhanchement, épaules légèrement

tournées d'un côté ou l'autre, tête portée en avant, personne ne regarde devant soi. Quelle vie ! On dirait que certains se penchent en avant pour sortir un peu de leur niche et tailler un brin de causerie avec le voisin.

Et finalement, j'aboutis au Campo dei Miracoli pour juger une nouvelle fois que l'appellation n'est pas exagérée. Je m'assieds d'abord sur la pelouse pour pique-niquer. Je suis un peu à l'écart... là où se sont étendus les amoureux, serrés l'un contre l'autre quand ce n'est pas carrément l'un sur l'autre et ce ne sont pas les filles les moins entreprenantes. Bravo les Italiennes. Cela ne me gêne pas et il est certain que ma présence ne les dérange nullement, perdus qu'ils sont dans leurs étreintes amoureuses.

Une fois rassasié (l'estomac rempli), je pars m'asseoir sur les marches du baptistère pour me rassasier de la façade du duomo.

Fascination. Indicible beauté.

C'est beau. Tout simplement beau, jusqu'à la perfection. Comme le Parthénon, comme Notre-Dame de Paris, comme (moins connu, mais je suis originaire de là) la nef romane de la cathédrale de Tournai. C'est comme un concerto de Mozart dont Salieri disait : une note en plus, une note en moins, et l'œuvre est moins belle. Cette façade du duomo est une symphonie où la diversité des modes d'expression crée des harmonies dont on ne se lasse pas et qu'on n'avait pas perçues auparavant. On pourrait l'observer un siècle, qu'on irait encore de découverte en découverte.

Je scrute aux jumelles les détails de la façade et je décide de privilégier l'étude des chapiteaux de la colonnade inférieure. A un chapiteau de style corinthien en feuilles d'acanthe suit un chapiteau fait de visages humains, puis à nouveau un chapiteau corinthien, puis un chapiteau de vi-

sages humains. Je me suis à peine habitué au rythme de l'alternance que le voilà rompu par une suite de trois chapiteaux corinthiens et ensuite, surprise, deux volutes : on est passé au style ionique, encore que les 'rouleaux' sont arrondis pour garder l'harmonie avec les autres chapiteaux. Par la suite, je remarque que les visages d'homme forment les extrémités des feuilles. Là, l'artiste s'amuse à créer la confusion. Ailleurs aussi, je vois des visages dont je ne sais s'ils sont humains ou non. Est-ce un homme avec une crinière de lion ou un lion avec les yeux et le nez d'un homme ? Plus étonnant encore l'homme-aigle, c'est bien le visage d'un homme, mais avec le bec du rapace. Quel jeu !

Puis je crois découvrir un secret du miracle où tant de styles divers (romain, grec, roman, lombard, oriental, etc.) créent non une cacophonie mais une telle harmonie. C'est le double jeu de la symétrie et de l'asymétrie. Une structure symétrique est équilibrée, apaisante, ordonnée, elle offre les repères que l'esprit réclame. Mais elle peut être lassante, monotone, prévisible. L'asymétrie, c'est la vie, le désordre créatif, mais vite, ce peut n'être que n'importe quoi, n'importe comment. Ici l'œuvre est à la fois symétrique ET asymétrique. Si j'ai une colonne à gauche, je sais que je vais trouver à droite une colonne qui y répond, mais la réponse N'est PAS identique, la colonne de droite sera de couleur différente, sculptée différemment, avec un chapiteau différent. Si une décoration représente quatre feuilles placées en losange, de façon symétrique, je vais retrouver le losange, mais il sera composé de quatre visages.

Quand on met les jumelles de côté et qu'on regarde l'ensemble, on ne voit que l'harmonie, une harmonie parfaite parce qu'elle n'est pas monotone, tout est semblable et tout est différent. Dans une symphonie, si des cordes répondent aux cordes, c'est bien. Si des cuivres répondent aux cordes, c'est souvent mieux. Evidemment, il faut aussi le génie créa-

teur qui est bien autre chose que la simple utilisation de recettes.

Bon, j'arrête, j'avais écrit « beauté indicible », j'aurais pu n'en rien dire. Cette façade est un gros livre de 500 pages, je n'en ai écrit qu'une misérable page.

Le soir, je suis invité chez Renata, la prof d'anglais qui coordonne les projets européens. Elle me reçoit avec Carlo, son mari qui enseigne l'informatique à l'université. Encore une de ces soirées sympathiques où le contact s'établit. Ils me demandent tous les deux de parler en français. Renata m'avait averti que ce serait un repas tout simple, mais j'ai bien apprécié la pasta alla verdura<sup>42</sup>, deux fromages de brebis, le vin blanc, le vin rouge, la grappa, le limoncello<sup>43</sup> et surtout l'amitié de mes hôtes. On pourra même échanger nos impressions sur le Pérou (Cuzco, Aguas Calientes, Macchu Picchu...) : ils y sont allés l'an passé. Et bien entendu, on se promet de se revoir à Pise, à Bruxelles ou ailleurs.

---

<sup>42</sup> Pâte aux légumes, en l'occurrence, courgettes et tomates

<sup>43</sup> Liqueur de citron (dont j'avais apporté une bouteille)

Chapitre 33 : RYANAIR

*33<sup>e</sup> journée : mercredi 29 septembre : LIVORNO (I), dans une A.J. située dans une ancienne villa.*

*55 km - moyenne : 15,1 km/h - en vélo : 3h40*

*Total : 2039 km.*

La journée commence mal.

J'étais pourtant assis au bord de la piscine du camping en train de déjeuner avec un cappuccino commandé au bar. J'ai appris à faire la distinction entre les différents cafés italiens : caffè lungo, macchiato, cappucino, caffelatte, espresso, caffè all'americano... Il faut déjà une bonne expérience pour s'y retrouver.

Mon GSM sonne. C'est Anne-Marie. Je la rappelle d'une cabine publique. A-M est découragée. Elle fait des tas d'heures supplémentaires. A la maison, les enfants sont gentils, mais ne prennent rien ou si peu en charge (ça, je connais). Le jardin n'est pas entretenu. Et puis, elle s'inquiète, bien inutilement à mon sens, de la situation financière. Je vais être pensionné, donc diminution de revenus. Et puis je pars trop longtemps, je lui laisse tout sur le dos en faisant du tourisme.

Bref, ce coup de cafard-découragement que même les plus optimistes connaissent un matin ou l'autre. Et moi, j'attrape tout ça, à quelques 2000 km de la maison, au bord de la piscine du camping. Et gaffeur, je dis exactement ce qu'il ne faut pas dire : que je ne partirai plus aussi longtemps. De cela, A-M ne retient que mon intention de repartir. J'aurais mieux fait de me taire.

Une fois le téléphone raccroché, je me décide à anticiper mon retour d'une semaine. Je suis à quelques jours de vélo de Rome et je pourrais revenir le 6 ou le 7 octobre au lieu du 13, date pour laquelle j'ai déjà la réservation. A côté du télé-

phone, il y a une borne Internet qui fonctionne avec les cartes de téléphone. Je me connecte et je tape [www.ryanair.com](http://www.ryanair.com), site que je connais par cœur. Je trouve l'option 'modifier la réservation' et là on me sort une série de n° de téléphone (pas gratuits) précisant qu'il faut téléphoner du lieu où l'on a fait la réservation. Le hic, c'est que pour le n° de la Belgique, il est précisé qu'on ne peut appeler que de Belgique. Bon, c'est raté. Je vais en vélo jusqu'à l'aéroport de Pise où se trouve un bureau Ryanair. C'est fermé. Re-raté. Je décide alors de téléphoner directement à Dublin mais là je tombe sur un répondeur où une voix de femme propose une demie douzaine d'options sauf celle qui m'intéresse. Même en français, je n'aurais pu suivre, alors en anglais... j'abandonne. C'est re-re-raté. Bien Ryanair, mais quand il faut modifier un vol, c'est la galère.

Dernière possibilité : faire la modification à partir de la Belgique. Je vais téléphoner à A-M et lui donner toutes les informations utiles. Je retéléphone donc à A-M lui expliquant mes trois heures de tentatives vaines... elle me répond que c'est passé, qu'elle a eu un moment de découragement et que je dois continuer mon voyage comme prévu !

Allons donc ! Je n'en veux pas du tout à A-M. Au contraire, je suis content que malgré la distance, elle ait pu se décharger sur moi. Je l'adore.

Il est presque trois heures quand je quitte le camping et Pise. Je passe le cap des 2000 km. Je renonce à partir dans les montagnes. Il y a pourtant quelques belles villes toscanes, comme Sienne, qui m'attendent, mais je n'ai plus le courage. J'ai envie que ce voyage se termine. Je reste le long de la mer. Il fait nuit quand j'arrive à la villa Morazzana, villa du 17<sup>e</sup> siècle si j'ai bien compris et qui actuellement abrite un hôtel et une A.J.



Le restaurant de la villa est fermé. Je veux descendre jusqu'au village où se trouve une pizzeria. Dans le noir, je me perds. Personne... sauf une voiture qui s'arrête. C'est une jeune dame qui, à ma surprise, me propose de me conduire au restaurant. Je m'assieds dans la voiture et réalise qu'il y a plus d'un mois que je ne suis plus entré dans une voiture : un fameux record. Au restaurant, après la pizza frutti di mare, j'entreprends d'écrire. Je ne reviens à la villa qu'à 11 heures, pour apprendre que je suis parti avec la seule clé de la chambre et que ceux qui la partageaient avec moi ont dû attendre mon retour.

## Chapitre 34 : ADIEU SYMBOLIQUE A MON COLLEGE

*34<sup>e</sup> journée : jeudi 30 septembre : CECINA (I), sous tente, dans un camping*

*42 km - moyenne : 12,2 km/h - en vélo : 3h25*

*Total : 2081 km*

Ce 30 septembre 2004, mes pensées font un tour par le Collège du Sacré-Cœur de Ganshoren. Si je n'avais pas été 'malade', j'y donnerais les derniers cours de ma vie. Administrativement, je suis toujours prof en fonction, je suis pensionné à partir de demain. Dans la pratique, cela ne change rien. C'est la première (et évidemment la dernière) fois de ma vie que j'ai une maladie 'diplomatique'. Pour des raisons pédagogiques évidentes, il valait mieux laisser un autre prof prendre en charge les élèves dès le début de l'année plutôt que, de ma part, gaspiller le dynamisme du début d'année en partant après trois semaines. Mais l'administration ignore la notion de pédagogie.

Je dis donc adieu en pensée au collège où je suis rentré le premier septembre 1977, imaginant que je n'y aurais fait que passer. Et j'y ai passé 27 ans de ma vie. Et je ne le regrette pas, même si d'autres choix avaient été possibles. J'avais commencé un doctorat et j'ai dû choisir entre une vie où pendant des années je n'aurais vu ma famille que très épisodiquement et une vraie vie de famille. J'ai fait le second choix et j'ai bien fait. Il est vrai que j'aurais pu aussi essayer plus tard d'enseigner dans le supérieur de type court ou être détaché de l'enseignement pour prendre en charge des projets européens, comme on me l'a proposé. Et là, je suis moins sûr d'avoir eu raison de continuer mon boulot de prof dans le secondaire. N'empêche, j'ai la naïveté de croire que j'ai fait un travail utile. Il est possible que mes élèves se soient parfois ennuyés à mes cours. Moi, je ne me suis jamais ennuyé à donner cours.

J'arrive le soir, après avoir traîné en route, dans un camping\*\*\* qui borde un parc naturel fait d'une pinède au bord la mer.

Un peu après minuit, je me réveille et je ne réussis plus à m'endormir. Alors je pars m'asseoir sur un banc et à la lueur d'une lampe qui éclaire l'entrée, jusqu'à deux heures du matin, je rédige ce journal. L'air est à peine frais.

## Chapitre 35 : VIA AURELIA

*35<sup>e</sup> journée : vendredi 1 octobre : CASTIGLIONE DELLA PESCAIA (I), sous tente dans un camping.*

*97 km - moyenne : 13,6 km/h - en vélo : 7h05*

*Total : 2178 km.*

La Via Aurelia ne me laissera pas un bon souvenir. Déjà, la première rencontre avait été désastreuse. C'était avant le Passo del Bracco, le jour où pour éviter de me faire tuer dans les tunnels, j'avais dû monter 615 mètres avant de me tromper en les redescendant. Depuis lors, la Via Aurelia me poursuit et me poursuivra jusqu'à Rome. J'essaye de l'éviter, lui préférant les petites routes mais ce n'est pas toujours possible.

Nous sommes dans le pays des Etrusques qui au 6<sup>e</sup> siècle avant J.C. dominaient Rome et lui donnaient ses rois. La Via Aurelia est splendide sous sa voûte de pins parasols. J'y retrouve la photo qui illustre mon livre de latin au début du secondaire. En dessous de la photo, se trouvaient les premiers mots d'une œuvre d'Horace : « Ibam forte par viam... »<sup>44</sup>. Mais je ne sais plus sur quelle voie Horace se promenait : la Via Appia (celle qui conduit aujourd'hui à l'aéroport de Ciampino) ? non, plutôt la Via Sacra, au cœur de Rome, en tout cas pas la Via Aurelia.

Le décor est beau. La route bordée de ses pins était bien adaptée au passage des légions romaines ou des commerçants avec leurs chariots tirés par des bœufs. Elle ne convient absolument pas au trafic moderne : huit mètres de large, parfois moins et les racines des arbres qui ont défoncé le sol obligent le cycliste à de dangereux écarts vers le centre de l'étroite route. La route est désagréable. Je voudrais en finir et je force l'allure.

---

<sup>44</sup> J'allais par hasard sur la voie...



*La Via Aurelia,  
alias SS1*

*ROMA 256 : c'est le  
premier panneau me  
donnant la distance  
jusqu'à Rome.*

J'ai repéré sur la carte la présence d'un camping au bord de la mer. Je quitte la Via Aurelia pour une petite route en corniche. Après quelques kilomètres, plus de route asphaltée et la route est barrée (dès qu'ils peuvent, les Italiens mettent des barrières). Des gens me certifient qu'on peut continuer en vélo. C'est vrai, mais sur ce chemin de terre, de cailloux et de rochers, un bon VTT<sup>45</sup> conviendrait mieux. Cela me vaudra quand même la découverte d'une crique de sable doux et bond (comme à Middelkerke). Jusqu'ici, j'avais boudé la mer, je la trouvais trop agressive quand elle s'écrasait furieusement sur les roches et presque toujours la plage au mieux était faite de rochers, au pire de cendres grises ou de boues noires. Mais ici, avec le soleil qui descend sur la mer, l'invitation est trop belle.

Il fait noir quand j'arrive au camping qui est un 'vrai' village avec tout ce qu'on peut trouver en ville, borne Internet, distributeur de monnaies. On y paie généralement avec des

<sup>45</sup> Vélo Tout Terrain, mountain bike

cartes VISA ou autres et on m'accueille en allemand. C'est d'ailleurs dans cette langue que j'entendrai chanter aux tables voisines du restaurant, quand je mangerai mon spaghetti ragù<sup>46</sup>.

---

<sup>46</sup> en français, spaghetti bolognaise ! Car le 'spaghetti bolognese' est assaisonné d'une sauce tomate sans viande.

## Chapitre 36 : TOUS LES CHEMINS MENENT A ROME : FAUX

*36<sup>e</sup> journée : samedi 2 octobre : MAGLIONO IN TOSCANA (I), dans un 'hôtel' agriturismo.*

*68 km - moyenne : 13,6 km/h - en vélo : 5h*

*Total : 2246 km.*

Tous les chemins mènent à Rome. C'est bien connu. Mais pas pour les cyclistes. Car bientôt, je retrouve ma via Aurelia, dont j'ai dit du mal, qui conduit à Rome en 180 km d'une route facile le long de la mer. Mais l'antique voie romaine s'est métamorphosée en une autoroute moderne. Les voitures que je vois y rouler à toute allure seront à Rome dans moins de deux heures. Si je pouvais l'emprunter, je serais à Rome demain soir. Mais une autoroute, c'est cycliste non admis.

Cela ne serait rien s'il se trouvait une autre route, plus longue, moins directe, qui ferait le même parcours. Mais non, rien, rien du tout, même en s'éloignant de la côte. Je cherche un itinéraire sur la carte, aucune route directe, il faudra aller à l'intérieur des terres jusqu'à 40 km de la côte et zigzaguer de petits villages en petits villages, de collines en vallées, de vallées en collines, monter, descendre, tourner à gauche, prendre une route à droite.

Je le fais. Pas de trop mauvaise grâce. Longer la mer, c'est plaisant, mais surtout quand c'est touristique, c'est vite monotone. Partout en Europe et sans doute ailleurs, ce sont les mêmes types de restaurants, les mêmes boutiques d'articles de plages ou de vêtements et jusqu'aux mêmes fauteuils de plage et parasols. Il me faut à nouveau monter les collines à du 6 ou 7 à l'heure. Mais aucune comparaison avec la Ligurie. Car même si ça transpire parfois à grosses gouttes sous le casque, les montées sont bien plus courtes

et après 10 ou 15 minutes, je trouve au pire un faux plat et au mieux une descente qui me propulse à du 40 à l'heure.

Le soleil est toujours aussi généreux que les jours précédents, mais je sais que vers sept heures, en moins d'un quart d'heure, c'est la nuit. Heureusement, les panneaux montrant un lit suivi du mot AGRITURISMO ne manquent pas. C'est là que j'arrête mon vélo. Le mot Agriturismo évoquait pour moi le logement à la ferme. J'imaginai donc que dans une vieille ferme, un escalier étroit partant de la cuisine me conduirait dans une petite pièce sentant le vieux, au plancher irrégulier au-dessus de l'étable. Pas du tout, c'est une chambre moderne avec salle de bain toute neuve, TV et frigo. Le prix est à l'avenant. Mais je pourrais regarder la TV dans mon lit.

## Chapitre 37 : VOYAGE DANS LE TEMPS

*37<sup>e</sup> journée : dimanche 3 octobre : LIDO DI TARQUINIA (I), sous tente, dans un camping (qui n'est pas encore fermé).*

*104 km - moyenne : 15,1 km/h - en vélo : 6h55*

*Total : 2350 km.*

Je voyage dans l'espace (seulement au sens où je change continuellement de place). Aujourd'hui, j'ai le sentiment d'avoir aussi fait un parcours dans le temps.

D'abord, je remonte environ 30 ou 35 ans en arrière, du temps où je donnais des cours d'alphabétisation à des immigrants dans un quartier de Molenbeek. En effet, la dame qui s'occupe de l'accueil de l'hôtel 'agriturismo' (qui est une affaire de famille), apprenant que je suis belge, devient particulièrement bavarde. Sa vie est liée à l'histoire de l'immigration italienne en Belgique, immigration qui a commencé juste après la dernière guerre mondiale, quand suite à des accords belgo-italiens, des trains de charbon belge croisaient des trains d'ouvriers italiens qui venaient retirer le charbon du fond de nos mines. Sa vie a commencé à Gilly de parents belges qui l'ont abandonnée. Elle a été accueillie et adoptée par une famille italienne. Elle a vécu à La Bouvière (j'ai corrigé deux fois en La Louvière – à moins qu'il ne s'agisse de La Bouverie, hameau de Frameries dans le Borinage) et elle avait sept ans quand sa famille est revenue définitivement en Italie. Mais de ces premières années de sa vie, elle a gardé beaucoup de souvenirs et a laissé la moitié de son cœur dans son pays d'enfance. Depuis 25 ans qu'elle ne le pratique plus, elle a oublié presque tout son français (et d'ailleurs à la maison, elle parlait italien). Néanmoins, elle tient à parler en français, enfin dans ce qu'elle croit être du français, car je suis parfois obligé de retraduire mentalement en italien pour comprendre. Ainsi quand elle me dit « Je me ricorde pas », je passe par l'italien « Non me ne ricordo »

pour comprendre qu'elle veut dire « Je ne m'en souviens pas ».

Grâce à elle, j'apprendrai un peu plus de la vie des paysans de ces collines. Dans la vigne à côté de la maison, j'avais vu d'énormes grappes de raisin abandonnées au sol. Je l'interroge à ce sujet pour apprendre que le plus gros problème pour ces paysans n'est pas de produire, encore que l'on dépende de la météo et des maladies. Et j'entends encore le fermier qui habite près de chez nous se plaindre à chaque rencontre que « c'est un métier que le diable n'aurait pas voulu faire ». Le plus gros problèmes est celui de l'écoulement de la production. Les grosses exploitations en sortent mieux, car elles assurent elles-mêmes la distribution, mais les petites entreprises n'en ont pas les moyens. Alors elles se regroupent en coopératives. Mais le système ne fonctionne pas bien.

Alors quand elles le peuvent, ces fermes se tournent vers l'agriturismo. On connaît le même phénomène un peu partout. Là où je loge, il y a quatre chambres avec lit double et deux appartements. Si tout est loué, cela rapporte 400 euros la journée. Il y a évidemment les frais, mais le rapport semble bien meilleur et moins aléatoire que la culture des raisins et olives ou accessoirement de tout ce qui pousse : tomates, tournesols, courgettes, etc. Et le filon est parfois surexploité. J'en ai parfois compté quatre sur moins d'un km. Certains de ces hôtels, car c'est bien le nom qu'ils méritent, offrent même piscine privée, équitation, tir à l'arc, de quoi éviter l'ennui aux familles allemandes ou américaines qui via Internet, ont réservé leurs « vacances à la ferme ».

Et je reprends ma route par monts et par vaux. J'ai l'impression qu'on monte toujours bien plus qu'on ne descend. Et l'impression n'est pas fausse parce que la même pente demandera une demi-heure quand on la monte pour cinq minutes dans l'autre sens. On monte donc 4 ou 5 fois plus sou-

vent (longtemps) qu'on ne descend. J'avais mis deux jours pour monter les 40 km du col du Gd St Bernard et deux heures pour descendre la même distance. J'ai ainsi fait le calcul que la même distance sur plat ou avec une forte montée puis une forte descente demandera dans le second cas trois fois plus de temps. Et la fatigue à l'avenant.



Lors d'une descente, je freine. J'ai eu le temps de remarquer des ruines sur ma droite. C'est un cimetière étrusque datant du 6<sup>e</sup> siècle av. JC (l'époque où les rois de Rome étaient étrusques). Me voilà porté 27 siècles en arrière. Il s'agit de tombes à caveau. Des escaliers descendent vers des chambres obscures... que je ne peux visiter, tout est soigneusement clôturé, mais de l'extérieur du grillage, on voit bien les tombes.

Et je me souviens du temps de mes candis en classique. C'était encore à Leuven il y a près de 40 ans. M. De Ruyt, vieux prof, remarquable humaniste et grand connaisseur du monde romain, consacrait ses vacances à entreprendre des fouilles archéologiques dans cette région. Et il apprenait des paysans de l'endroit qu'on était passé bien avant lui pour y prendre tout ce qui pouvait être vendu. Combien de trésors archéologiques ont été de la sorte vendus à vil prix et sans doute rachetés à prix fort par un spécialiste pour qui, hélas, l'objet retiré de son contexte restait muet et ne pouvait plus dire grand chose sur cette partie de l'histoire !

Et voyant dans la vallée un vieux berger pousser son troupeau de moutons, j'imagine que 27 siècles plus tôt, il pouvait en être de même, le berger travaillant pour quelque maître qui sera enterré dans ces tombes.

Il est cinq heures. Je m'arrête un peu pour souffler et manger. Mes jambes tournent toutes seules. C'est mon esprit qui doit leur dire qu'il y a quatre heures que je roule non stop et que je n'ai rien mangé depuis ce matin. Je consulte ma carte et je constate que je suis à une heure de la mer où je trouverai certainement un campeggio<sup>47</sup>.

Mais alors, les problèmes vont commencer. C'est la loi des séries, je les accumule :

1. D'abord, je me trompe de chemin, ce n'est pas la première fois, mais le problème ici se complique car je ne sais pas si j'ai déjà dépassé la route qu'il me faut prendre à droite. Des voitures foncent à toute allure et personne à qui demander un renseignement. Il faudra que je brave la colère de deux chiens furieux de me voir entrer dans leur domaine pour m'informer auprès des gens de l'endroit.

2. Effectivement, j'ai raté la route, il me faut retourner sur mes pas. Mais on m'annonce un autre problème :

- è una strada bianca !

- una strada bianca ? Che vuol dire ? Che non è asfaltata ?

- Sì !<sup>48</sup>

Mais ils m'affirment qu'on peut la faire à vélo.

Et effectivement, je trouve la route faite de poussière blanche et de cailloux. Tant pis, il faut que je la prenne, il fera bientôt noir. Je crains la crevaison, je roule en évitant autant que faire se peut les plus gros cailloux.

3. Au bout de la strada bianca, nouvel obstacle imprévu. Je savais que je devais traverser l'autoroute (la via Aurelia que j'avais dû abandonner la veille). Je m'attendais à un pont ou

---

<sup>47</sup> Terrain de camping

<sup>48</sup> - c'est une route blanche

- une route blanche ? Qu'est-ce que ça veut dire ? Qu'elle n'est pas asphaltée ?

- oui !

un tunnel, mais non ma route débouche purement et simplement sur l'autoroute. Pas question de reprendre mon chemin de poussière et de cailloux et de faire un nouveau détour de 30 ou 40 km. Nouveau dilemme cornélien. Mais pas de comparaison avec la tragédie des tunnels d'il y a dix jours. L'autoroute (est-ce vraiment une autoroute ?) est une grand-route à quatre bandes sans berme centrale. La circulation n'est pas trop dense et cent mètres pour haut il y a une sortie. C'est dangereux bien sûr, mais le risque est mesurable et peut raisonnablement être pris.

4. Deux minutes plus tard, je suis de l'autre côté de l'autoroute et je vois un immense panneau « CAMPEGGIO 700 m. » Enfin, la nuit tombe, mais je suis au bout de mes peines. Enfin, pas encore, car à l'entrée du camping, un autre panneau « CHIUSO »<sup>49</sup> me dit que ma journée n'est pas encore finie. J'irai bien squatter quelques m<sup>2</sup>, mais tout est bien barricadé, même un gosse agile n'y pénétrerait pas. Je longe l'immense camping, complètement déserté. Etrange et sinistre. Ici, je me crois transporté un siècle plus tard comme dans ces bandes dessinées qui commencent au lendemain d'une troisième guerre mondiale qui a tué toute vie. Je vais jusqu'au bord de la mer. Plus aucune trace de vie. Et la nuit est tombée.

5. Je rejoins un autre camping, en m'éloignant de deux km de ma destination finale. La grille est ouverte, il y a même de la lumière et une voiture qui arrive. C'est celle du gardien qui a fait sa ronde et vient fermer la barrière après s'être assuré que j'étais bien sorti. Il aura quand même l'amabilité de me dire qu'il y a un autre camping dix km plus loin.

Je fonce dans la nuit, accompagné du vol des chauves-souris, pour arriver enfin au troisième campeggio qui... n'est pas chiuso !

---

<sup>49</sup> Fermé

C'est dimanche, je n'ai pas eu l'occasion de faire des achats. Je prends un bon repas dans un restaurant. C'est souvent dans les restaurants que je rédige mes 'mémoires'. Il est 11 heures, quand bon dernier client, je quitte le restaurant pour rejoindre le camping.

Quand j'y arrive, la porte est fermée. Ce sera la dernière émotion de la journée, car de l'intérieur, une voix me crie qu'il y a une autre entrée.

Chapitre 38 : O SOLE MIO<sup>50</sup>

*38<sup>e</sup> journée : lundi 4 octobre : LADISPOLI (I), hôtel « Miramare ».*

*66 km - moyenne : 14,7 km/h - en vélo : 4h25*

*Total : 2416 km.*

Je m'imaginai déjà tout fier raconter que j'avais fait tout ce voyage sans aucune crevaison. Ma pompe à vélo ne m'a jamais servi qu'une seule fois en Suisse pour dépanner un cycliste qui avec sa mini-pompe n'arrivait pas à regonfler son vélo. Mais ce matin en chargeant mon vélo, je vois que le pneu arrière est plat. Sans trop de difficulté, je change la chambre à air. J'en profite aussi pour remplacer les quatre patins de frein complètement usés. Le pneu arrière est complètement lisse (ce qui explique la crevaison), je n'en ai pas de réserve, ce sera pour la Belgique.

Je suis toujours accompagné du même beau temps. Bien avant midi, le thermomètre a dépassé les 25°. Je me réjouis qu'on soit en octobre. En août, ce serait intenable. Pendant 34 jours sur les 38 jours depuis mon départ, le soleil ne m'a jamais quitté, j'ai connu un temps qui est celui d'une belle et chaude journée d'août en Belgique, quand le soleil brille du matin au soir.

Le soir, je reviens au bord de la mer. Même mésaventure des campings fermés. J'échoue dans un hôtel à 57 euros la nuit. Ce sera l'hébergement le plus cher de tout mon voyage.

---

<sup>50</sup> O mon soleil (chanson populaire)

## Chapitre 39 : LA VILLE AUX SEPT COLLINES

*39<sup>e</sup> journée : mardi 5 octobre : ROME (I), dans l'A.J. « Foro Italico ».*

*66 km - moyenne : 13,6 km/h - en vélo : 4h50*

**TOTAL : 2482 km.**

Mon point de chute à Rome, est la via Vaiano, chez Gérard Lutte, un ami de longue date, initiateur du réseau d'amitié avec les enfants des rues de Guatemala. Je téléphone à Gérard qui m'annonce qu'il doit se faire hospitaliser pour des analyses... des analyses de routine, comme on dit dans ces cas, mais je m'inquiète. Je décide de ne pas me rendre chez lui aujourd'hui : ces analyses sont parfois pénibles et fatigantes. Je change donc mes plans et mon itinéraire pour entrer à Rome par le nord de la ville, c'est de ce côté que se trouve l'A.J.

Direction lac de Bracciano. Je parcours encore 200 mètres sur la via Aurelia que je quitte définitivement et qui en guise d'adieu, me fait cadeau d'un billet de 5 euros qui traînait par terre. Et puis ce sont les dernières montées de mon voyage, Bracciano se trouvant quand même à près de 300 mètres d'altitude.

Ce sont les tout derniers kilomètres avant Rome. Pendant longtemps, je cherche un coin pour m'arrêter et manger un peu, car les quelques petits coins ombragés que je pourrais trouver se sont transformées en décharges publiques super équipées (il y a de tout, frigo, TV, fauteuil, matelas...) ou alors l'endroit est protégé (et on les comprend un peu) par des « Proprietà privata – vietato l'accesso » plus un grand chien qui aboie. Finalement, j'échoue dans une gare, je m'installe sur les quais et en mangeant, je regarde passer les trains qui avec une étonnante précision sont 4 minutes en retard sur l'horaire indiqué.

Je m'approche de Rome, et même sans les panneaux indicateurs de distance, c'est visible. Urbanisation croissante, augmentation du trafic. Pour les cyclistes, il y a un autre critère, celui de la distance de sécurité à respecter pour ne pas me mettre en danger. Déjà en Suisse, sur la route vers l'Italie, je pouvais sans me tromper savoir si la voiture était suisse ou italienne : la distance était-elle supérieure à deux mètres, voire trois ou quatre, la voiture était suisse ; la distance était-elle inférieure à deux mètres, la voiture était italienne. Au fur et à mesure que l'on se rapproche de Rome, cette distance diminue. Les distances ne se mesurent plus en mètres, mais en centimètres.



*Enfin ROME*

Et enfin, j'entre dans Rome.

Un peu déçu car l'aventure est sur le point de se terminer. J'ai voyagé avec des cartes de crédit, GSM, etc., mais c'était quand même l'aventure de ne presque jamais savoir le soir où je dormirai. Et les dangers de la route sont bien réels surtout en Italie où je me promets de ne plus revenir en vélo.

Déçu parce que après avoir parcouru près de 2500 km, il n'y a personne pour m'accueillir, pas la moindre petite bande-roule avec un message comme « Complimenti, Andrea, tu sei arrivato »<sup>51</sup>. Personne pour applaudir ! Ah si, peut-être un cycliste aussi chargé que moi et qui, comme je le faisais à chaque carrefour, a déplié sa carte routière. Je fais connaissance. Il vient des Pays-Bas. J'arrive au terme d'un si long voyage et la première personne que je rencontre viendrait de plus loin que moi ? Je demande, inquiet, dans mon néerlandais approximatif :

- En je komt van Holland met je fiets ?<sup>52</sup>

Non, heureusement, il a pris le bus jusqu'à Florence.

Tous ceux qui ont déjà visité Rome auront gardé parmi tant de souvenirs, celui de la circulation. Rien que cela, à défaut de la visite, vaudrait le détour (entendons le détour pour éviter Rome !). Car c'est la jungle. Non qu'il n'y ait aucune loi, bien au contraire, il y en a beaucoup, chacun a sa loi et cela fonctionne, car chacun connaît aussi plus ou moins les règles que l'autre applique. J'avais déjà beaucoup circulé à Rome, à pied, en voiture, en transport en commun, mais le faire à vélo, c'est une expérience inédite. Et il n'y a pas que des désavantages : dans les gros embouteillages, les deux roues sont rois. Mais il faut prendre des risques, avoir de bons réflexes et compter sur ceux des autres.

Il est 6 heures pile quand j'arrête mon vélo devant l'A.J. Je considère que mon voyage se termine ici.

<sup>51</sup> Félicitations, André, tu es arrivé

<sup>52</sup> Et tu viens de Hollande en vélo ?



**J'ai parcouru 2482 km.**

## Chapitre 40 : UNE SEMAINE A ROME

*40<sup>e</sup> journée et suivantes : mercredi 6 octobre au mercredi 13 octobre : ROME (I), Via Vaiano, chez Gérard Lutte.*

ROME.

Même la sonorité du mot a quelque chose de grandiose, de ronflant. Racine l'a bien exploité dans je ne sais plus quelle tragédie.

C'est aussi la Ville Eternelle.



*La Basilique, vue de mon rétroviseur*

C'est aussi la résidence du pape. Et encore aujourd'hui, quand je disais que j'allais à Rome, des gens me demandaient, parfois moqueurs, parfois envieux, si j'allais voir le pape. Je l'ai vu le pape ! Pauvre homme, c'est pitié de le voir ! Il tient à peine dans son fauteuil. Tout habillé de blanc et tellement replié sur lui-même, il peut faire penser à un bonhomme de neige dont on se demande quand, sous l'effet

du soleil, il va carrément s'effondrer. Il parle d'une voix machinale, hésitante et pâteuse comme celle d'un ivrogne. Quand va-t-on enfin le laisser vieillir en paix plutôt que de l'exhiber comme un pantin devant des foules admiratives ? Même s'il a commis quelques erreurs dans sa vie, il ne mérite pas cela.

Rome. Dans le chapitre précédent, je l'avais appelée la ville aux sept collines : c'était le point de vue du cycliste pour qui ou c'est plat ou ça monte et descend. Pourtant, cette semaine, mon vélo ne quittera pas la minuscule terrasse de l'appartement où je loge.

J'avais craint m'ennuyer à Rome pendant une semaine en attendant mon avion. Je sais que Rome recèle tant de merveilles. Mais j'ai plus envie de rentrer à la maison. Et visiter la Piazza Navona, la Fontana di Trevi, la Piazza di Spagna, tout seul comme je l'ai fait, m'a paru insipide. J'irai quand même jusqu'à la place St Pierre, car je sais qu'on y vend les cartes postales illustrées les moins chères du monde : 5 centimes la carte. J'expédierai 40 cartes à ceux qui d'une façon ou l'autre m'ont accompagné. Le budget timbres sera 12 fois plus élevé.

J'en profite aussi pour téléphoner à Charlotte qui était souvent la première à décrocher le téléphone (croyant sans doute que c'était Benjamin) et qui se plaignait de ce qu'après quelques secondes, je demandais d'appeler sa maman. Sébastien aura droit aussi à son coup de téléphone. Il me parlera un peu de ses études et beaucoup de sa passion : il vient d'acheter une nouvelle guitare avec l'argent de son job d'étudiant.

En fait, je passerai une semaine très agréable à Rome, grâce à Gérard pour qui l'amitié n'est pas un vain mot. Pendant une semaine, j'ai appris à mieux le connaître et à l'estimer davantage. Il a 75 ans et se décide enfin à prendre

sa pension. Qualités intellectuelles (spécialiste de la psychologie de l'adolescent) et surtout qualités de cœur. Car il tente de trouver des solutions aux problèmes des jeunes en difficulté, pas seulement des solutions théoriques (en rédigeant un article ou un bouquin sur la question), mais des solutions concrètes : suite à une étude sur les enfants des rues à Guatemala, il a mis en place un réseau d'amitié pour permettre à ces jeunes, parfois de tout jeunes enfants de trouver un autre milieu de vie que la rue et se structurer. C'est aussi pour ces enfants que je roulais. Gérard a su s'entourer de nombreux amis qui lui sont très fidèles. Il y a souvent du monde chez lui, des vieux et aussi des jeunes, des garçons et surtout des filles (souvent jolies) qui le traitent comme on soigne son grand-père en l'appelant affectueusement le « vecchietto ».<sup>53</sup>



*Gérard (de dos) et quelques amis*

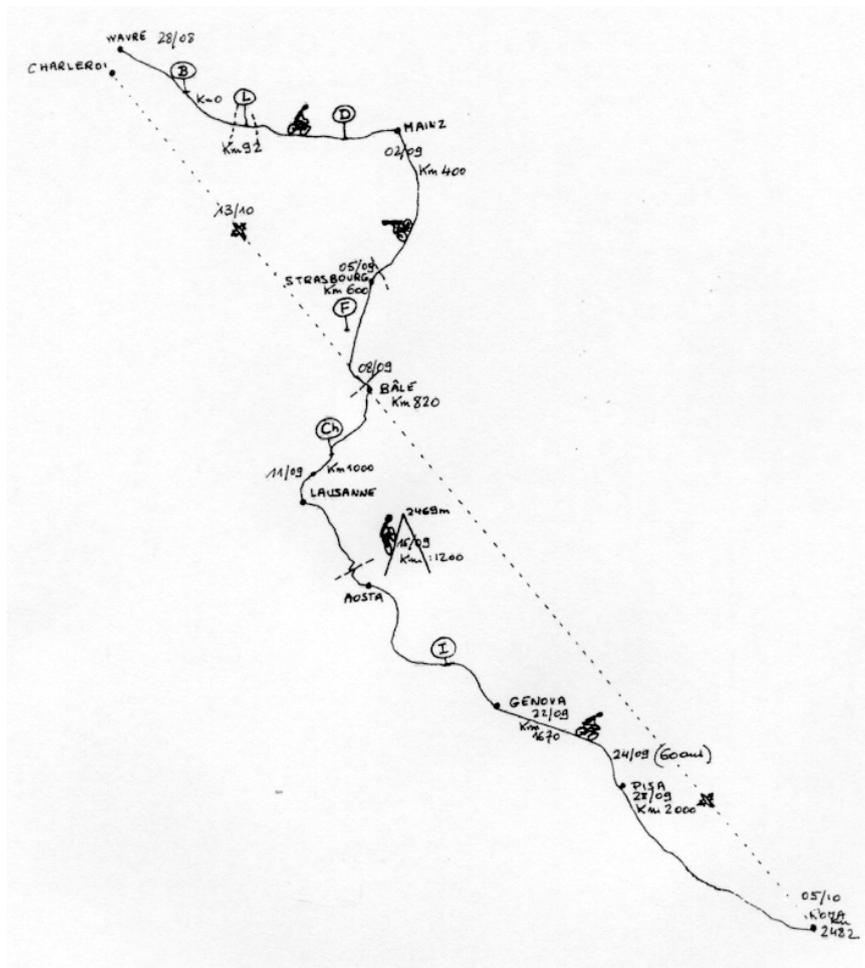
---

<sup>53</sup> Le petit vieux

La semaine passe très vite. Arrive le 13 octobre, le jour de mon retour en Belgique. Je reprends mon vélo, je le charge de tout mon barda. Il y a une vingtaine de km jusqu'à l'aéroport et catastrophe : j'avais roulé 2400 km sans crevaison, il y a 20 km jusqu'à l'aéroport et j'ai une crevaison et je n'ai plus de chambre à air de réserve et mon avion évidemment n'attendra pas. Ce n'est vraiment pas la mésaventure qu'il me fallait. Je répare la fuite comme je peux et j'arrive bien à temps à l'aéroport. Je fais en sens inverse le voyage avec mon vélo dans l'avion : deux heures de vol sans encombre.

A l'aéroport de Charleroi, Anne-Marie m'attend. Elle n'a jamais été si belle. Charlotte l'accompagne. Et ce sont les retrouvailles. Mon voyage est vraiment fini.

## PLAN DU VOYAGE ET QUELQUES CHIFFRES



## Bruxelles-Rome

en avion	1200 km	2 h.
(en voiture	1600 km	20 h.)
en vélo	2500 km	175 h.

ALLER	Wavre (28/8)	Rome (5/10)	5½ se- maines
RE- TOUR	Rome (13/10)	Charleroi (13/10)	2 heures

Six pays : B – L – D – F – Ch – I ( + la Cité du Vatican)

Point culminant : Col du Gd St Bernard : 2474 m

( = à partir de Martigny situé à 471 m, cela fait un dénivelé de 2 km sur 40 km de montée)

Vélo avec charge (vêtements, cartes, matériel camping, outils, etc.) environ 55 kg.

La vitesse minimale : 4,6 km/heure à 6 km (parfois pendant plusieurs heures)

Vitesse maximale : plus de 60 km/h (pendant quelques secondes)

Moyenne sur tout le parcours : 14 km/h et 70 km par jour, donc 5 heures de vélo par jour

Record de distance sur une journée : 128 km

Record de durée à vélo sur une journée : presque 9 heures (à deux reprises)

J'avais prévu 47 jours pour arriver à Rome, mais j'aurais pu le faire en moins d'un mois.

Point de vue technique :

- un rayon et un câble de dérailleur cassés
- 2400 km sans crevaison et une crevaison à 80 km du but

- les 4 patins de frein complètement usés
- le pneu arrière complètement lisse.

## CREDIT

La liste est trop longue de tous ceux à qui je dois dire merci et je ne peux qu'en oublier. Alors tous ceux que je mentionnerai ici le seront plutôt à titre d'exemples et les mercis vaudront aussi pour les autres. De plus, je me limiterai à ceux que j'ai rencontrés sur mon chemin (donc pas à ceux qui ont communiqué par Internet, qui ont participé aux actions de solidarité, etc, donc pas à ma femme que je devrais remercier en tout premier lieu).

Merci à tous les Espérantistes et à leur famille qui m'ont accueilli et qui ont tellement fait pour que ce voyage soit ponctué d'amitiés fortes : il me faudrait remercier chacun en particulier, cela prendrait des pages, alors, je préfère ne donner ici aucun nom et je renvoie aux chapitres 3, 6, 11, 12, 13, 14, 16, 21, 22, 23, 28 et 29.

Merci à la communauté de Farnières et à André qui m'a rattrapé sur la route pour me dire au revoir

Merci à ceux qui m'ont accompagné un bout de chemin

Merci au vieux monsieur de Gemersheim qui est remonté sur son vélo pour me guider jusqu'au pont sur le Rhin

Merci au touriste qui m'a invité dans son camping car pour un petit déjeuner\*\*\*

Merci à l'opticienne à Speyer qui a gratuitement réparé mes lunettes de soleil

Merci au marchand de GSM qui m'a expliqué que mon appareil devait être rechargé à partir de la Belgique

Merci à tous ceux qui pendant mes temps d'arrêt vont venus bavarder avec moi

Merci au taximan de Lausanne qui pendant un quart d'heure m'a expliqué la route jusqu'à l'A.J.

Merci au campeur à Sembrancher qui m'a invité à placer ma tente sur son emplacement dans le terrain de camping, puis m'a invité à son repas avec pâtes et vin du pays

Merci à Carla et à Caterina et à Giovanna de Aosta

Merci à celui qui m'a offert une veste fluo pour éviter que je ne me fasse tuer sur les grand-routes en Italie

Merci à ceux qui me demandaient si j'avais besoin d'aide quand j'étais à l'arrêt

Merci à la famille qui m'a laissé planter ma tente dans son jardin dans les montagnes du Nord de l'Italie

Merci à l'ange qui m'a accueilli au camping de Deiva Marina après la terrible journée des tunnels

Merci à la dame qui m'a conduit un soir en voiture jusqu'au restaurant du village près de Livorno

Merci au paysan au tricycle qui m'a offert plusieurs grappes de raisins et aussi à tous les vigneron dans tous les pays que j'ai traversés, qui, à leur insu, m'ont offert le produit de leur vigne

Merci à la fille de l'école de Pisa qui a donné 10 euros pour les actions de solidarité

Merci à son prof de français qui m'a accueilli dans ses classes et à son prof d'anglais qui m'a invité à souper chez elle

Merci à tous ceux qui se trouvaient à la réception dans les A.J. et les campings : j'ai parfois rencontré des fonctionnaires, j'ai souvent rencontré des gens sympathiques qui m'interrogeaient sur mon voyage

Merci à Gérard Lutte qui m'a accueilli chez lui pendant une semaine et à tous ceux que j'ai rencontrés chez lui (Graziella, Julio, Bruno, Eloïsa et tous les autres dont j'ai oublié le nom)

Merci aux caissières des magasins ou aux préposés des bureaux de poste qui ne s'impatientaient pas quand je ne comprenais pas

Merci aux centaines de personnes qui m'ont indiqué le chemin (même si les indications étaient parfois fausses) : sans elles, je ne serais jamais arrivé

Merci aux centaines de conducteurs qui ont dû patienter derrière moi pour pouvoir me dépasser sans danger  
Merci à tous ceux qui m'ont félicité, encouragé, qui m'ont fait signe au passage.

Sur mes presque 50 jours de voyage au total, j'ai eu des contacts (ne fût-ce que lors d'un achat ou simplement par un signe de bonjour ou d'encouragement) avec sans doute plusieurs milliers de personnes. Il y a bien eu des gens indifférents, mais je n'ai à déplorer aucune rencontre désagréable !

## LE VOYAGE D'ANNE-MARIE

Le nom qui est revenu le plus souvent dans mon récit, il n'est pas difficile de le deviner. Et il a toute sa place.



Mais ce que j'ai découvert un peu pendant mon voyage mais surtout après, c'est que Anne-Marie elle-même a fait en même temps que moi un fort long voyage. C'était un cheminement intérieur qui l'a conduite bien plus loin que mes milliers ou millions de coups de pédale.

Je crois pouvoir dire que Anne-Marie est tout à fait libre de rencontrer qui elle veut quand elle veut. Mais pendant mon absence, rien ne l'invitait après un travail d'une nuit à revenir directement à la maison pour trouver une cuisine en désordre parce que les enfants se levant fort tard n'avaient rien rangé. Alors, elle a multiplié les visites d'amitié. Car elle a quelques solides amitiés et je vais prendre le risque d'en évoquer l'une ou l'autre (selon ma subjectivité) : il y a Annette qui aime donner des conseils et dont l'amitié est si forte et sincère et Henri heureux quand il peut rendre service. Il y a Hélène dont la noblesse est d'abord noblesse d'âme et générosité. Sans prétendre établir un quelconque ordre, il faut aussi parler de Liberata, une Rwandaise qui a connu les horreurs du génocide : elle a entraîné Anne-Marie à prier avec elle. Je peux aussi citer Véronique, Daniel, Françoise, Nicole, Irène et tellement d'autres (qui ont le droit de m'en vouloir de ne pas retrouver ici leurs noms, c'est seulement ma faute à moi).

Et récemment Anne-Marie a fait la connaissance de Régine. C'est une dame « assez » âgée (je sais que ça ne se fait pas

mais je dirai quand même qu'elle a 84 ans). Elle est juive et dans sa vie a connu l'horreur absolue et sous toutes ses formes. Mais comme Liberata, elle a transformé cela en une force de vie incroyable, en une force d'aimer qu'aucune haine ne pourrait atteindre. Elles sont ainsi cinq femmes à se réunir avec le projet d'une banalité déconcertante en même temps qu'une ambition démesurée : mettre un peu plus d'amour dans un monde qui en manque tant. Et j'ai tout à penser qu'elles y réussissent. Ces cinq femmes (et c'est sans doute là le miracle) sont tellement différentes : en plus d'Anne-Marie (de tradition catholique et qui prie avec Liberta dans sa communauté de Noirs protestants), il y a Régine (juive), et Caroline (une autre grande amie, jeune Belge convertie à l'Islam), et aussi Aline et Angeline (que je n'ai jamais rencontrées, mais qui semblent être aussi de fortes personnalités). Il y a bien quelques aspects qui me déconcertent, comme la communication avec les esprits là où je me contenterai de parler de communion, mais tout baigne dans un climat de recherche d'harmonie, d'espoir, de respect de chacun, bref d'amour. C'est ça le chemin que Anne-Marie a parcouru : c'est bien plus que 2482 km.

Anne-Marie s'étonne toujours et proteste quand je dis que je l'admire (elle se demande pourquoi... ce qui est admirable). Je voudrais avoir sa capacité d'aimer sans juger, sans vouloir corriger les autres. Il arrive que des gens qu'elle n'a jamais rencontrés lui racontent leur vie, car elle fait preuve d'une telle empathie, sans doute parce qu'elle ne se situe jamais dans la sphère de jugement (je dirai même la sphère des valeurs), mais uniquement dans celle de la personne, de la rencontre personnelle. Son métier est de s'occuper de personnes adultes d'un âge mental entre cinq et dix ans. Elle y trouve son bonheur, car elle trouve ce qu'elle cherche dans une personne : la chaleur humaine, la sincérité des sentiments, l'amour. Pour elle, le reste (la beauté, l'intelligence...) est secondaire. Et quand elle dit à François (incapable de

dire un mot, la bouche toujours ouverte et de travers) qu'elle l'aime, elle ne fait qu'exprimer ce qu'elle ressent.

Maintenant, s'il fallait vous rassurer, je ne suis pas près de la canoniser de son vivant. Elle peut avoir un foutu caractère, notamment le jour du nettoyage. Il y a un intérêt à se barrer vite fait. Mais de ça, je n'en parlerai pas plus, car l'amour, c'est accepter que l'autre ne soit pas parfait.



*Stockholm*



*Djerba*



*Blankenberge*



*Rome*



*Caroline,  
Anne-Marie, André, Charlotte, Sébastien*

## LETTRE ENVOYEE AVANT MON DEPART

Wavre, août 2004,

Bonjour,

Si vous avez eu l'occasion de bavarder avec moi ces derniers temps, je vous ai certainement dit que je serai bientôt pensionné et que ma première activité comme pensionné serait d'aller de Bruxelles à Rome en Vélo.

Pourquoi ?



- parce que je suis un peu fou
- parce que j'aime le sport, les voyages, la nature, j'aime découvrir le monde et les gens
- parce que je me retrouverai seul avec moi sur les routes (encore que le plus dur sera de quitter ma femme pendant ce voyage)
- parce que je fais de ces 2.700 km sur les routes une action de solidarité...

Alors là, vous devez me voir venir, si vous avez un peu d'intuition ou encore si vous avez déjà eu un enfant, un petit voisin, un filleul, un élève qui est venu vous solliciter pour que vous lui payiez quelques kilomètres de sa marche parrainée...

Des lettres comme celle que je vous écris, je dois en recevoir une par semaine et souvent elles terminent à la poubelle. Pas par indifférence, au contraire. Car j'ai décidé de privilégier certaines actions, celles en faveur des enfants : ceux-ci sont trop souvent victimes de l'égoïsme et de la connerie des adultes. Parmi les innombrables besoins, j'en ai retenu deux :

- les enfants victimes de la guerre au Rwanda

- les enfants des rues de la ville de Guatemala.

Voilà, vous connaissez certainement le principe d'une action parrainée : vous payez un euro pour un km parcouru : vous pouvez donc décider de 'payer' un km, ou cinq ou dix. J'envoie cette lettre aux amis, connaissances, famille, collègues, voisins et tous ceux avec qui je partage une activité sportive ou culturelle ou autre. J'espère que chaque km parcouru rapportera un euro. J'y penserai quand ce sera dur, s'il pleut ou quand j'aurai le vent de face, quand je serai fatigué ou découragé en me demandant pourquoi je fais cela...

Voilà, à vous maintenant de juger si vous voulez faire quelques km avec moi. Je disais que je privilégiais certaines actions. Il est vrai aussi que parfois j'ai accepté de soutenir des actions qui me convainquaient moins mais je ne voulais pas créer de déception. Je vous demande néanmoins de vous sentir libre et de grâce, ne venez pas vous justifier si vous ne donnez pas suite à cette lettre ou si votre participation est minime, vous me mettriez mal à l'aise.

De toute façon, je continuerai à vous donner de mes nouvelles, si vous voulez bien.

André Demarque

*Les deux<sup>54</sup> pages qui suivent vous donneront*

- *des informations sur les actions menées*
- *des informations pratiques pour y participer.*

---

<sup>54</sup> trois dans la version livre

## DEUX ACTIONS DE SOLIDARITE POUR DES ENFANTS

Evidemment, ces deux actions de solidarité, je ne les mène pas seul, elles sont le fait de toute une équipe, d'un réseau d'amitié.

### ***Payer les frais scolaires des enfants victimes de la guerre au RWANDA***

Il est superflu, en Belgique du moins, d'expliquer les drames qu'a connus le Rwanda ces dernières années. Premières victimes de la guerre, de la famine, du sida : les enfants. Un moyen d'en sortir : l'école. Mais elle coûte cher, trop cher pour certains.



Depuis 1972, il existe un jumelage très actif entre Ganshoren et Rusatira, une commune au sud du Rwanda. Depuis 1990, à l'intérieur de ce jumelage, il en existe un entre le Collège du Sacré-Cœur de Ganshoren (où j'ai enseigné plus de 25 ans) et le Lytec, le Lycée Technique de Rusatira. Les dernières actions que nous avons menées ont consisté à payer les frais de scolarité de dix élèves.

Vous voyez la photo de Marie-Violette : une des élèves que nous avons déjà aidée.

## ***Donner les moyens aux enfants des rues de Guatemala de trouver un lieu de vie***

Difficile en Belgique d'imaginer la vie d'une gosse, abandonnée à la rue à l'âge de 5 ans dans une grande ville d'Amérique latine. C'est ce qu'à vécu Lorena. Elle est actuellement vice-présidente du Mouvement des Jeunes des Rues. Vous la voyez ici avec son bébé.

Ce mouvement existe depuis une dizaine d'années. La philosophie du mouvement : d'abord le respect dû aux jeunes : ainsi, ceux-ci n'ont rien pour rien, mais passent un contrat avec le mouvement. Ils sont responsables et autonomes : eux-mêmes prennent les décisions importantes. Les frais : salaires des animateurs, une maison d'accueil, des frais scolaires... Mais impossible de décrire ce mouvement en quelques lignes. Il faut consulter le site [www.reteamicizia.net](http://www.reteamicizia.net) pour avoir une idée de ce qu'il en est.



## COMMENT PARTICIPER A CES ACTIONS DE SOLIDARITE

J'ai ouvert un compte pour cette action. Le compte s'appelle ENFANTS RWANDA GUATEMALA. Le n° est le 979-6236105-77.

Même si vous me faites confiance, je tiens à dire que l'intégralité de ce qui est versé sera attribué aux deux actions (c'est pourquoi sans vouloir faire de pub, j'ai ouvert un compte dans une banque où tout est gratuit. De plus, en principe, je ne communique que par e-mail ou lorsque j'ai la possibilité de remettre la lettre en main propre ou dans une boîte aux lettres ou casier personnel).

L'action se terminera avant la fin de l'année<sup>55</sup> et je transmettrai alors à tous les donateurs la liste des noms, montants et dates des dons. Je transmettrai en même temps la preuve des versements. Chacun pourra alors vérifier. *Si vous ne voulez pas voir apparaître votre nom, mettez alors en communication 'anonyme' et vous ne verrez alors que le montant et la date..*

*Si vous voulez verser des montants plus élevés (à partir de 30 euros) et bénéficier d'une attestation fiscale vous ne pouvez pas passer par moi.*

*Pour les enfants des rues à Guatemala : verser directement chez Oxfam, au compte 000-0000028-28 de « OXFAM SOLIDARITE », rue des quatre vents, 60, 1080 Bruxelles, avec la communication : "2003/GLA/00086 Ansart".*

*Pour les élèves du Lytec au Rwanda : verser directement sur le compte 310-1186157-30 de l'ABR (Association Belgique-Rwanda) avec comme communication « Pour le Lytec de Rusatira ».*

### **MERCI**

André Demarque, Avenue des Avoines, 25 à 1300 WAVRE  
010.41 29 25 [andre.demarque@skynet.be](mailto:andre.demarque@skynet.be)

### **REPRODUCTION AUTORISEE**

et même vivement souhaitée : à distribuer partout autour de vous. Vous pouvez continuer à m'écrire pendant mon voyage : je consulterai régulièrement mon courrier.

---

<sup>55</sup> L'action se poursuit en 2005.